

LES FEMMES

DU

NOUVEAU TESTAMENT





LE MUSEE

---

ABBEVILLE. — IMP. DE T. JEUNET.

---

TERMINÉ LE 15 MARS 1861





FRONTISPICE  
DES  
FEMMES DU NOUVEAU TESTAMENT.





W. T. Fry.

"ECCE HOMO."

*D'après le Corrègio.*





# LES FEMMES

DU

## NOUVEAU TESTAMENT

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

OUVRAGE ORNÉ DE ONZE BELLES GRAVURES SUR ACIER

D'APRÈS LES GRANDS MAÎTRES

---

\*

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX, ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

—  
1857





# LES FEMMES

DU

## NOUVEAU TESTAMENT



Lectrices de ces pages, vous êtes-vous jamais demandé ce que vous deviez à Jésus-Christ pour les adoucissements que sa morale a fait pénétrer dans nos mœurs en général, et en particulier dans la manière dont l'homme traitait jadis la femme? Pour vous en faire une juste idée, contemplez le tableau qu'un écrivain moderne nous donne de la famille avant la venue de Christ; comparez, au rôle humiliant que la femme y joue, le poste honorable que vous occupez aujourd'hui; et dites-nous s'il vous est possible d'être jamais assez reconnaissantes envers l'auteur d'une telle transformation.

« La femme et les enfants, nous dit M. Lavallée, vivaient dans un état de passivité qui différait peu de la servitude; l'homme avait le droit de vie et de mort sur eux comme sur ses esclaves; ils étaient, dit Aristote, sa propriété animée et comme une partie de lui-même. On divisait la famille, comme élément social, en



âme et en corps : l'âme, c'était le mari ; le corps, c'était la femme avec les enfants, les esclaves, les terres. Les mots de père et de mari étaient, dans presque toutes les langues anciennes, synonymes d'esclaves. Les femmes s'ignoraient elles-mêmes, et ne s'imaginaient pas qu'elles dussent avoir d'autre puissance sur l'homme que par les sens ; les philosophes se demandaient même si elles étaient susceptibles de vertu. Partout on les achetait ; partout la polygamie, soit ouverte, soit déguisée sous le nom de divorce, était en usage. La prostitution était honorée, ordonnée même par la religion et par la loi ; elle se pratiquait dans les lieux les plus sacrés et jusque sur les autels. Le monde était plein de temples à Vénus adultère et courtisane ; il n'y en avait pas un à l'amour conjugal. A Sparte, les femmes étaient des êtres sans pudeur et sans délicatesse, qu'on se prêtait mutuellement, d'après les lois de Lycurgue, pour donner de beaux enfants à la république ; à Athènes, on les louait à prix d'argent, on les enfermait dans leurs maisons, et elles ne trouvaient d'influence qu'en se faisant courtisanes. A Rome, elles étaient comptées par la loi dans la classe des choses, tellement qu'à défaut de titres, on pouvait les réclamer après l'usage et la possession d'une année entière ; on les tuait pour la faute la plus légère, pour avoir dérobé une clef ou bu du vin ; on les répudiait sous les prétextes les plus frivoles, ou quand elles étaient vieilles, ou pour amasser des dots. En Gaule, elles étaient encore plus méprisées et plus maltraitées : considérées comme esclaves, elles travaillaient autant et plus que les hommes, et même cultivaient seules la terre. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> *Histoire des Français*, par Théophile Lavallée, t. 1, p. 21, 22.



Femmes, voilà ce que vous seriez sans Jésus-Christ. Hommes, voilà ce que seraient vos épouses, vos mères, vos sœurs. Ne me dispenserez-vous pas de faire contraster ces traits hideux avec ceux de la femme chrétienne que peut-être vous avez dans votre famille ? Je le pense ; aussi, pour abrégé, je passe immédiatement à un autre terme de comparaison, non moins propre que le premier à faire ressortir l'heureuse influence exercée par le christianisme sur la destinée de la femme. Nous avons vu ce que la civilisation païenne avait fait de la moitié du genre humain ; voyons ce qu'en faisait la législation mosaïque, et rapprochons les héroïnes de l'Ancien-Testament des humbles servantes du Nouveau.

Le premier trait qui frappe au sein de la famille du patriarche hébreu, c'est la polygamie. Dans cette condition, la pire de toutes pour elle, la femme n'a pas seulement à lutter contre des rivales, lui disputant le cœur qu'elle voudrait posséder seule ; mais elle y est encore exposée, sous la tyrannie de son maître, à l'affaiblissement de sa vie intellectuelle et à la dégradation de son être moral. Son existence est un effort constant pour éloigner ses compagnes et retenir son époux. Précisément parce que celui-ci peut se passer d'elle, tous les moyens lui sont bons pour le fixer : séductions, ruses, mensonges arrivent à la suite, et avec le temps ruinent son esprit et son âme.

Toutefois, remarquez que la polygamie n'est ni promulguée, ni sanctionnée par la loi de Moïse. Dans cette législation tout tend, au contraire, à faire disparaître ce fléau. Dès les premières pages, la Genèse enseigne que Dieu créa pour l'homme une seule femme. Le Décalogue suppose que l'Israélite n'a qu'une épouse. Moïse ne



tolère la polygamie que comme un mal existant déjà ; en la gênant et la restreignant, il travaille à la faire disparaître. Dans ce but il accepte le divorce, et ce divorce même, il l'entoure de précautions qui doivent le rendre plus difficile et plus rare. Une femme ne devait être renvoyée que pour une faute honteuse, et son mari n'avait le droit de la congédier qu'après lui en avoir signifié l'intention d'avance et par écrit. Enfin, le premier époux ne pouvait plus reprendre la femme répudiée. Après avoir justifié la loi de Dieu, reconnaissons toutefois l'état déplorable des mœurs sous l'Ancien-Testament. Lémée, Abraham, Jacob, David, Alkana, Salomon, eurent plusieurs femmes. Or, un tel spectacle n'attriste plus le lecteur de l'Évangile, supposant partout que le mari chrétien n'a qu'une compagne. Saint Paul en fait un précepte pour les évêques ou pasteurs. Jésus-Christ condamne positivement le divorce dans tout autre cas que l'adultère, et déclare que si Moïse l'a permis, c'était contraint par la perversité du cœur de l'homme. Il condamne même un regard de convoitise. Enfin nulle part, ni dans le Nouveau-Testament, ni dans aucune Église apostolique, nous ne voyons deux épouses auprès d'un seul mari. Cette modification est si profondément inscrite dans l'Évangile, qu'elle a passé de la loi religieuse dans la loi civile ; et aujourd'hui chez tous les peuples qui portent le nom de chrétiens, la polygamie est stigmatisée comme un crime. Voilà le premier des bienfaits temporels que la femme mariée doit à Jésus-Christ.

Nous n'insisterons pas sur le divorce. Nous venons de voir que Jésus le repousse et le limite au cas extrême ; si bien qu'aujourd'hui de fait il se trouve aboli dans presque toutes les contrées chrétiennes ; et rarement pratiqué comme toujours entravé dans



les pays qui le tolèrent encore. Christ a donc détruit le divorce, comme la polygamie; double et heureux contraste entre l'Ancienne et la Nouvelle Économie. Nous allons en voir d'autres non moins importants.

Sinon en principe, du moins en fait, la loi de Moïse s'adresse en particulier à l'homme. La femme y est mentionnée, non comme recevant les ordres directs de Dieu, mais comme placée sous l'autorité et la responsabilité de son père, de son frère, de son mari. C'est ainsi qu'un mot du dixième commandement nous révèle que le Décalogue, bien qu'obligatoire pour tous deux, s'adresse cependant à l'homme et place la femme au rang de ses propriétés. « Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, etc. » Plus loin, les vœux religieux de l'épouse n'ont de valeur que ratifiés par le mari; aussi, n'est-ce pas elle qui d'ordinaire offrait des sacrifices. Jusque dans le temple sa place était marquée dans un lieu inférieur. Son père la donnait en mariage sans la consulter, tandis qu'elle n'offrait pas même un vœu sans consulter son seigneur. Certaines lois accordaient au mari des privilèges refusés à l'épouse; ainsi la femme suspectée d'adultère était soumise à l'épreuve des eaux de jalousie, épreuve qui n'était pas imposée au mari soupçonné. Le droit d'aînesse appartenait au premier mâle, et non pas au premier-né. La veuve sans enfants devait s'offrir en mariage à son beau-frère, qui pouvait la refuser; et cette loi n'imposait au veuf aucune réciprocité. Enfin, après la mort des parents, les fils seuls héritaient à l'exclusion des filles. A défaut du père, les frères disposaient de leurs sœurs en souverains maîtres. Aussi, voyons-nous sous la Première Économie la femme achetée par le mari comme un champ, une maison



qu'on paie au propriétaire ; et cette transaction mercantile tendait à faire de la jeune fille, dont on ne prenait pas toujours l'avis, non une compagne, mais une esclave.

Enfin, comparez la loi de Moïse aux préceptes de saint Paul sur le mariage, et vous verrez qu'un abîme les sépare. Non-seulement les Israélites ne pouvaient pas prendre des femmes étrangères, mais s'ils avaient commis cette faute, ils devaient renvoyer leurs épouses. Les chrétiennes, au contraire, sont exhortées à rester unies à leurs maris païens, afin de les gagner à leur foi par l'excellence de leur vie.

Aussi cette différence entre les deux législations en produisit-elle une non moins profonde dans les mœurs. Rapprochez les femmes de l'Ancien-Testament de celles du Nouveau, et vous en serez frappées.

Pour cela choisissez, sous les deux Économies, des personnages qui soient en quelque manière approuvés par l'écrivain sacré, et comparez les femmes qui se trouvent dans une position analogue dans les deux Testaments.

Sarah, l'épouse du père des croyants, louée pour sa foi dans l'Épître aux Hébreux, Sarah se prête par deux fois à la ruse de son mari, en faisant croire qu'elle n'est que sa sœur ; elle laisse échapper un sourire d'incrédulité à l'ouïe de la promesse de l'ange lui annonçant un fils dans sa vieillesse, et quand son Dieu le lui reproche, elle nie sa faute par peur, au lieu de la confesser avec humilité. — A ce portrait, opposez, dans l'Évangile, la Cananéenne d'une foi si ferme, que ni la rude main des Apôtres, ni la parole dure du maître ne peuvent faire douter de la bonté de Jésus, et qui finalement obtient cette glorieuse approbation,



de la bouche du Sauveur : « O femme, ta foi est grande ! » L'avantage n'est-il pas ici pour celle qui connut Christ ?

Rébecca, choisie par Dieu même pour être l'épouse d'Isaac, Rébecca, signalée par son hospitalité envers Eliézer, serviteur inconnu, Rébecca, ne craint pas d'employer la ruse pour assurer le droit d'aînesse au plus jeune de ses fils ; — tandis qu'une pauvre Samaritaine, vivant dans des liens illégitimes, dès qu'elle entend la parole de Jésus lui révéler un envoyé de Dieu, confesse sa faute, demande des instructions et court annoncer à ses concitoyens que celui qu'elle vient d'entretenir est le Messie. Ce pénible aveu de la Samaritaine ne fait-il pas ressortir plus coupable la ruse de Rébecca ? Le zèle pour Jésus de la première qui lui fait une nécessité d'afficher sa propre honte, n'est-il pas plus désintéressé que l'activité de la seconde pour son fils ? Et cet aveu, comme ce zèle, ne sont-ils pas les fruits de la parole et de la présence de Jésus-Christ ?

Rachel, tant aimée de Jacob le béni de Dieu, Rachel, exaucée par le Seigneur et choisie pour édifier Israël, Rachel, est jalouse de sa sœur ; elle adresse des reproches insensés à son époux et donne à Léa le triste exemple de mettre sa servante dans le sein de Jacob, pour lui procurer l'étrange honneur de s'attribuer des enfants qui ne sont pas les siens ! — Quelle distance entre cette épouse et la sœur de Lazare, Marie, imperturbablement attentive à la sainte Parole, tout en larmes au tombeau de son frère, et sacrifiant un trésor pour oindre les pieds de son Sauveur !

Poursuivez ces oppositions : à Raab, récompensée par Josué pour ses services, louée pour sa foi par saint Paul, pour ses



œuvres par saint Jacques ; à Raab, cachant des espions, les déclarant partis, quand ils sont dans sa maison, feignant de se joindre à ses compatriotes qu'elle veut tromper ; à Raab, opposez Lydie, qui, à l'instant même de sa conversion, demande comme un privilège d'exercer l'hospitalité envers les Apôtres haïs et persécutés, et qui les reçoit encore au sortir de la prison, au risque d'y entrer elle-même. Quelle supériorité du côté de la femme qui connut l'Évangile de Jésus-Christ !

A Débora, juge d'Israël, appelant un peuple aux armes, marchant elle-même à la tête d'une armée, donnant le signal du combat, punissant l'homme qu'elle fait agir — à cette prophétesse, opposez Marie, mère de Jésus, dont le chant d'allégresse s'inspire de l'exaltation des humbles ; qui contemple de loin, versant des larmes silencieuses, la croix sanglante de son Fils, qui se réfugie modestement sous le toit d'un apôtre, où elle vit et meurt sans faire parler d'elle, pas même par les fidèles serviteurs de son enfant. Débora, altière et triomphante, touché-t-elle votre cœur comme Marie humble et silencieuse ?

A côté de Débora, voyez Jahel, sa compagne approuvée, flattant son ennemi, le recevant dans sa tente, le couvrant d'un manteau, et quand elle l'a trompé et endormi lui transperçant la tête ! De même, à côté de Marie voyez la femme repentie, cachée derrière Jésus, lavant ses pieds de ses larmes, les essuyant avec sa chevelure, et, sans se plaindre, subissant les insultes d'un pharisien, alors que son cœur est plein d'amour pour son Sauveur ! Jahel armée d'un fer meurtrier vous plaît-elle comme cette pénitente inondée des larmes de la reconnaissance ? Aimez-vous le spectacle d'une tête perforée par une femme guerrière, comme celui de ces



pieds essuyés par la chevelure d'une femme oubliant sa propre gloire pour celle de son maître ?

Dans l'Ancien-Testament, Noémi, d'abord éprouvée par le Seigneur, mais ensuite par le Seigneur bénie dans tout ce qu'elle entreprend, Noémi conseille à sa belle-fille, devenue veuve, ce que probablement les mœurs de l'époque permettaient, mais ce que nous osons à peine envisager aujourd'hui : « Lave-toi, lui » dit-elle, oins-toi et mets tes plus beaux habits ; ensuite descends » dans l'aire de Booz, et quand il se couchera, entre, découvre » ses pieds et te couche. » Sans doute la pensée de Noémi s'arrête où s'arrête sa parole ; sans doute elle compte, et sur la vertu de sa bru et sur la délicatesse de son futur gendre ; mais enfin, nous ne pouvons nous le dissimuler, son conseil contraste singulièrement avec le précepte de Jésus, interdisant un simple regard de convoitise. Aussi, en présence de Noémi tellement habile à ourdir le bonheur de sa fille, mettez Dorcas, disciple de Christ, pleine de bonnes œuvres et d'aumônes, revêtant le pauvre, consolant la veuve et laissant ses amis tellement éplorés, que l'Église entière demande à Pierre un miracle pour lui rendre la vie.

Rapprochez ensuite non plus Noémi, mais Ruth, suivant de point en point le conseil étrange d'aller se placer la nuit aux pieds d'un homme dont elle espère faire son époux, rapprochez cette héroïne de l'Ancien-Testament, de Marthe, qui n'occupe cependant pas le premier rang dans le Nouveau ; de Marthe, si hospitalière envers son maître, si serviable chez Simon le lépreux, et si dévouée à son frère Lazare.

Vous montrerai-je, sous la Première Économie, Abigaïl qua-



lifiée de femme de bon sens, alors qu'elle agit à l'insu de son mari, l'appelle un homme de néant, un fou, lui souhaite malheur ; et dans la Nouvelle, Priscille, dont le nom ne se trouve jamais séparé de celui d'Aquila, partageant ses travaux manuels, ayant la même foi, l'accompagnant dans ses voyages, participant à toutes les pensées, à toutes les œuvres de son époux, depuis l'explication de l'Évangile à l'éloquent Apollos, jusqu'aux simples salutations envoyées aux Corinthiens ?

Enfin, rappellerai-je Esther qui délivre son peuple opprimé, mais qui dissimule son origine, invite à sa table l'ennemi qu'elle veut perdre, et, non contente de l'avoir fait mourir avec ses dix fils, demande encore un jour de carnage dans toute la capitale, où cinq cents victimes ont déjà péri ; vous rappellerai-je Esther assise sur un trône, pour la comparer à Madeleine accompagnant à pied le Sauveur dans ses voyages ; l'aidant de ses biens, se tenant sous la croix, pleurant à la porte du sépulcre, apportant des aromates avant le point du jour, cherchant le corps de son maître, et après avoir reconnu sa voix, au seul mot de « Marie, » courant en hâte à Jérusalem avertir les Apôtres ? Quelle activité ! Quel dévouement ! Quel amour ! Que tout cela est loin de la demande d'un second jour de tuerie et du massacre de dix enfants, pour se venger du père !

Dans ce contraste, faisons la part de l'époque, de la nation, de la contrée ; mais, après tout, reconnaissons que l'immense supériorité des femmes des temps modernes sur celles de l'antiquité est principalement due au Sauveur, qui les a instruites, leur a donné l'exemple et les a transformées en les aimant jusqu'à mourir pour elles sur la croix.



Oui, Jésus-Christ, Jésus-Christ crucifié est le régénérateur de la femme ; c'est à lui que nous, hommes, devons des mères tendres, des épouses dévouées, des filles obéissantes ; c'est à lui, vous, femmes, que vous avez à rendre grâces pour vous avoir obtenu sans partage le cœur de votre époux, donné la direction de votre famille, et conquis les respects de la société.

On pourrait se demander si la supériorité des femmes du Nouveau-Testament, dont nous avons parlé, sur celles de l'Ancien, que nous leur avons opposées, ne viendrait pas du soin que nous aurions pris de les choisir les unes et les autres, telles qu'elles dussent contraster. Cherchons donc un dernier parallèle qui de sa nature soit tout-à-fait à l'abri de cette supposition. Ne rapprochons plus deux vies réelles, l'une juive, l'autre chrétienne ; mais mettons en présence deux modèles proposés, l'un par Salomon sous la loi, l'autre par saint Paul sous l'Évangile, et jugeons de la différence.

Voici d'abord le plus beau type de femme idéale que nous trouvions dans les Proverbes :

« Qui est-ce qui trouvera une femme vertueuse ? Son prix surpasse de beaucoup les perles. Le cœur de son mari s'assure en elle, et il ne manquera point de dépouilles. Elle lui fait du bien tous les jours de sa vie, et jamais du mal. Elle cherche de la laine et du lin, et elle travaille selon le plaisir de ses mains. Elle est comme les navires d'un marchand ; elle amène son pain de loin. Elle se lève lorsqu'il est encore nuit ; elle distribue la nourriture à sa maison, et à ses servantes leur tâche. Elle considère un champ et l'acquiert ; elle plante la vigne du fruit de ses mains. Elle ceint ses reins de



force, et fortifie ses bras. Elle éprouve que son trafic est bon ; sa lampe ne s'éteint point la nuit. Elle met ses mains à la quenouille, et ses doigts tiennent le fuseau. Elle étend son bras vers le misérable, et ouvre sa main au pauvre. Elle ne craint point la neige pour sa maison ; car toute sa maison est vêtue d'écarlate. Elle se fait des couvertures ; son vêtement est le lin et la pourpre. Son mari est connu aux portes, quand il est assis avec les anciens du pays. Elle fait du linge et le vend ; elle livre des ceintures aux marchands de Phénicie. La force et la magnificence est son vêtement ; elle se rit du jour à venir. Elle ouvre sa bouche avec sagesse, et la loi de l'amour est sur sa langue. Elle contemple le train de sa maison, et ne mange point le pain de paresse. Ses enfants se lèvent et la disent bienheureuse ; son mari aussi, et il la loue. Beaucoup de filles ont été vertueuses, mais toi, tu les surpasses toutes. La grâce trompe, et la beauté s'évanouit ; la femme qui craint l'Éternel est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses œuvres la louent aux portes. »

(Prov. XXXI 10-31).

A ce modèle juif dont toutes les vertus, excepté l'amour pour le pauvre et la crainte de l'Éternel, se rapportent uniquement aux biens terrestres, tels que l'activité, l'économie, la prudence, opposez le modèle chrétien, et vous y verrez chaque trait s'adoucir, se spiritualiser ; ce n'est plus le fait matériel, c'est le sentiment ; ce n'est plus l'aumône, c'est la charité ; plus la crainte, mais l'amour de Dieu, car le but est transporté de la terre dans les cieux : « Femmes, soyez soumises à vos maris, » comme au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, » comme Christ est le chef de l'Église : que la femme donc



» révère son mari. <sup>1</sup> Que les femmes se parent d'un vêtement  
» honnête avec pudeur et modestie, non point avec des tresses,  
» ni avec de l'or, ni des perles, ni des vêtements somptueux ;  
» mais qu'elles soient parées de bonnes œuvres, comme il est  
» séant à des femmes qui font profession de servir Dieu ; elle  
» sera sauvée pourvu qu'elle persévère dans la foi, dans la cha-  
» rité, dans la sanctification avec modestie. <sup>2</sup> Que les femmes  
» âgées instruisent les jeunes à être modestes, à aimer leurs  
» maris et leurs enfants, à être sages, pures, gardant la maison,  
» bonnes, soumises, afin que la Parole de Dieu ne soit point  
» blasphémée. »

On voit par ce dernier trait combien le rôle de la femme est relevé par l'Évangile ; il ne s'agit plus de faire honorer son mari dans la ville, mais son Dieu dans le monde ; non plus de gagner du pain, de tisser un vêtement, mais de sauver des âmes par la pureté de sa vie.

A ce que la femme doit être pour les autres, joignez ce que les autres doivent être pour elle, et vous verrez qu'elle n'a pas moins de raisons que l'homme de bénir Dieu pour le changement. Sous l'Ancienne Économie, le mari était seigneur ; sous la Nouvelle, il est simplement la tête ; la femme n'est plus son esclave, mais un membre de son corps. Si l'on en excepte l'obéissance de la femme, qui du reste est compensée par la protection du mari, tous les devoirs des deux sont réciproques : amour et respect des deux côtés, et parfois même des obligations plus pesantes imposées à l'époux : « Maris, aimez vos femmes comme Christ a

<sup>1</sup> Eph. V. 22 à 23.

<sup>2</sup> 1 Tim. II, 9 à 15.



» aimé l'Église et s'est donné lui-même pour elle. Comportez-  
» vous discrètement avec elles, comme avec un vase plus fra-  
» gile, c'est-à-dire féminin, leur portant du respect comme  
» étant avec elles héritiers de la grâce de la vie. <sup>1</sup> »

Et maintenant que nous avons vu les saintes femmes de l'An-  
cien-Testament et celles du Nouveau; maintenant que nous avons  
comparé les caractères juifs ou chrétiens altérés par la faiblesse  
humaine, comme les modèles intacts tracés par les écrivains  
sacrés des deux Économies, qu'on nous dise si la supériorité  
n'est pas immense du côté de l'Évangile! Qu'on fasse aussi  
grande qu'on voudra la part du temps et des circonstances  
dans ce progrès, il n'en restera pas moins vrai que c'est à  
Christ qu'est due cette supériorité, à Christ, prêchant la pureté  
jusque dans les pensées, donnant l'exemple du dévouement  
pendant sa vie entière et se sacrifiant lui-même pour ceux qu'il  
aime.

Femmes, voilà ce que vous devez à Jésus-Christ!

Hommes, voilà ce que Christ a fait de vos mères, de vos  
épouses, de vos sœurs!

Et que serait-ce si je comparais païennes et juives, non plus  
aux femmes des Évangiles, mais à celles plus complètement  
transformées par les lois, les mœurs qu'ont mûries dix-huit  
siècles de christianisme? Que serait-ce si je comparais ces  
païennes corrompues, ces juives imparfaites avec les beaux  
types des martyres de la primitive Église, les saintes de la Ré-  
formation, les chrétiennes de tous les temps? Mais dans ce pa-

<sup>1</sup> Pierre III, 7.



rallèle, je rencontrerais une objection qu'avec les femmes du Nouveau-Testament on ne peut pas me faire. Si j'avais parlé des beaux modèles que nous offrent les siècles postérieurs à Christ, on aurait pu répondre qu'ils étaient dus à la civilisation humaine, au progrès naturel; tandis qu'en me bornant aux femmes chrétiennes vivant au premier siècle où le monde était le plus corrompu, je suis en droit de conclure que si ces femmes diffèrent profondément de celles qui les entourent, elles le doivent à ce Jésus qu'elles ont pris pour modèle et pour Dieu; à Celui qu'elles ont vu, entendu, interrogé. Est-ce la parole d'Aspasie et l'exemple de Bérénice qui ont modifié le caractère de Marie Madeleine? ou bien est-ce la parole et l'exemple de Jésus-Christ?

Oui, Christ et Christ crucifié, voilà non pas l'idée abstraite, mais l'être vivant qui a régénéré la femme, rétabli en elle l'image de Dieu et fait de la créature, que l'homme avait ravalée au rôle de jouet pour ses plaisirs et de servante dans ses besoins, une compagne semblable à lui. Christ et Christ crucifié, voilà ce qui nous a donné des mères à la fois tendres et saintes, des épouses en même temps dévouées et pieuses; des sœurs, des filles, qui nous aiment dans le temps en vue de l'éternité. Ce ne sont plus les instincts de la nature, les attraits de la volupté, les habitudes de la famille; ce sont des vertus réfléchies, les joies du dévouement, les sacrifices de l'amour. Ces femmes chrétiennes ne nous aiment plus avec nos vices, mais en vue de notre âme; leur bonheur est de prier encore pour nous quand nous ne songeons pas à elles; de nous conquérir le ciel quand nous ne prétendons qu'à la terre. L'homme ne peut plus dégrader cette femme, mais cette femme peut et veut sauver son père, son mari et son frère.



Voilà l'œuvre de Jésus-Christ. Et si Christ a régénéré la femme ; par la femme, la famille ; par la famille, la société ; qui se refusera à voir en lui ce qu'il dit être, le Fils unique de Dieu ? Aurait-il sanctifié le monde par un mensonge ? aurait-il renouvelé la société par une fiction ? Serait-il ainsi moins pur, moins vrai, moins saint que ceux qu'il a purifiés, rendus sincères et saints ?

Non, sans doute. Aussi, croyons-nous inutile d'insister. Nous nous adressons à des lecteurs qui probablement connaissent l'Évangile, et nous n'avons voulu qu'aviver leur reconnaissance en leur rappelant un des bienfaits terrestres de leur maître.

Nous avons jeté un regard dans la source de sainteté ; maintenant suivons dans leur course les flots qui vont en sortir. Mais avant d'étudier les femmes évangéliques, jetons un coup-d'œil sur la femme du monde ; nous pourrons mieux apprécier ce que donne la grâce, quand nous aurons pris notre point de départ dans ce que donne la nature ; ce sera encore un moyen de juger l'œuvre de Christ sur le cœur de la femme régénérée. Toutefois, qu'on ne s'attende pas à trouver dans les portraits qui suivront des modèles accomplis de foi et de sainteté. Non. Christ seul est la perfection. Nous avons, au contraire, choisi des personnages dont la série présente une gradation constante de vie chrétienne. Après Salomé, fille d'Hérodiade et femme mondaine, nous peindrons d'abord le simple repentir, ensuite une foi de plus en plus vive, et enfin des vies toujours mieux sanctifiées. Nous aurons ainsi des modèles pour tous les degrés de la piété, comme pour les diverses positions dans la famille.





# SALOMÉ





SAINT-MARC, VI. 17-28.

Car Hérode avait envoyé prendre Jean, et l'avait fait lier dans la prison, à cause d'Hérodiad, femme de Philippe, son frère, parce qu'il l'avait épousée. Car Jean disait à Hérode : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. C'est pourquoi Hérodiad lui en voulait, et elle désirait de le faire mourir, mais elle ne pouvait en venir à bout; parce qu'Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint; il le considérait; il faisait même beaucoup de choses selon ses avis, et il l'écoutait avec plaisir. Mais un jour vint à propos, auquel Hérode faisait le festin du jour de sa naissance aux grands de sa cour, aux officiers de ses troupes et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiad étant entrée et ayant dansé, et ayant plu à Hérode et à ceux qui étaient à table avec lui, le roi dit à la jeune fille : Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. Et il le lui jura, disant : Tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, jusqu'à la moitié de mon royaume. Et étant sortie, elle dit à sa mère : Que demanderai-je? Et sa mère lui dit : Demande la tête de Jean-Baptiste. Et étant incontinent rentrée avec empressement vers le roi, elle lui fit sa demande, et lui dit : Je voudrais que tout-à-l'heure tu me donnasses, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. Et le roi en fut fort triste; cependant, à cause du serment qu'il avait fait, et de ceux qui étaient à table avec lui, il ne voulut pas la refuser. Et il envoya incontinent un de ses gardes, et lui commanda d'apporter la tête de Jean. Le garde y alla et lui coupa la tête dans la prison; et l'ayant apportée dans un bassin, il la donna à la jeune fille, et la jeune fille la présenta à sa mère.





W.H. Englewood.

S. Marchand XIV. II.

Cherrier

*Les femmes du Nouveau Testament*

I.  
S A L O M É

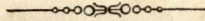
*fille d'Herodias.*

PARIS. GRASSART, Libraire, 3, rue de la Paix.



# I

## SALOMÉ



Sollicité en deux sens opposés par la conscience et la passion, l'homme est sans cesse en face de ce problème : Où finit le devoir? où commence la liberté? quel plaisir m'est permis? quelle jouissance m'est interdite? dois-je me cloîtrer comme un cénobite pour échapper à toute tentation du dehors? ou puis-je m'accommoder au train de la société où je suis né? Enfin, quelle est la limite des joies mondaines où je puisse atteindre sans être coupable?

Ce n'est pas ici une question de mathématiques; on ne peut y répondre en posant un point, en tirant une ligne et dire : Tu viendras jusque là et n'iras pas plus loin; en deçà, la vertu, au delà le crime. Non. C'est une question du ressort du sens moral; la réponse est dans une direction à prendre ou à éviter; et comme on ne peut se rapprocher du nord sans s'éloigner du sud, tout pas en avant dans la mondanité se trouve un pas en



arrière dans la sanctification. Il y a plus : le sentier des devoirs est tracé sur un roc escarpé ; à chaque pas ascendant on éprouve le besoin de se reposer ; tandis que la voie des libertés est une pente douce, où l'on n'a qu'à se laisser glisser ; on y descend sans efforts. Heureux encore quand la chute, devenue de plus en plus rapide, réveille en sursaut et avertit du danger de rouler au fond de l'abîme.

Ces réflexions pourraient paraître chagrines, si l'histoire ne venait pas chaque jour les justifier. Tenons-nous-en à l'exemple fourni par le texte évangélique.

Hérode, poussé par la femme coupable qu'il vient d'unir à son sort, fait jeter dans la prison de son palais un homme qu'il estime juste et saint, dont il prend même les conseils. Non-seulement il écoute ce serviteur de Dieu avec plaisir, mais il en fait en quelque sorte son ministre d'État et se conforme bien des fois à ses avis pour administrer son royaume. Si à l'heure où Jean-Baptiste était assis près du trône, on fût venu dire au roi qu'un jour il trancherait la tête de son précieux conseiller, comment pensez-vous que le monarque eût reçu cette prophétie ? Ne l'eût-il pas repoussée avec indignation ? Je le crois comme vous ; et ce mouvement eût été sincère. Partons d'une autre supposition.

Voici une jeune princesse qui parcourt les jardins de son palais ; en passant près d'un ruisseau transparent, elle y contemple ses traits avec satisfaction. Dans un bosquet solitaire, elle s'essaie à former des pas de danse avec un succès dont elle est heureuse. Plus loin, elle pose coquettement des fleurs sur sa tête, et se demande avec un sourire si le lys est plus blanc que



son front, la rose plus fraîche que sa joue. Si l'on fût venu dans ce moment dire à la jeune Salomé qu'un jour elle exigerait une tête pour salaire de ses jeux enfantins, ne pensez-vous pas qu'elle aussi eût repoussé avec horreur une telle supposition ? Sans doute ; et comme Hérode, elle l'eût été de bonne foi. Eh bien ! à cette heure, étudions cette jeune fille ; à la lumière de son histoire et de notre conscience, suivons-la pas à pas dans ses actes connus et dans ses pensées probables.

D'abord elle s'essaie seule à former ces pas gracieux, à prendre cette marche légère, et comme elle y réussit et s'y complait, elle répète devant sa mère les mouvements qui l'avaient charmée. La mère sourit à cet enjouement ; elle est fière de cette enfant et de sa beauté. Pourquoi ne cultiverait-on pas en elle un talent qui peut la rendre plus aimable et assurer sa réussite dans le monde ? N'est-ce pas une partie de l'éducation ? n'est-ce pas un exercice favorable à la santé ? Et plus tard, lorsqu'elle possèdera cet art frivole, pourquoi l'enfant ne le déploierait-elle pas au sein de sa propre famille, dans le palais de son père, au milieu de ses amis ? Ce n'est pas ici le monde, ce n'est pas le rôle d'un histrion. D'ailleurs, c'est au jour anniversaire de la naissance du prince ; il faut bien lui témoigner une légitime affection, en faisant pour lui ce qu'on ne ferait pas pour un étranger. La jeune fille dansera donc. Dès que cette décision est prise, Salomé doit se produire avec tous ses avantages, déployer ses talents dans le costume le plus propre à faire ressortir sa beauté, à laisser apercevoir toutes ses grâces. Elle devra bien choisir son temps, ne venir dans la salle du festin que lorsque les convives seront désoccupés, indulgents, joyeux ; à cette heure où le sang, allumé



par le vin, réveille dans le cœur l'amour des voluptés. C'est à ce moment que la jeune fille se présente ; elle est seule, tous les regards se portent sur elle. La scène commence. D'abord sa marche est lente et majestueuse. On ne contemple encore que sa jeunesse et son air d'innocence. Bientôt ses mouvements deviennent plus rapides, sa tête se penche, ses bras s'arrondissent, son corps entier se soulève ; des bracelets précieux brillent à ses pieds et à ses mains. Jusqu'ici l'assemblée est immobile et silencieuse ; si la jeune fille ne fait pas quelques efforts de plus pour plaire, le roi et les seigneurs resteront impassibles ; il lui faudra se retirer confuse. Non ! il n'en sera pas ainsi. Salomé, pour assurer son succès, déploiera toutes ses ressources : elle devient plus agile, plus légère, plus libre dans ses mouvements. Son œil brille, sa bouche sourit, ses bras s'étendent, appellent... et tout son corps reste dans une pose voluptueuse qui provoque les applaudissements.

En tout ceci où commence le mal ? On ne saurait le dire. Poursuivons.

Le but est atteint. Le roi et les seigneurs, dont les sens étaient surexcités par l'influence de la bonne chère, se sentent embrasés de convoitise. Ce n'est plus la danse, c'est la danseuse que l'on admire ; ce n'est plus à ses vêtements, c'est à sa personne qu'on donne attention ; ces hommes savourent cette femme du regard. Ce que personne n'ose dire, le roi le fait comprendre, et dans son voluptueux égarement il s'écrie : « Jeune fille, demande ce que tu voudras, je te donnerai tout, jusqu'à la moitié de mon royaume ! »

Salomé s'arrête triomphante et presque accablée de cette



magnifique promesse. Elle craint de n'en pas tirer assez bon parti ; elle se défie d'elle-même, elle consultera donc sa mère ; quoi de plus simple ? Je dirai quoi de plus sage ? Encore ici où commence le crime ?

Ici la haine d'Hérodiad, qui veille depuis longtemps, saisit le moment favorable. Cette femme, aujourd'hui souveraine, peut demain être chassée par le roi et méprisée du peuple, si le conseil de Jean est suivi. Ce qu'Hérode a toujours refusé de sang-froid, il l'accordera peut-être, échauffé par le plaisir. Hérodiad demande, non pas la moitié du royaume, non pas le sacrifice de toute une armée, mais une seule tête ! Le roi pourrait-il la lui refuser ?

Mais laissons Hérode et Hérodiad ; c'est Salomé qu'avant tout nous étudions. Sans doute, l'ordre que lui donne sa mère est de nature à faire frémir une jeune fille. Toutefois reportons-nous aux circonstances de cette famille. Bien que Salomé ne fût pas responsable pour l'adultère d'Hérodiad, cependant on peut supposer qu'elle le tolérait sans peine. S'il en était autrement, elle eût choisi de vivre avec Philippe affligé, et non avec Hérodiad coupable. Du moment qu'elle accepte pour sa mère une position criminelle, elle doit l'aider à s'y maintenir ; probablement Jean-Baptiste, haï par l'une de ces deux femmes intimement liées par le sang et les intérêts, ne pouvait être aimé de l'autre. Plus d'une fois elles avaient dû en parler ensemble, désirer et même comploter l'éloignement du censeur importun. Sans doute, l'enfant n'aurait pas d'elle-même songé à commettre un meurtre pour se débarrasser d'un adversaire ; mais dès que c'est l'auteur de ses jours qui lui en suggère la pensée, tout



change d'aspect et s'adoucit. A une époque surtout où l'obéissance aux parents était considérée comme la première des vertus, Salomé pouvait en venir à se dire qu'elle remplissait son devoir en transmettant un ordre de sa mère; qu'Hérodiad était seule responsable; que des considérations de famille, des raisons d'État faisaient une nécessité de ce que dans d'autres circonstances le vulgaire regarderait comme un crime. Et d'ailleurs, encore étourdie par la danse, enivrée par les applaudissements, fière de ses charmes, heureuse de son triomphe, impatiente de tirer parti d'une promesse qui ne sera jamais renouvelée, Salomé ne prend pas le temps de réfléchir, elle rentre dans la salle du festin, et, soutenue par le regard de sa mère, elle demande la tête de Jean-Baptiste!

Maintenant, si vous ne voulez tenir aucun compte des premiers mouvements de vanité que nous avons vus se produire dans les jardins du palais, à quel point rattacherez-vous cette chaîne criminelle suspendue en l'air? Si vous approuvez ces premiers désirs de briller dans le monde, où en finissent les anneaux d'or? où commencent ceux d'un vil plomb? Si son premier essai de coquetterie était innocent, où devait s'arrêter la jeune fille? Était-ce à la porte de la salle? Était-ce avant le premier pas de danse? Était-ce avant de consulter sa mère? Était-ce avant de transmettre sa demande, ou bien avant de saisir cette tête sanglante de son innocente main? Je le répète, je ne saurais le dire.

Ce qui est vrai de Salomé est vrai d'Hérodiad. Malheureuse avec son premier mari, elle avait cru pouvoir s'en éloigner et se considérer comme libre. Du divorce de fait, elle passe facilement



à la pensée d'un divorce de droit, et en conclut qu'elle peut devenir l'épouse légitime de son beau-frère. Dès qu'elle envisage sa nouvelle union comme légale, pourquoi ne chercherait-elle pas à éloigner un homme qui trouble l'intérieur de sa nouvelle famille? Sans doute, il était des moyens plus ou moins avouables, mais elle avait essayé de ceux que tout le monde croit permis, et ce n'est que lentement qu'elle en était venue à celui qu'elle-même regarde comme extrême. D'ailleurs, elle pouvait se dire : Je ne suis pour rien dans cette fête, dans cette danse, dans ce serment ; ce n'est pas moi qui ai fait la promesse téméraire ; ce n'est pas moi qui réclame son accomplissement ; on me demande un avis, je le donne, rien de plus, et je le donne en vue du bien de mon enfant.

Ce qui est vrai d'Hérodiade l'est du roi lui-même. D'abord il ne s'agit que de célébrer l'anniversaire de sa naissance. Quoi de plus innocent? A cette occasion le prince veut s'attacher ses sujets, il donne donc une fête; il réunit les seigneurs de sa cour autour de sa table. Un festin de roi ne peut être un festin vulgaire. On y servira donc sans songer à mal les mets les plus délicats, les vins les plus précieux. Si, pour goûter à tout, les convives dépassent le point précis où l'appétit est satisfait, faudra-t-il s'en étonner? Et puis l'imprévu, l'action des boissons délirantes, le réveil des sens flattés par une nourriture recherchée, l'égarément de l'imagination à l'arrivée inattendue d'une jeune princesse, seule femme au milieu d'un cercle d'hommes, n'en voilà-t-il pas assez pour expliquer la promesse d'Hérode à Salomé, sa parente, qu'il s'attend sans doute à voir lui demander quelques simples objets de parure? Mais une fois le serment prononcé par



le roi, une fois la requête entendue par les grands dignitaires du royaume, généraux d'armée, magistrats de la ville, seigneurs de la cour, comment manquer à sa parole royale ? Ce serait faire craindre à ces généraux, à ces magistrats, à ces seigneurs, qu'au jour où le monarque leur promettra quelque faveur, ils n'y devront pas trop compter, qu'il violera encore plus facilement envers des étrangers un serment qu'il ne tient pas à son enfant. L'intérêt du royaume y est donc engagé; et plutôt que de perdre un jour peut-être une bataille, une armée, une province, mieux vaut abandonner aujourd'hui une tête, celle d'un simple prisonnier.

Dans cette série de faiblesses, quelle est celle que le monarque pouvait se permettre sans remords, et celle où commençait le crime ? Impossible de répondre, sans remonter à ce qui se passe dans le cœur, à cette disposition qui poussait le roi vers la sensualité. Ce qui est vrai d'Hérode, de Salomé, d'Hérodias, est vrai de tout homme, de toute femme. Une fois que nous tendons l'oreille à la première suggestion du mal, tout est en péril; la passion aveugle la conscience, la séduit, la caresse même, et finit par lui faire accepter le plaisir sous le nom de devoir. Rien ne peut nous garantir que nous n'en viendrons pas un jour à ce qui, dans l'heure actuelle, nous ferait frémir. Lecteurs, faites-en l'expérience sur vous-mêmes. Rappelez-vous à la fois deux époques de votre vie, celle où vous viviez, en général, dans l'ignorance du mal, et celle où, beaucoup plus tard, vous avez commis une faute ignorée du monde entier, mais restée gravée dans votre mémoire. Mettez en présence ces deux extrêmes de votre existence morale : quel contraste ! Si l'on était venu au jour de



l'innocence vous prédire votre chute profonde à l'heure de la honte, l'auriez-vous crue possible? Ne vous en fussiez-vous pas longuement étonnés? Prenez-y garde! cet étonnement se répéterait peut-être aujourd'hui si le prophète du Seigneur venait vous révéler votre conduite dans l'avenir. Il n'y a de garantie contre le danger de glisser sur la pente du mal que dans l'ascension vers le bien. Quiconque caresse la passion de la main, du regard, de la simple pensée, avec le temps se jettera dans ses bras impurs. Voyez si notre siècle ne réfléchit pas les siècles passés, et puisqu'il s'agit de danse, de spectacle, de festin dans l'histoire de Salomé, arrêtons nos pensées sur ces trois faces de notre société.

On a dit que la danse était naturelle à l'homme, qu'elle se retrouvait chez tous les peuples, et l'on a cru l'avoir ainsi justifiée. Si l'on pouvait se contenter d'une telle raison, il faudrait dire aussi que le mal est naturel à l'homme, et qu'on le retrouve chez tous les peuples. Pour cela serait-il excusable? Non. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de la danse en général, mais de celle qui se pratique au milieu de nous; et en la supposant innocente en elle-même, je demande si par ses conséquences elle se trouve sans danger. Observons.

La danse a pour but, non avoué, de rapprocher des personnes que les convenances tiennent loin l'une de l'autre, de leur faciliter des entretiens sur un sujet qu'elles n'oseraient aborder dans le calme, et d'arriver à plaire en déployant aux regards de la foule des dons naturels qu'on se croirait obligé de cacher dans la rue ou dans sa demeure. A ceux qui ne verraient dans la danse qu'un exercice salutaire ou qu'une distraction



innocente, je présenterai une réflexion : avez-vous jamais vu quelqu'un danser seul, sinon pour étudier les pas qui devaient se reproduire sous les yeux des spectateurs ? J'ai bien vu faire de la musique, peindre un paysage pour le seul délassement du musicien ou du peintre ; mais danser pour le délassement du danseur, jamais ! Non ; plaire, se faire admirer, fixer l'attention par des grâces que la danse seule déploie, faire briller son esprit, ouvrir son cœur dans des entretiens qu'elle seule autorise : voilà le motif réel dont on ne se rend pas toujours compte, parce qu'on cède à un attrait au lieu de réfléchir. Aussi, voyez comme le soin de la toilette, l'amour du luxe, les ruses de la coquetterie viennent à la suite et démontrent le mal en l'aggravant ; on consacre à l'ornement bien plus qu'au nécessaire ; on contracte des goûts frivoles, et l'on finit par leur donner dans son estime et dans sa vie la place qui appartient aux études, à la prière, aux indigents.

Vous représentez-vous une jeune femme ouvrant sa Bible en costume de bal ? priant Dieu mentalement dans une salle de danse ? ou hésitant entre l'achat d'une fleur pour orner sa tête et l'achat d'un vêtement pour couvrir un pauvre ? Non ! Il est des pensées incompatibles, et si l'on pouvait me citer des exemples où elles se sont unies, il me serait probablement facile de montrer que l'acte de piété n'était là qu'un acte d'hypocrisie, ayant pour but de calmer la conscience qu'aurait effrayée la pure mondanité. On vise à racheter son plaisir par une aumône ; mais il reste au fond du cœur une convoitise que rien ne saurait racheter.

Ce qui fait illusion, c'est que la danse s'étudie dans l'enfance, sous le nom d'exercice, et qu'elle se pratique d'abord entre



jeunes filles. Jusque-là ce n'est pas l'enfant qui est coupable, ce sont ceux qui la dirigent et qui ne voudraient pas la priver d'un moyen de se rendre agréable. Mais viennent les années, et vous verrez se développer le germe que vous avez jeté dans un terrain si bien préparé.

Voici la jeune personne que vous avez nourrie, pendant des années, de leçons de pudeur, tout-à-coup transportée dans une salle resplendissante de lumières, de toilettes, de beautés. Sa première pensée est de se comparer à ses compagnes, et sa première ambition de les éclipser. Si elle ne peut nier son infériorité trop évidente, elle n'en sera pas plus humble, mais plus envieuse, peut-être méchante, et tous vos soins pour la parer comme toutes vos précautions pour la retenir dans la modestie n'aboutiront qu'à l'un de ces deux résultats : la rendre orgueilleuse si elle surpasse ses compagnes, médisante si elle est surpassée. Vous aurez en une heure détruit de vos mains l'éducation que vous aurez façonnée pendant des années.

Mais enfin l'heure est venue, l'orchestre retentit, les couples se forment. Jeune fille, répondez sincèrement : Quel désir vous préoccupe ? C'est de vous montrer gracieuse, légère, belle, spirituelle. Et si vous atteignez votre but, n'autorisez-vous donc pas, par vos efforts, l'homme que tout-à-l'heure vous n'osiez regarder, à vous dire que vous êtes belle, gracieuse, spirituelle ? Quand il vous aura fait sourire en le disant peut-être sans le croire, mais parce qu'il voit que vous le croyez, ne sera-t-il pas conduit par votre sourire à jouer l'admiration, à feindre la tendresse... Je ne veux pas aller plus loin. Je laisse le chambrille à votre imagination, et je vous demande s'il n'y a point là de



danger. Danger pour votre amour-propre satisfait et pour votre cœur égaré, danger d'autant plus grand que vous soupçonnez moins les ruses de celui qui vous a versé le poison de la flatterie. Lui, comme Hérode, vous dira, bien que sous une autre forme, qu'il vous admire, qu'il est ivre de joie, que vous pouvez lui demander jusqu'à la moitié de son royaume. Mais, soyez-en sûre, je le connais, il ment ! et le malheur pour vous, c'est que dans un tel tourbillon, il s'exalte assez naturellement pour vous faire croire à sa sincérité ; et vous paierez peut-être par de longs troubles intérieurs ce premier pas vers l'imitation de Salomé.

Mais la danse de cette femme était un spectacle pour ces hommes ; ce spectacle fut plein de périls pour Hérode ; voyons si les nôtres en sont exempts pour nous-mêmes.

Je pourrais ici faire redouter les dangers de la mondanité, de la toilette, du luxe, non moins réels dans la loge du théâtre que dans la salle de bal ; mais je veux m'en tenir au spectacle lui-même. Je pourrais aussi faire craindre ces représentations immorales et licencieuses que le libertinage arrache avec peine à une censure déjà facile ; mais encore non ; je consens à me transporter dans ce qu'on appelle un théâtre de premier ordre, et je me demande si la femme peut jeter les yeux dans la salle et sur la scène sans risquer de souiller son imagination.

Ce qui me frappe d'abord, c'est que pendant bien des années un de nos corps savants, l'Académie française, a fait l'offre d'une somme considérable à l'auteur qui écrirait pour le théâtre une pièce morale, favorablement accueillie par le public ; et qu'aujourd'hui, après une longue attente, le prix n'a pas



encore été décerné. Il a fallu qu'on modifiât le programme et qu'on accordât la récompense à l'écrivain qui avait le moins démerité. Après un tel fait, on en conviendra, s'il existe des pièces morales, elles sont rares, elles n'ont guère la vogue; disons-le, si elles existent, elles ne se jouent pas. Mais enfin, supposons que vous ayez choisi le jour unique peut-être dans l'année où cette rareté est mise en scène. Il est plus que probable que, suivant la règle suivie dans une telle circonstance, on donnera le même jour, pour varier le spectacle, une bleurette piquante, railleuse, immorale, qui s'imprimera bien plus avant dans votre mémoire que la solennelle représentation. Le vaudeville effacera le drame. C'est la pièce légère qui vous apparaîtra comme une réalité, et la pièce sérieuse comme une fiction. Vous sentirez à chaque mot, à chaque geste, que les acteurs sont ici à leur place, qu'ils expriment leurs propres pensées, tandis que dans les quatre actes d'héroïsme ils feignaient des sentiments qu'ils n'avaient pas. Et les costumes? et la décence, ou plutôt l'indécence des comédiens et des spectateurs? et ce mot spirituel à double entente qui pénètre dans votre mémoire et s'y fixe comme une flèche empoisonnée? Si vous avez déjà bu à cette coupe, dites-moi, quel goût vous en est resté : celui de la douce morale mis au bord, ou de l'amer libertinage déposé au fond?

Je veux supposer l'impossible : on crée pour vous un théâtre modèle; on n'y joue que des pièces irréprochables; le public est choisi dans la meilleure société. Mais ce qui restera toujours, c'est le fait que ces comédiens passent leur vie à simuler des sentiments qu'ils ne partagent pas; c'est que tout en représentant



des actions généreuses, ils sont pleins d'envie les uns envers les autres ; c'est qu'en général leurs mœurs ne sont pas exemplaires. Cela est si vrai que vous vous indigneriez si l'on vous proposait d'entrer dans leurs rangs. Et cependant ces comédiens que vous méprisez, c'est vous-mêmes qui les formez en allant les applaudir. Votre pièce morale, après tout, n'est qu'une fiction ; la réalité, c'est la troupe immorale d'histrions que vous avez créée pour votre amusement. Et croyez-vous que tout cela soit sans effet sur vous-mêmes au milieu de la représentation la plus pure ? Ce jeu théâtral ne sera-t-il pas toujours un mensonge ? Si vous y prenez plaisir, ne vous dégoûtera-t-il pas du monde réel, et ne repousserez-vous pas avec dureté le mendiant qui, transi de froid, vous attend à la porte par cela seul qu'il contraste avec le malheur toujours noble sur la scène et presque toujours dégoûtant dans la rue ?

Une jeune fille demandait un jour à un chrétien quel mal il trouvait à la fréquentation du théâtre. Celui-ci se contenta de répondre par une autre question, et lui dit : « Voudriez-vous mourir dans une salle de spectacle ? » A ceux qui pourraient encore prendre la défense de la scène, je me contente aussi de répondre : Voudriez-vous mourir là ? Pouvez-vous y prier ? Y avez-vous jamais pris une bonne résolution que vous ayez accomplie ? Hélas ! je crains bien qu'il ne vous soit plus facile de me citer tel souvenir mondain, telle parole licencieuse, tel désir coupable, que vous y avez puisés et que depuis des années vous portez dans votre sein sans pouvoir vous en défaire. Voilà le mal dont il est impossible de calculer les conséquences, comme au matin de la fête d'Hérode il était impossible de



supposer qu'il offrirait le soir une tête sanglante à Salomé!

Mais quelle fut l'origine de cette danse et de ce spectacle? Un festin. C'est ici surtout que les prétextes spécieux abondent : Ne faut-il donc ni boire ni manger? N'est-il pas permis de réunir ses parents, ses amis, autour d'une table chargée des biens que Dieu même a créés? Lecteur, si vous ne voulez que discuter, nous ferons mieux, moi de me taire, et vous de fermer ce livre. Mais si vous cherchez la vérité, il vous sera facile de distinguer entre manger pour vivre et vivre pour manger; entre boire pour calmer sa soif et boire jusqu'à réveiller ses sens. Une parole biblique m'a toujours frappé par sa profonde vérité : « Il y a de la dissolution dans le vin. » En suivant la pensée de ce texte, on pourrait ajouter : Il y a du crime dans la sensualité. Notre misérable cœur est tel que lorsqu'il a reconnu que les plaisirs permis sont impuissants pour assouvir sa faim et sa soif de bonheur, il nous pousse à multiplier ces plaisirs; et comme, doublés, ils ne sauraient encore donner ce que nous leur demandons, nous en venons à les presser avec délire, nous voulons leur arracher ce qu'ils ne contiennent pas. Chose étrange, ou plutôt filiation bien légitime! de même que la volupté satisfaite enfante l'excès, de même l'excès assouvi fait naître des goûts désordonnés, criminels; il semble qu'alors la méchanceté ait sa saveur! Les Nérons ne sont devenus cruels que par sensualité. Cette vérité est si effrayante que je n'ose la sonder jusqu'au fond; et je reviens à ce que les moins attentifs ont eux-mêmes pu constater.

Vous avez assisté à un grand festin. Votre intention première n'était que de vous y trouver avec des amis, tout au plus de



faire un repas plus délicat, mais non plus abondant. Tous les convives n'y sont pas venus dans la même disposition, et, si ce n'est vous, d'autres du moins s'y sont rendus avec de grossiers désirs. Or, de l'abondance du cœur, la bouche parle ; leur joie éclate dans leurs paroles ; c'est un éloge de tel mets, la recommandation de tel vin ; c'est l'insistance pour vous faire accepter ce que vous-mêmes n'auriez pas pris, c'est le retour incessant d'une coupe où des liqueurs variées viennent vous inviter, vous contraindre presque à les savourer. Telle n'est pas votre coutume, c'est vrai, et c'est précisément pourquoi l'effet en est plus assuré et plus fâcheux. Bientôt les fumées du vin montent à la tête, je ne dis pas de vous, mais des autres convives ; les langues se délient, les bons mots jaillissent ; les plaisanteries plus ou moins délicates, pour ne pas dire plus ou moins grossières, viennent d'abord colorer votre front, incliner votre tête, peut-être faire sourire vos lèvres. Vous voudriez les réprimer ; mais vous ne croyez pas en avoir le droit ; en tous cas, vous n'en avez pas le courage. Le lieu où vous êtes les autorise ; s'en plaindre serait se montrer ridicule ; vous trouvez plus facile de les tolérer ; vous paraissez les approuver par le silence, et pour ne pas vous montrer trop moroses, vous y ajoutez votre trait. Dès lors tout est perdu ! Comme les autres avaient remarqué d'abord votre réserve gênante pour eux, ils sont heureux maintenant de vous avoir arraché une parole légère ; ils la répètent, l'admirent et vous êtes gagnés. Le repas se prolonge, des mets plus délicats surviennent, des vins plus capiteux sont servis ; et comme vous n'êtes plus sur la défensive, vous cédez, tombez, êtes vaincus.



Tout cela est-il sans danger? Non; et je n'en veux pour preuve que la honte que vous en avez ressentie le lendemain! Comme Hérode, vous en avez été tout tristes; mais, comme Hérode aussi, vous avez reconnu que le mal était irréparable.

Voilà ce que des hommes ont éprouvé. Qu'est-ce donc lorsque une femme le ressentira? Les excès de table déplaisent chez ceux qui s'en rendent ordinairement coupables; ils sont hideux chez celles qui n'y succombent que rarement.

Tels sont les traits de la physionomie mondaine: légers d'abord, ils s'accroissent avec le temps jusqu'à ce qu'enfin ils deviennent repoussants. Ne dites pas en parlant de tels plaisirs: Nous saurons les modérer. Le plus prudent est de n'y pas toucher!

Rompre avec la mondanité, complètement, dès à présent, est le seul préservatif. Je sais que le conseil est plus facile à donner qu'à suivre; mais je sais aussi que Dieu nous en offre la force; je sais que d'autres l'ont reçue, et que si j'ai dû, pour commencer ces études, peindre Salomé que l'histoire laisse dans l'abîme du crime, j'ai la douce perspective de les poursuivre en vous retraçant le relèvement moral et la vie chrétienne d'autres femmes instruites et sauvées par Jésus-Christ.



# LA SAMARITAINE



Il arriva donc à une ville de Samarie, nommée Sichar, qui est près de la possession que Jacob donna à Joseph son fils. C'était là qu'était le puits de Jacob. Jésus donc étant fatigué du chemin, s'assit près du puits; c'était environ la sixième heure du jour. Une femme samaritaine étant venue pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : Donne-moi à boire. Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres. Cette femme samaritaine lui répondit : Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Jésus lui répondit et lui dit : Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui en aurais demandé toi-même, et il t'aurait donné une eau vive. La femme lui dit : Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond, d'où aurais-tu donc cette eau vive? Es-tu plus grand que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux? Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour en puiser. Jésus lui dit : Va, appelle ton mari, et viens ici. La femme répondit : Je n'ai point de mari. Jésus lui dit : Tu as fort bien dit : Je n'ai point de mari; car tu as eu cinq maris; et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; tu as dit vrai en cela. La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. Jésus lui dit : Femme, crois-moi, le temps vient que vous n'adorez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons; car le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. Cette femme lui répondit : Je sais que le Messie (c'est-à-dire le Christ) doit venir; quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : Je le suis, moi, qui te parle. Sur cela ses disciples arrivèrent, et ils furent surpris de ce qu'il parlait avec une femme; néanmoins aucun d'eux ne lui dit : Que lui demandes-tu? ou : Pourquoi parles-tu avec elle? La femme laissa donc sa cruche, et s'en alla à la ville, et dit aux gens du lieu : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ? Ils sortirent donc de la ville, et vinrent vers lui. . . . .

Les Samaritains étant donc venus vers lui, le prièrent de demeurer chez eux; et il demeura là deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui, après l'avoir entendu. Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit, que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le Sauveur du monde.





A. Carracci.

Jean IV-14

W. H. More.

*Les femmes du Nouveau Testament.*

II.

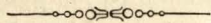
LA SAMARITAINE.

PARIS. GRASSART Libraire 3 rue de la Paix.



## II

# LA SAMARITAINE.



Fatigué d'une longue course sous le soleil ardent de la Judée, Jésus arrive au plus fort de la chaleur près d'un puits creusé sur les bords de la route. Il s'assied, attendant ses apôtres à la recherche, dans la ville de Sichar, des provisions nécessaires au repas du jour. Une femme du peuple survient portant sur l'épaule une cruche qu'elle veut remplir à la source où se repose le Sauveur. C'est une Samaritaine, fille d'une nation d'autant plus détestée par les Juifs que les deux peuples étaient plus proches parents et avaient des croyances religieuses plus voisines. Triste expérience qui se répète dans tous les siècles, dans le nôtre en particulier, où l'on voit des frères d'autant plus ardents à se combattre que la nuance qui différencie leurs opinions religieuses est d'autant moins prononcée. Tel qui pense aux Turcs avec calme, ne peut songer aux catholiques ou aux protestants sans impatience. L'antipathie est encore plus vive entre deux



sectes qu'entre deux communions : les jansénistes et les jésuites se sont persécutés ; nos dissidents et nos nationaux se jalourent, tandis que tous vivent en paix avec les israélites et jettent un regard de bienveillance sur le mahométan ! tant il est vrai que nous avons plus à cœur le triomphe de notre parti que le salut des âmes. Le même acte nous paraît digne d'éloge ou de blâme, selon qu'il est accompli par nous ou par des frères que leur position trop voisine de la nôtre nous fait qualifier d'adversaires.

Pendant il ne paraît pas que cette femme ressentit elle-même l'antipathie de ses compatriotes pour les Juifs. Elle ne s'indigne pas, mais s'étonne que Jésus lui parle ; elle lui objecte plutôt le dédain qu'elle attendait de sa part que son propre ressentiment. Ce premier signe est de bon augure. Son intention n'est pas de dire : Comment oses-tu réclamer de moi une obligeance ? Mais plutôt : Comment toi, Juif hautain, condescends-tu à demander à boire à moi, pauvre Samaritaine ? Jésus, avec une habileté inspirée par la charité, change le sujet de la conversation, et répond à cette femme en faisant allusion au pardon dont toute conscience humaine sent le besoin : « Si tu connais-  
» sais le don de Dieu et quel est celui qui te dit donne-moi à  
» boire, tu lui en eusses demandé toi-même et il t'eût donné de  
» l'eau vive. » Cette parole n'est pas encore parfaitement claire ; Jésus veut d'abord piquer la curiosité de cette femme, pour, quand elle sera attentive, l'instruire dans la voie du salut. Si d'entrée Jésus eût ouvertement abordé le sujet religieux, la Samaritaine se fût défiée de ses enseignements juifs. Mais non ; il se borne à réveiller son attention, et il atteint parfaitement son but. Cette femme répond : « Tu n'as



» rien pour puiser, et le puits est profond; d'où tirerais-tu  
» donc cette eau vive?... Jésus répondit et lui dit : Qui  
» boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ;  
» cette eau deviendra en lui une source jaillissant jusque  
» dans la vie éternelle. »

La Samaritaine ne comprend rien à ce langage et répond, si-  
non avec ironie, du moins avec un sourire : « Donne - moi  
de cette eau, afin que je ne revienne plus ici pour en puiser. »

Comme on reconnaît bien à ce trait la femme étrangère aux  
choses spirituelles, la femme absorbée dans les détails domes-  
tiques, et que toutes les allusions aux intérêts d'une âme im-  
mortelle ne peuvent arracher au courant de ses mesquines  
pensées! Cette expérience de Jésus sur la Samaritaine, vous  
pouvez chaque jour la répéter sur la foule des indifférents qui  
vous entoure. Essayez de parler du ciel, de l'éternité, aux gens  
constamment affairés du temps et de la terre, et vous les verrez  
comme dépaysés, ne sachant plus que vous répondre. Si dans  
votre entretien religieux vous faites usage d'une figure emprun-  
tée à ce monde, ils s'arrêtent à l'objet matériel, vous répondent  
à contre-sens, et tout en voulant abonder dans votre opinion,  
ils la contredisent. Vous leur faites remarquer que leur pensée  
n'est pas la vôtre ; ils cherchent alors à mieux comprendre vos  
nouvelles explications ; ils s'égarent encore en s'efforçant de  
vous suivre, jusqu'à ce que vous cessiez de leur parler, dés-  
espéré de ne pouvoir leur donner l'intelligence spirituelle qui  
leur manque.

Si Jésus n'y renonça pas, c'est qu'il avait d'autres moyens que  
nous, et le fait qu'il change de voie pour découvrir la porte de



cette conscience prouve que lui-même a senti qu'il venait de se heurter contre la stupidité de notre nature. Jésus n'explique plus sa pensée à la Samaritaine ; mais il adresse à cette femme une parole qui doit révéler en lui un être surhumain, connaissant la vie secrète, comme les secrètes pensées : « Va, lui dit-il, appelle ton mari ! »

» — Je n'ai point de mari. »

» — Tu as bien dit : Je n'ai point de mari, car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant ne l'est point. »

Quel éclair et quel coup de foudre ! Un étranger montre à cette femme qu'il sait même ce qu'ignorent ses concitoyens. Non-seulement Jésus lui fait comprendre qu'il connaît sa vie passée, mais aussi la honte de sa conduite présente. A l'ouïe de cette accusation inattendue, cette femme se réveille tout-à-coup ; sa pensée abandonne le puits, l'eau, la cruche, et se porte subitement sur des questions religieuses. Elle commence par un aveu de sa faute : « Je vois que tu es un prophète. » Combien d'autres se seraient efforcés d'atténuer le crime, peut-être de l'excuser ! Mais non, la Samaritaine le confesse complètement, à l'instant : Je vois que tu es un envoyé de Dieu qui connaît toutes choses, puisque tu connais ma vie secrète et pécheresse.

La sincérité, voilà le premier pas de cette femme dans la voie conduisant au salut. La sincérité, l'aveu senti de sa faute, voilà ce qui eût amené au Sauveur même la fille d'Hérodias. La sincérité, le cœur brisé et repentant, implorant le pardon de Dieu, voilà ce qui peut donner à tout coupable la paix de l'âme. Mais aussi longtemps que ce coupable, qu'il soit le brigand Bar-



rabas ou l'honnête pharisien, niera ses torts ou prétendra seulement les atténuer, il ne comprendra rien à l'Évangile; il sera tourmenté dans sa conscience, tout en niant sa culpabilité.

Ce manque de droiture envers Dieu et envers nous-mêmes est étrange. Il rappelle cet oiseau stupide qui plonge sa tête dans le plus épais du feuillage pour ne pas voir le chasseur, et qui dès lors se croit en sûreté. Parce que nous réussissons à tromper l'œil de nos semblables, nous arrivons avec le temps à traiter Dieu comme un homme, et nous cherchons à l'abuser. Nous manquons de sincérité avec nous-mêmes pour nous persuader que si nous pouvons nous croire innocents, Dieu tiendra compte de cette fausse bonne foi, et ne nous jugera pas coupables. Nous fermons nous-mêmes les yeux pour pouvoir dire que nous n'avons pas vu. Mais celui qui nous connaît mieux que nous ne voulons nous connaître, nous appréciera, non sur les semblants d'un cœur rusé, mais sur nos pensées hypocrites, et un jour Il nous rendra évidentes les taches que maintenant nous ne voulons pas même apercevoir. Sincérité, droiture, aveu de nos fautes, fussent-elles des crimes, voilà le premier pas vers le salut.

La Samaritaine le fait, ce pas; toutefois elle n'a pas une juste idée de son état de condamnation : elle reconnaît ses torts, mais n'en sent pas la gravité; au lieu de s'écrier : « Que faut-il faire pour être sauvée? » elle pose une question d'église, de localité; une question presque oiseuse : elle veut savoir qui a raison, ou les Juifs prétendant qu'il faut adorer Dieu à Jérusalem, ou les Samaritains affirmant que c'est à Garizim.

Voilà bien la nature humaine. Si, lorsqu'il est préoccupé des



choses terrestres, vous forcez le mondain à parler un instant des choses religieuses, il cherche bien vite à vous échapper en substituant à la question personnelle du plus haut intérêt une question générale de pure curiosité : Faut-il adorer Dieu, ici ou là? assis ou debout? en français ou en latin? Il me semble entendre un homme qui se noie demander quelle est la nature de l'herbe qui pousse sur le rivage, s'informer si le temps est au soleil ou à la pluie! Malheureux, saisis donc la main qu'on te tend au passage! Encore un instant et tu t'abîmes dans les flots! Pauvre naufragé dans le gouffre du mal, laisse là les disputes d'hommes et d'église et pose à ton Dieu celle du geôlier de Philippe : « Que faut-il faire pour être sauvé? »

Les petites questions, il faut le dire, sont un travers d'esprit ordinaire chez la femme. Elle se perd dans les détails, au milieu des scrupules sur « les jeûnes, les herbes, le sang des bêtes étouffées. » En elle ce n'est pas ruse comme chez l'homme, qui se plaît à se créer des petits devoirs pour n'avoir pas le loisir de remplir les grands. Non, c'est excès de délicatesse, erreur de conscience. Le mal n'en est pas moins réel, le salut n'en est pas moins manqué : ou si on le possède déjà, la sanctification est entravée, et la vie rendue misérable par les tiraillements de ces vains scrupules.

Quand cette femme s'éloigne de la seule chose nécessaire, Jésus refuse de la suivre; il la ramène à son sujet : « Si tu » connaissais, dit-il, quel est le don de Dieu et qui est celui qui » te dit : donne-moi à boire, tu lui en eusses demandé toi-même, » et il t'eût donné de l'eau vive. Quiconque boit de cette » eau-ci aura encore soif, mais quiconque boira de l'eau que



» je lui donnerai n'aura plus soif, et cette eau deviendra en  
» lui une source d'eau vive jaillissant jusque dans la vie éter-  
» nelle. »

Voilà l'affaire capitale, celle que Jésus met lui-même devant les yeux de cette femme : le don de Dieu, un don supérieur à tout ce que la terre peut offrir et qui dure une éternité. Ce qui caractérise les biens de ce monde, c'est qu'ils ne calment que passagèrement notre soif de bonheur, tandis que ceux du ciel l'apaisent une fois pour toutes ; car ces biens éternels ne sont pas seulement des ondes pures, mais encore une source intarissable.

Remarquez que Jésus emprunte une image aux objets qui sont sous ses yeux pour élever les pensées de cette femme vers une sphère plus haute ; de même que pour lui faire accepter une vérité nouvelle, il s'appuie sur ce qu'elle a déjà expérimenté. Elle avait reconnu l'impuissance de ce monde pour la rendre heureuse ; elle s'était adressée à ce qu'il y avait de plus capable de satisfaire le cœur ici-bas : aux affections de famille. Une première, une seconde et jusqu'à une cinquième union, lui avaient donné tout le bonheur qu'on peut attendre des affections purement terrestres, mais non pas toute la félicité qu'une âme immortelle réclame sans fin ; et comme désespérée de l'obtenir dans des liens légitimes, cette femme va demander l'apaisement de cette soif à des jouissances défendues !

Triste et fidèle exemple de tant d'autres créatures qui essaient de tout ce que la terre peut offrir de joies pures et naturelles, et qui, fatiguées et non rassasiées, vont à la recherche des plaisirs coupables, et ne trouvent ni dans les premières ni



dans les seconds la satisfaction à ce besoin d'infini qui tourmente leur âme. Sans doute il est doux de vivre, doux de connaître, et encore plus doux d'aimer; rien ne répond mieux à nos aspirations que de recevoir des marques de tendresse d'une épouse, les caresses d'un enfant; rien ne calme mieux les bouillonnements de notre âme que la réunion d'une famille affectueuse qui se confie en nous, nous aime, nous respecte et nous obéit. Mais au milieu même de cette noble et douce satisfaction, quel vide encore dans notre cœur! Quelle soif ardente de bonheur encore inassouvie! On soupire sous ces baisers! on se lasse de ces caresses! On veut plus, on veut mieux; mais hélas! sans savoir quoi. Alors on demande à des occupations importantes ou nombreuses l'eau vive qui devrait rafraîchir; on se plonge dans un océan d'affaires; on s'étourdit quelque temps, et après des années de fiévreuse agitation on veut jouir des trésors qu'on a recueillis. Comme le riche de la parabole, on cesse de travailler, on se construit une nouvelle demeure, et l'on dit à son âme : Réjouis-toi! On transforme son or en luxe, en bonne chère, en soins minutieux de santé, et l'on reconnaît enfin que ce bien-être, encore moins que la famille, moins que l'activité, ne peut assouvir ce besoin impérieux d'un bonheur sans cesse demandé et jamais obtenu!

Telle est l'heure dans la vie de cette femme que Jésus saisit pour lui dire : « Quiconque boira de cette eau-ci, de cette eau terrestre, aura encore soif. » Elle, qui a déjà fait cette expérience, n'était-elle pas bien préparée pour comprendre Jésus quand il ajoute : « Demande - moi une eau jaillissant



jusque dans la vie éternelle ; je la donne, c'est un don de Dieu? » Sans doute, mais son âme appesantie ne sut pas s'élever à ces hautes pensées, et elle ne vit dans cette offre qu'une promesse dérisoire ou tout au plus une eau merveilleuse propre à satisfaire, non son cœur, mais son palais. Heureux ceux qui profiteront de la leçon, et qui, sans chercher plus longtemps le bonheur dans ce qui passe et périt, iront demander à Christ, non pas l'indication de Jérusalem ou de Garizim, mais cette vie éternelle qu'Il donne et qui est un don de Dieu, comme Il le dit plusieurs fois sans craindre le pléonasme, et afin de mieux faire sentir que ce salut se reçoit gratuitement et ne s'achète pas.

Il est vrai qu'en avançant dans son entretien, la Samaritaine en vient à reconnaître, en Jésus, le Christ qui devait venir. Mais cette reconnaissance ne suppose pas chez cette femme ce qu'elle supposerait chez les hommes de notre temps ; pas même ce qu'elle eût entraîné chez un Juif de cette époque. Les Samaritains ne recevaient que les livres de Moïse et non ceux des Prophètes ; ils avaient sur le Messie des notions fort incomplètes. En supposant même qu'elle eût la foi juive, cette Samaritaine ne pouvait alors voir en Jésus qu'un conquérant chargé de rendre au peuple de Dieu son ancienne splendeur et de lui soumettre toutes les nations. Elle dit elle-même : « Quand le Christ viendra il nous enseignera toutes ces choses ; » celles qui concernent le lieu où Dieu veut être adoré. Évidemment cette femme ne voit pas en Jésus le Sauveur de son âme, Celui qui pardonne les péchés, Celui qui donne la vie éternelle. Bien que sincère, elle n'a qu'une foi



incomplète, mal éclairée. Elle n'affirme pas que Jésus soit le Christ ; elle se borne à le faire entendre sous forme de question : « Venez et voyez si cet homme ne serait pas le Christ. » Aussi dans son incertitude elle aime mieux retourner à la ville, questionner des hommes, que de rester auprès de Jésus pour lui demander l'eau vivifiante.

Je ne veux pas blâmer le sentiment qui l'entraîne à cette démarche. Je le comprends, et je sympathise avec elle. A sa place peut-être n'eussé-je pas fait autrement. Mais enfin je ne puis m'empêcher de voir qu'elle va chercher auprès de ses compatriotes les appuis à sa foi, que Jésus mieux qu'eux pouvait lui donner. Ses concitoyens plus sages qu'elle laissent cette femme pour courir au Sauveur, et quand ils l'ont entendu parler, ils ne disent pas comme la Samaritaine : « Ne serait-ce pas le Christ ? » mais loin de lui demander son opinion, ils la repoussent et en quelque sorte lui disent : « Ce n'est plus à cause de ta parole que nous croyons ; car nous avons entendu nous-mêmes » et nous savons que Celui-ci est véritablement le Christ, le » Sauveur du monde. »

Cette différence entre la conduite de la Samaritaine et celle de ses compatriotes, caractérise une double tendance des deux moitiés du genre humain. Il est également vrai que l'homme veut examiner par lui-même et que la femme aime à se reposer sur l'examen d'un autre. Pour nous en tenir à notre sujet, étudions uniquement la pente de la Samaritaine.

Au premier abord, cette disposition de la femme à modeler sa foi sur celle d'un conducteur spirituel a quelque chose de légitime et même de louable, en ce qu'elle suppose la plus



belle des vertus : l'humilité. Mais en y regardant de plus près, on découvre que cette tendance est due à une confusion : celle de la terre et du ciel. Parce que l'homme possède, en général, une intelligence plus ferme pour pénétrer dans les sciences humaines, sa compagne lui suppose volontiers une supériorité dans la science divine. Je le répète, cette pensée est plus humble que coupable, mais elle n'en est pas moins fautive et dangereuse. Dès qu'il s'agit de l'âme et de ses intérêts, il n'y a plus d'homme ni de femme ; nous sommes tous « comme des anges, » également précieux auprès du Seigneur. Il n'y a pas deux éternités ; il n'y a pas deux espèces d'âme ; Dieu n'a donc pas pu faire moins pour les unes que pour les autres. Si l'homme était mieux doué que la femme, pour découvrir la voie du salut, leur commun Créateur serait injuste.

Si la science humaine est du ressort de l'intelligence plus vaste en l'homme, la science divine est du ressort du cœur plus dévoué chez la femme ; et comme après tout la religion est affaire de sentiment, l'âme la plus aimante se trouve la mieux préparée pour sentir juste : Bien des faits le confirment : les femmes sont les plus nombreuses dans nos assemblées religieuses ; Marie-Madelaine, Marie, mère de Jacques, Jeanne, épouse de Chuzas, suivaient partout le Sauveur, le servaient et l'assistaient de leurs biens, tandis que les Apôtres se bornaient à l'accompagner. Les trois Marie et la mère des fils de Zébédée étaient au pied de la croix et à la porte du sépulcre, alors que les disciples fuyaient, et refusaient de croire. En tout cas, ce que je sais bien par mon expérience, c'est que dans mes études de l'Évangile j'ai toujours été mieux conduit par mon



cœur que par mon intelligence. Gardez-vous donc, ô femmes, de vous défier de ce qui fait votre avantage ; au lieu de venir nous demander si Jésus ne serait pas le Christ, allez consulter Jésus lui-même dans sa Parole. Vous n'apprendrez pas là toutes les vaines subtilités de l'école. Tant mieux. Vous y puiserez les inspirations du sentiment et la vie chrétienne. Ce n'est pas à la Samaritaine courant consulter des hommes, mais à Marie assise à ses pieds, que le Sauveur dit : « Tu as choisi la bonne part. »

Je suis loin de dédaigner l'intelligence comme moyen de pénétrer le sens de la Parole sainte ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'après tout la foi est un don de Dieu, et que le Seigneur nous la mesure, non sur la hauteur de notre esprit, mais sur la profondeur de notre humilité. Qui sent plus vivement son péché sera plus près de croire. La délicatesse de conscience, l'acquiescement à la volonté de Dieu, le sentiment de ses misères, voilà ce qui, bien mieux qu'un directeur, disposera la femme à suivre Celui qui crie : « Venez à moi qui suis humble » de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. »

Le dirai-je? un danger d'un autre genre me fait appréhender le directeur spirituel. Il existe et pour celle qui consulte et pour son conseiller. S'il s'agissait ici du confesseur et de sa pénitente, on me l'accorderait sans peine, l'histoire serait là pour constater le péril que je signale. Mais je parle uniquement de ce qui se passe dans les communions réformées, et je dis que là même le danger existe encore, parce qu'il est dans la nature même des choses. Si les femmes pour lesquelles j'écris se sentent assez pures, assez fortes pour ne rien craindre, je



m'en réjouis pour elles ; mais qu'elles sachent que leurs conducteurs spirituels ne le sont pas toujours ; que le rapprochement, l'intimité, la confiance, même pour des choses du ciel, cachent des pièges d'autant plus à redouter qu'ils sont mieux couverts par la nature des relations religieuses. Je n'accuse personne, mais j'affirme que Satan est habile, et qu'à l'inverse de Dieu, qui tire le bien du mal, lui sait tirer le mal du bien ; tels rapports commencés avec les meilleures intentions pour diriger une âme ont fini par en égarer deux.

Remarquez combien la Réforme a été sage à cet égard. Elle a renversé le confessionnal, supprimé le directeur et substitué à tous deux un livre, une parole écrite, impassible. Si notre Église a conservé le prédicateur, c'est qu'ici le danger n'existe plus ; nous sommes dans un temple, à distance, au milieu d'une foule ; l'homme, comme Jean-Baptiste, n'est plus qu'une voix, et la parole seule parvient à notre oreille et à notre cœur.



Que devint cette femme Samaritaine ?

L'histoire garde le silence. Nous ne hasarderons rien en nous perdant dans des suppositions ; nous voulons nous en tenir strictement au texte sacré. Elle fut pécheresse comme la fille d'Hérodias, hélas ! comme toute fille d'Ève ; mais il y avait au moins chez elle une sincérité qui, selon l'Évangile, la met bien au-dessus de la royale danseuse. L'aveu de ses fautes l'a conduite à consulter Jésus ; elle voit en lui un prophète ; elle a pour sa parole du respect et même une certaine foi. Si elle ne croit pas encore, du moins incline-t-elle à croire. Cela ne saurait suffire. Cherchons plus et mieux ; nous le trouverons chez les femmes que nous avons encore à étudier dans les





pages suivantes. Chaque individualité nous rapprochera d'un degré vers la perfection ; et le premier sera franchi par une femme sincère comme la Samaritaine, mais de plus, repentante, humiliée : la femme amenée par les pharisiens pour entendre sa condamnation devant Jésus, qui lui donne, au contraire, sa grâce et son pardon.





**LA FEMME ADULTÈRE.**





SAINT-JEAN, VIII. 1-11.

Jésus s'en alla ensuite sur la montagne des Oliviers. Et à la pointe du jour il retourna au temple, et tout le peuple vint à lui; et s'étant assis, il les enseignait. Alors les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère, et l'ayant mise au milieu, ils lui dirent : Maître, cette femme a été surprise sur le fait, commettant adultère. Or Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider ces sortes de personnes; toi donc, qu'en dis-tu? Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de le pouvoir accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre. Et comme ils continuaient à l'interroger, s'étant redressé, il leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. Et s'étant encore baissé, il écrivait sur la terre. Quand ils entendirent cela, se sentant repris par leur conscience, ils sortirent l'un après l'autre, commençant depuis les plus vieux jusqu'aux derniers, et Jésus demeura seul avec la femme qui était là au milieu. Alors Jésus s'étant redressé, et ne voyant personne que la femme, il lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient? Personne ne t'a-t-il condamnée? Elle dit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne point non plus; va-t'en, et ne pêche plus à l'avenir.





J. B. Schreyer del.

Jean VIII-7.

A. Carracci.

*Les femmes du Nouveau Testament.*

III.

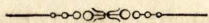
LA FEMME ADULTÈRE.

PARIS : GRASSART, Libraire, 3 rue de la Paix.



### III

## LA FEMME ADULTÈRE.



Voici un des plus intéressants récits des Évangiles. Pour en sentir les beautés, transportons-nous au milieu de la scène décrite par saint Jean.

Dès l'aurore, Jésus quitte le jardin des Oliviers pour venir au temple de Jérusalem. A la même heure matinale, les Pharisiens vont surprendre une femme en flagrant délit d'adultère, et ils l'amènent devant le prédicateur, sans s'inquiéter s'ils affichent la honte de cette pécheresse, ni s'ils scandalisent les auditeurs de Jésus ; ils ne s'inquiètent que de trouver un prétexte pour accuser celui qu'ils viennent hypocritement consulter. Ils se font les censeurs du vice pour en venir eux-mêmes au crime ; au nom de Moïse ils méditent le meurtre, non de cette femme coupable, mais de Jésus innocent.

Jésus arrive au temple ; il s'arrête dans la première enceinte et s'assoit sur les marches extérieures du sanctuaire pour



instruire le peuple assemblé dans la cour. Au même instant surviennent les pharisiens qui conspirent sa perte ; l'un porte la loi de Moïse, base de l'accusation ; l'autre conduit la prévenue qu'il s'agit de juger ; un troisième se dispose à parler ; les autres à servir de témoins contre cette femme, en attendant qu'ils en servent contre Jésus.

L'accusée est au milieu d'eux, et l'agent provocateur prend la parole :

« Maître, » dit-il à Jésus, lui donnant ce titre flatteur pour cacher son intention perverse, « maître, cette femme a été prise sur le fait commettant adultère. Or, la loi de Moïse que voilà nous commande de lapider de telles personnes. Toi, qu'en dis-tu ? »

C'est l'hypocrite qui se fait casuiste ; il faut en convenir, le piège est habilement tendu ; si le Sauveur répond : lapidez la coupable, les Pharisiens iront chez le gouverneur romain pour lui dire : Nous avons dans notre temple un fanatique qui nous conseille de mettre à mort une pauvre femme accusée d'une faute devenue commune de nos jours. A l'en croire, il faudrait lapider la société. Éloigne donc un tel homme de la ville, jette-le dans un cachot, fais-le monter sur une croix.

Si Jésus, au contraire, répond que cette pécheresse, vu la dépravation générale des mœurs, doit être excusée, et que depuis longtemps cette loi est tombée en désuétude, les mêmes pharisiens iront chez le grand-prêtre et lui diront : Un faux docteur nous prêche dans ton temple le mépris de Moïse ; si le peuple l'écoute, plus de morale, plus de culte, c'est la ruine de la nation. Fais saisir cet hérétique, chasse-le de la synagogue : ote, ote ! et qu'il soit lapidé.



Que fera Jésus pour éviter les pièges dont il est entouré? Dira-t-il : lapidez cette femme? Mais alors Pilate le crucifie comme meurtrier. Dira-t-il : laissez-la libre? Mais alors Caïphe demande sa mort comme violateur de la loi. Cerné des deux côtés, Jésus refusera-t-il de répondre? Mais son silence le perd dans l'opinion publique. Pour un docteur, se taire, c'est s'avouer vaincu; pour Jésus, c'est briser son sceptre de Messie.

Si le Sauveur ne peut ni répondre, ni se taire, ni se retirer sans se compromettre, que lui reste-t-il à faire? Une seule chose : amener les pharisiens à se retirer eux-mêmes. Admirez comment il va s'y prendre. Au lieu de répondre, Jésus trace des caractères sur le sable. N'en demandons pas le sens; s'il nous eût été nécessaire, l'évangéliste nous l'aurait donné. Tenons-nous-en à ce qui nous est révélé, c'est que Jésus se pencha pour écrire, et cherchons à pénétrer son intention, car nous ne pouvons pas plus supposer qu'il agisse sans but que nous ne pouvons croire que Jean nous ait mentionné son action sans nécessité. Pour connaître le résultat que Jésus se proposait, voyons celui qu'il a obtenu.

Comme, au lieu de répondre, Il s'incline vers le sol pour écrire, les pharisiens le croient embarrassé, et, triomphants, ils lui répètent leur question :

— « Moïse nous dit de lapider de telles personnes. Toi, qu'en dis-tu? »

— « Que celui de vous qui est sans péché, répond Jésus, jette le premier la pierre contre elle; » et il reprend son occupation.

Cet arrêt du Sauveur est plus embarrassant pour les pharisiens que la question des pharisiens ne l'est pour le Sau-



veur. Ramasser la pierre et la lancer, c'est se poser en saint irréprochable. Qui d'entre eux l'oserait? S'en abstenir, c'est s'avouer coupable par l'inaction même. Ces hypocrites surpris n'osent donc ni lancer la pierre ni rester là immobiles. Que leur reste-t-il à faire? Une seule chose : sortir. Mais sortir sous le regard de Jésus est impossible; ce serait se reconnaître pécheurs. Par bonheur pour eux, ou plutôt par habileté de Celui qui les fait mouvoir à leur insu, Jésus, dans ce moment penché vers le sol, les a perdus de vue; les Pharisiens saisissent cet instant et se retirent les uns après les autres. La place reste vide : plus de piège, plus d'espions, plus d'accusateurs !

Et ce n'est pas seulement avec sagesse, c'est avec amour que Jésus tient cette conduite envers ses ennemis. Il vient de jeter dans leur conscience l'aiguillon qui peut-être un jour leur fera crier : grâce ! Ils emportent le trait dans leur cœur ; chaque pas qu'ils font en s'éloignant est un témoin contre eux. Pour le moment l'orgueil surmonte tout, ils aiment mieux souffrir sous le remords que demander pardon.

Mais la femme coupable reste immobile, silencieuse, sans pouvoir deviner la pensée secrète de Jésus. Elle a dû prendre au sérieux la sentence que le juge vient de prononcer, et comme elle sait que le Seigneur peut dire : « Qui de vous me convaincra de péché? » elle doit s'attendre à ce qu'il ramasse lui-même la pierre pour exécuter sa propre sentence. Elle reste là brisée sous la honte, acceptant sa condamnation par son silence même.

— « Personne ne t'a-t-il condamnée? » lui dit Jésus quand ses accusateurs sont partis.



— « Personne, Seigneur. »

Que cette courte réponse dit de choses ! c'est un aveu de sa faute. Avec moins de repentance cette femme aurait pu dire : Mes accusateurs sont aussi coupables que moi ; pas un n'a osé se dire innocent. Je ne suis pas pire que les autres ; tiens-moi pour excusée. — Avec plus de hardiesse, elle aurait pu nier son crime dont il ne restait plus aucun témoin, et répondre : Tu le vois, Seigneur, ces pharisiens n'ont pas osé soutenir l'accusation ; leur fuite te prouve qu'ils sont de faux témoins.

Mais non, rien de tout cela : ni excuse ni dénégation. Au contraire, un silence qui confesse clairement sa faute, une immobilité qui proclame que la sentence est juste, et une attente qui semble en demander l'exécution. Jésus alors relève la main du sol où la coupable croit peut-être qu'il a ramassé la pierre vengeresse que lui seul, innocent, a le droit de lancer. Cette femme tremblante incline la tête, attend et croit sentir déjà le froid de la mort. La main du Sauveur s'abaisse, et, au lieu d'un coup meurtrier, c'est une bénédiction qu'elle laisse tomber : « Va-t'en ; je ne te condamne pas non plus ! » En d'autres termes : Je t'absous, te pardonne, te sauve ; « va-t'en et ne pêche plus à l'avenir ! »

Oh ! qui nous dira le ravissement de cette pauvre pécheresse qui attend la mort et qui reçoit la vie ; qui se sait justement condamnée et qui entend son pardon ; qui tremble d'avoir à subir, après la justice passagère des hommes, la vengeance éternelle de Dieu, et qui se trouve tout-à-coup mise en possession d'une vie heureuse et sans fin ?

Tâchez de vous représenter Celui qui dispose du salut, vous



disant à vous et non pas à cette femme : « Va en paix, je ne te condamne pas ; ne pèche plus ; » cette parole ne se graverait-elle pas profondément dans votre cœur ? Ne vous la rappelleriez-vous pas après de longues années ? et chaque jour ne vous en feriez-vous pas une nouvelle application ? Oui, plus vous seriez coupables, plus ces mots inespérés vous seraient doux ; et, si j'en juge par moi-même, ils durent descendre comme un baume sur le cœur de cette pauvre pécheresse humiliée.

Ce ne sont pas seulement le peu de mots, le silence et l'attitude de cette femme, qui nous révèlent ses sentiments, c'est encore la conduite du Sauveur. Nous savons que Jésus ne pardonne qu'au repentir sincère, durable, profond, et qu'il ne sauve que celui qui croit fermement. Il nous l'a dit cent fois ; il nous le montre dans maints récits, et sans faire violence au texte, nous pouvons admettre que cette pécheresse avait les dispositions nécessaires pour être pardonnée et sauvée. Nous pouvons même conclure, de ce que Jésus l'exhorte à ne plus pécher, qu'elle avait reçu la force de se sanctifier. Sans cela le pardon n'aurait eu ni sens ni valeur.

Et quelle était cette force pour ne plus pécher à l'avenir ? Précisément le pardon reçu dans le présent. Il y a un rapport intime entre les deux moitiés de la réponse du Sauveur. Je ne te condamne pas, voilà le don qui fait naître la joie ; ne pèche plus, voilà le devoir que cette joie rend capable de remplir. Être pardonné, voilà la source ; ne plus pécher, voilà le fleuve.

Combien la voie que Jésus prend ici pour conduire cette femme à la sanctification est différente de celle proposée par les docteurs humains ! Jésus réjouit le cœur ; et, à ce cœur



joyeux, il demande des œuvres de reconnaissance; les hommes effraient l'âme en la laissant incertaine entre le salaire et le châ-timent, et ils ordonnent à cette âme effrayée de faire de bonnes œuvres! Jésus en appelle au mobile le plus puissant : l'amour ; les hommes invoquent le motif le plus impur : l'intérêt. Ah! comme on reconnaît bien dans cette opposition la distance entre le Fils de Dieu et les fils de l'homme.

Combien je me sens heureux de savoir, non que le Sauveur Jésus me pardonnera si je ne pêche plus, mais qu'il m'a déjà et pour toujours pardonné! Supposez pour un moment que Jésus eût dit à cette pécheresse : Tu mérites d'être punie ; mais je t'absous à la condition que tu ne tomberas plus. Supposez même qu'il eût tempéré son ordre en ne l'imposant que pour un temps limité. Qu'eût éprouvé la coupable envers un tel maître ? De l'amour? Non, de la crainte, car ce Sauveur caresse d'une main et menace de l'autre. Et que fera cette femme ayant en perspective un temps d'épreuve? Plus ce temps sera court, plus elle sera agitée, malheureuse, impuissante ; et dussent les actes de ses mains rester irréprochables, les sentiments de son cœur ne pourront que s'aigrir en face du danger. Ses succès mêmes dans la voie de la vertu rendront sa conscience toujours plus délicate, plus exigeante, et lui feront mieux voir ce qui reste en elle d'imparfait, et ainsi les triomphes deviendront des instruments de torture. Oui, un salut qui peut se changer en arrêt de mort est un supplice, il n'inspire pas mieux l'amour que la hache du bourreau levée sur des citoyens tremblants. Il me faut un salut certain, un salut complet, un salut présent ; et c'est quand Jésus m'aura dit : Tes péchés te sont pardonnés, que je pourrai



l'entendre avec amour ajouter : « Ne pêche plus à l'avenir. »

Prenons un autre exemple : Pierre a renié son maître, et il pleure amèrement ; mais Jésus n'en meurt pas moins sur la croix où l'apôtre vient de l'aider à monter. Jésus ressuscite, il envoie un message à Pierre en particulier. Que fait-il dire à ce grand coupable ? Lui pose-t-il la condition de racheter son parjure ? Non ; il lui donne rendez-vous en Galilée. Et quand il le retrouve sur les bords du lac de Génésareth, quelle œuvre lui impose-t-il avant de lui rendre sa charge ? Aucune ! mais par trois fois il lui dit avec tendresse : « Simon fils de Jona, m'aimes-tu ? m'aimes-tu ? Simon, m'aimes-tu ? » Et à chaque affirmative, Jésus répond : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Si Pierre ne se fût pas senti pardonné, aurait-il pu dire : Seigneur, je t'aime ? Non, non ; le pardon avant tout, le pardon couvrant même son reniement, voilà ce qui le rend capable d'aimer, et c'est parce qu'il aime son Sauveur que Pierre devient assez courageux pour paître les brebis de son maître, jusqu'à se faire crucifier à son tour.

Oui, voilà la source de la sanctification de l'homme, c'est le pardon de Jésus-Christ ; et quiconque ne se sait pas complètement sauvé ne pourra faire que des œuvres imparfaites, des œuvres de peur : il craindra Dieu, il ne l'aimera pas.

Ne serait-ce pas peut-être ce qui nous rend si tristes dans notre salut ? ne serait-ce pas parce que tout en admettant la grâce nous voulons l'aider de nos œuvres ? Que mes œuvres soient mauvaises, je le sais ; mais ce ne sont pas elles qui me rachètent, c'est Jésus-Christ ! Que depuis mon entrée dans la foi j'aie peu, bien peu fait de progrès, je le sais ; mais ce n'est pas quand je progressais que Jésus est venu me chercher, c'est



quand j'étais au fond de l'abîme, et c'est précisément parce que je ne l'ai pas assez senti, que je n'ai pas assez aimé, pas assez pratiqué ! O mon Sauveur, donne-moi de compter sur ton salut parfait, sur ton amour infini, et que je trouve dans cette vue du ciel, de cette couronne, de ce trône qui m'appartiennent, l'inspiration capable de me sanctifier !

Mais pour arriver à mieux nous confier, une disposition est indispensable, c'est le sentiment de notre misère spirituelle. C'est là ce qui conduisit cette femme au salut. Et en effet, on se demande quelle différence il y avait entre elle et les pharisiens. N'était-elle pas coupable comme eux ? n'avaient-ils pas, en se retirant, confessé leur faute comme elle ? Oui, sans doute. Où donc est la différence entre ces pécheurs et cette pécheresse ? C'est qu'eux s'éloignent précisément pour éviter l'humiliation ; tandis que cette femme, alors qu'elle pourrait fuir, reste et s'humilie. Oui, il y a entre elle et eux cet abîme : qu'elle s'incline et qu'ils restent debout ; elle est humble, eux superbes ; elle attend la condamnation, eux fuient le repentir. Aussi l'humilité de cette femme la conduit à la foi, comme l'orgueil de ces pharisiens les fait persévérer dans les machinations aboutissant à Golgotha !

Oh ! je sais bien que cette humiliation est amère à notre cœur. Je sais que nous résistons longtemps avant de nous courber devant le Seigneur. Je sais que ceux qui ne la sentent pas encore se fatiguent d'en entendre parler ; mais qu'y puis-je faire ? Je sais aussi que c'est l'unique entrée du ciel ! Je sais que lorsqu'on l'a une fois acceptée, cette humiliation devient douce, que c'est un besoin de notre cœur que de l'expri-



mer devant Celui qui nous a sauvés. On voudrait pouvoir se prosterner plus bas que terre ! Il y a de la saveur à pleurer amèrement son péché ! Si vous n'avez pas franchi cette porte étroite, dites-vous-le bien, vous n'avez pas encore pénétré dans le Royaume des cieux. Vous pouvez craindre Dieu, vous pouvez même offrir des sacrifices avec des mains tremblantes et fatiguées ; mais vous ne pouvez pas aimer Celui qui ne vous a pas sauvés.



Au moment de clore ce récit, une appréhension s'empare de moi : peut-être ceux qui liront ces lignes, tout en approuvant une profonde humiliation chez cette grande pécheresse, n'en reconnaîtront-ils pas la nécessité pour eux-mêmes qu'ils croient moins coupables. Une telle pensée serait une grande erreur. L'humiliation ne se proportionne jamais à la grandeur des fautes qui, du reste, sont toutes grandes devant Dieu ; mais elle se mesure sur les idées qu'on se fait de la sainteté. On se trouve toujours assez petit pour avoir honte de soi quand on met Dieu et le devoir à leur véritable hauteur ; plus pures sont nos notions de moralité, plus profonde est notre humilité. Des hommes de même valeur se sont appréciés bien différemment. Le brigand suspendu à la gauche de Jésus était aussi criminel que celui cloué à sa droite, et toutefois, tandis que l'un se riait du Sauveur, l'autre pleurait ses crimes. Tandis qu'un pharisien criait dans le temple : « Je ne suis pas comme les autres hommes, » à côté de lui un péager se frappait la poitrine. Le brigand railleur et le pharisien superbe valent-ils plus que le brigand humilié et le péager contrit ? Non. Valent-ils moins ? Non. Quelle était donc la différence ? La même qui séparait





cette femme adultère de ces pharisiens accusateurs : le repentir du péché. Celui qui ne s'humilie pas manifeste son orgueil secret et son désir de rester mauvais, bien loin de prouver son innocence et son amour pour la sainteté.

Mais c'est en vain que j'insisterais sur ce point. Dieu seul peut donner cette disposition qui conduit à la foi que lui-même donne aussi. Il me suffit d'avoir montré que telle est la porte étroite du Royaume des cieux par où cette pauvre pécheresse à dû passer, porte unique, car nous allons voir la Chananéenne la traverser aussi pour obtenir de Jésus la parole la plus rassurante qu'Il ait jamais prononcée !





**LA CHANANÉENNE.**





SAINT-MARC, VII. 24. — SAINT-MATTHIEU, XV. 21-28.

Puis étant parti de là, il s'en alla aux frontières de Tyr et de Sidon ; et étant entré dans une maison, il ne voulait pas que personne le sût ; mais il ne put être caché . . . . . Et une femme Chananéenne, qui venait de ces quartiers-là, s'écria et lui dit : Seigneur, fils de David, aie pitié de moi ; ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit rien. Sur quoi ses disciples, s'étant approchés, le prièrent, disant : Renvoie-la ; car elle crie après nous. Et il répondit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Et elle vint et se prosterna en disant : Seigneur, aide-moi. Et il répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. Mais elle dit : Il est vrai, Seigneur ; cependant les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus, répondant, lui dit : O femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le désires. Et à cette heure même sa fille fut guérie.





H. L. L. L.

Mare VII. 28

Drouais

*Les femmes du Nouveau Testament.*

IV.

LA CANANÉENNE.

PARIS: GRASSART, Libraire, 3, rue de la Paix.







## IV

# LA CHANANÉENNE.



Depuis de longues années, une peuplade, issue d'une seule famille, était venue s'établir sur la terre de Chanaan. Pendant des siècles elle s'était développée jusqu'à devenir une nation, gouvernée par des rois, instruite par des prêtres et soutenue par des prophètes dans la glorieuse assurance que le Désiré des nations sortirait de son sein. Cette prédiction avait franchi les limites étroites de la Judée ; elle s'était répandue sur le monde grec et romain ; et, à l'époque où l'attente était générale, Jésus de Nazareth se présente comme le Messie promis. La pureté de sa doctrine, l'éclat de ses miracles, amènent la foule juive sur ses pas ; on lui fait cortège, on l'assaille de questions, de requêtes ; il ne peut répondre à l'empressement de ses compatriotes, et se retire pour prendre du repos sur les confins de la Phénicie. Le peuple juif respecte sa retraite ; ses apôtres veillent autour de lui ; Jésus lui-même se réfugie dans une de-





meure solitaire, et quand personne n'ose le troubler arrive une étrangère qui prétend pénétrer jusqu'à Lui. Elle n'a aucun droit à faire valoir ; elle n'est ni Juive, ni Samaritaine ; elle appartient à la race Chananéenne, méprisée des Juifs et des Samaritains ; n'importe, elle avance, elle insiste, elle demande à voir Jésus. On lui dit sans doute que ses propres compatriotes, dans ce moment, ne peuvent l'aborder ; rien n'y fait : il faut qu'elle Lui parle ; les apôtres du Messie font la garde autour de leur Maître fatigué ; elle ne se laisse pas intimider par leur cohorte : elle insiste, avance, pénètre, et, malgré les douze qui gardent la porte, elle parvient jusqu'au sanctuaire.

Elle a franchi les frontières de Tyr et de Sidon, traversé la foule juive, écarté les apôtres ; la voilà devant Jésus. Elle vient demander la guérison de sa fille, misérablement tourmentée ; et quand elle attend un oui, c'est un non qu'on lui jette ! au lieu d'une promesse, c'est un refus ! ce Jésus, en qui elle avait mis tant de confiance, lui répond : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues d'Israël !

Quel mécompte ! Ce n'est plus la foule juive, ce ne sont plus les disciples, c'est le Maître qui la repousse. Elle n'a plus qu'à se retirer confuse. Eh bien ! non, elle reste, elle insiste, se prosterne et crie : « Seigneur, aie pitié de moi ! Fils de David, assiste-moi ! » Jésus ne répond rien. Les apôtres, importunés, disent au Maître : « Renvoie-la, elle crie après nous. » La femme laisse dire les apôtres, s'inquiète peu que Jésus se taise ; elle reste prosternée, prie encore ; elle ne veut pas sortir qu'elle ne soit exaucée !

Sans doute, elle s'attend à ce que le Sauveur, touché de ses



larmes, ou fatigué de ses cris, satisfasse enfin son désir. Jésus se tourne vers elle, se dispose à lui répondre, mais c'est par un nouveau refus, par une parole de dédain, d'insulte : « On n'ôte pas le pain aux enfants de la maison, dit-il, pour le donner aux chiens ! »

Lecteurs, mettez-vous à la place de cette femme. Supposez que vous eussiez persévéré jusque-là ; comment auriez-vous écouté cette parole ? Ou je me trompe fort, ou elle vous eût semblé bien dure et vous eût découragés ; vous auriez regardé comme inutile d'insister plus longtemps. Eh bien ! c'est quand vous auriez désespéré que la Chananéenne témoigne la foi la plus vive, la plus humble ; acceptant l'humiliante comparaison, elle répond : « Cela est vrai, Seigneur, mais les chiens mangent les miettes que laissent tomber les enfants ! »

Parole touchante ! Admirable élan de foi et d'humilité ! Oui, je suis indigne ; oui, je suis un chien ; et cependant j'espère en Toi, Jésus ! Aie pitié de moi ; laisse, laisse tomber les miettes de ta puissance sur ta servante déshéritée !

Ah ! je comprends bien que le Sauveur ait répondu : « Femme, ta foi est grande ! Qu'il soit fait selon que tu souhaites. Je n'ai pas trouvé une foi semblable dans tout Israël ! »

L'histoire profane raconte qu'un grand homme pauvre légua la charge de sa fille à son ami ; et la postérité admire avec raison la confiance du mourant en son concitoyen. Quelle ne sera donc pas notre admiration pour une étrangère qui vient se confier en un homme que l'éducation de son enfance, l'orgueil de tout un peuple, la dureté de douze apôtres, les refus insultants du Maître, rien ne peut désespérer ; qui se confie à ce Juif



que tous lui présentent comme un contempteur de sa nation, et qui confirme cette pensée en la nommant un chien !

Si cette femme fût venue déposer aux pieds de Jésus toute sa fortune pour obtenir la guérison de son enfant, que cet acte de dévouement serait petit, mesquin, auprès de son acte de foi ! Le Fils de Dieu a-t-il besoin d'or ou d'argent ? Avons-nous quelque chose à donner à Celui dont nous tenons tout ? Nous n'avons en propre que l'aveu de notre nullité, que l'expression de notre confiance dans le pouvoir et surtout en l'amour de notre Maître ; et je comprends que le seul sentiment qui puisse lui être agréable de notre part soit celui qui fait dire à une faible créature : « Seigneur, quand même tu me tuerais, je ne cesserais pas d'espérer en toi ! » Si tu me demandais mon unique, je te l'offrirais encore ! Me donnasses-tu les noms les plus outrageants, je me confierais toujours en toi !

Oui, compter, compter imperturbablement sur la bonté de Dieu, avoir foi en son amour, voilà toute notre force ; voilà tout ce que nous pouvons pour lui être agréable, et voilà ce qui place la Chananéenne au-dessus d'Israël dans le Royaume des cieux.

Hélas ! on pourrait dire même au-dessus de notre Eglise ! Où sont de nos jours les chrétiens qui croient comme crut la Chananéenne, malgré la foule, malgré les disciples, malgré les refus répétés du Maître ? Nous croyons, réfugiés dans un temple, parmi nos frères, dans nos demeures. Mais qui croit en face de la foule incrédule ? Qui parle de sa foi au milieu des étrangers ? Non, nous aurions peur de l'exposer au souffle glacial des moqueurs. Notre courage devant le monde va jusqu'à nous taire.



Heureux encore quand notre lâcheté ne nous fait pas renier par un sourire, par un geste, Celui que nous confesserions hautement devant des frères.

Qui croit en face d'hommes se posant en apôtres de la sagesse humaine, et osant dire, eux, qu'ils ne croient pas? Comme notre foi s'intimide à l'ouïe d'une parole tranchante qui nie Celui que jusque-là nous avons adoré! Comme nous avons peur qu'une découverte scientifique ne renverse l'édifice de notre croyance, étayé de brins de paille péniblement ramassés pendant de longues années! Comme nous nous faisons petits devant la savante arrogance! Que serait-ce si les douze apôtres, si les pasteurs de l'Eglise, venaient tout-à-coup à nous repousser comme de naïfs importuns?

Qui croit, alors même que ses prières réitérées sont restées sans réponse? quand l'événement est venu se rire de sa foi, justifier les incrédules, accuser un ciel d'airain? On priera bien jusqu'à sept fois, mais si l'onde ne jaillit pas alors du rocher, le doute s'élève, le murmure gronde au fond du cœur, et la prière tarit sur les lèvres.

Que serait-ce donc si Jésus en personne, non-seulement gardait le silence, mais nous adressait à haute voix des refus répétés et méprisants? Que serait-ce si c'était à nous-mêmes qu'il dît: « Je ne donne pas mon pain aux chiens? » Répondrions-nous comme la Chananéenne, qui mérite cet éloge: « O femme, ta foi est grande? » ou bien comme ce père qui dit à Jésus: « Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité? »

D'où vient donc cette foi si grande? — « C'est une femme, diront les esprits forts; cela explique tout. » — On pourrait



leur répondre : il y a bien des femmes parmi nous, et nous n'y trouvons pas une seule Chananéenne. Mais j'aime mieux dire à ces incrédules : Vous, qui n'êtes pas des femmes, en quel Dieu croyez-vous? Votre Dieu, c'est la raison humaine. Depuis dix ans, vingt ans, vous le cherchez dans votre intelligence ou dans celle de vos semblables, et vous n'êtes pas encore sûrs de l'avoir trouvé. Votre Dieu change d'aspect avec vous : c'était un Dieu indulgent dans votre jeunesse ; c'est un moraliste dans votre âge mûr ; il deviendra morose dans votre caducité ; mais à tous les âges votre Dieu reste enveloppé de doutes ; il existait hier dans votre esprit, il expire aujourd'hui sous vos passions ; il renaîtra demain dans votre calme ; et dans l'ensemble de votre vie votre Dieu sera toujours un *peut-être* ! Eh bien ! esprits forts, je vous le confesse, je préfère le Dieu de la Chananéenne ; ce n'est que le Dieu d'une femme ; mais cette femme a un cœur qui vous manque, et son Dieu est amour !

D'où vient donc encore cette foi si grande ? — « C'est une mère, diront les anatomistes de la nature ; dès lors tout se comprend. » — Je pourrais leur répondre : il y a bien des mères parmi nous, et je n'y trouve pas une seule Chananéenne ; mais j'aime mieux dire à ces savants : Vous, qui n'êtes pas des mères, quel est donc votre Dieu ? Vous êtes trop prudents pour croire à autre chose qu'à ce qui tombe sous vos mains ou sous vos yeux ; vos sens, voilà votre pierre de touche ; la matière, voilà l'or que vous essayez. L'univers existe parce qu'il existe. Il a toujours été, et a fini par se disposer dans l'ordre fortuit où nous le voyons. Les propriétés des corps, les facultés des êtres, leur appartiennent en propre ; ils ne les ont pas reçues. Vous



ne tombez pas, vous, dans la puérile distinction de causes et d'effets; votre Dieu, c'est la nature, ou le hasard. Je le confesse, je préfère le Dieu de la Chananéenne; ce n'est que le Dieu d'une mère, mais cette mère a des entrailles qui vous manquent, et son Dieu est amour!

Les qualités de femme et de mère pouvaient bien prédisposer la Chananéenne à croire en Jésus-Christ, mais elles n'expliquent pas pourquoi la foi de cette étrangère est supérieure à celle de tout Israël.

L'explication n'en serait-elle pas précisément dans cette opposition de nationalité? Ce n'est pas pour rien sans doute que Jésus compare la Chananéenne aux Juifs. Il n'aurait pas pu dire: Je n'ai pas trouvé une foi égale parmi les païens, car peu de jours auparavant il avait adressé à un centenier romain ces mêmes paroles: « Ta foi est grande. » C'est donc à deux gentils que Jésus donne cet éloge et à eux seuls. Est-ce à dire que leur qualité d'étrangers leur assurât plus de foi qu'aux enfants de la maison? Non, sans doute; mais ce désavantage les disposait à l'humilité. Le centenier s'était déclaré indigne que Jésus entrât chez lui, comme la Chananéenne accepte l'humiliante comparaison. Tous deux se prosternent, tous deux se mettent à la dernière place, et voilà ce qui les porte au premier rang dans le Royaume des cieux.

L'humilité de la Chananéenne ne ressort pas seulement de la comparaison qu'elle accepte, elle perce encore dans ces mots: « Ma fille est misérablement tourmentée par un démon; Fils de David, aie pitié de moi! » On voit là que cette femme attribuait la maladie de son enfant à une cause morale dont elle faisait



remonter jusqu'à la mère la solidarité : un démon tourmente sa fille, et c'est sur elle-même qu'elle implore la pitié. Pour elle, Jésus est le Fils de David, le Messie promis, le Sauveur du monde, et non pas un faiseur de miracles.

Oui, l'humilité, le sentiment profond de notre nullité morale, la confession de notre misère spirituelle, voilà ce qui conduit à la foi, bien mieux que le cœur de la femme et de la mère ; comme voilà ce qui nous explique que la foi soit si rare dans l'Eglise et absente dans le monde.

Hélas ! pour la plupart nous croyons, parce qu'on a cru avant nous, tout au plus par le désir de trouver ailleurs une vie plus longue et plus heureuse. Mais bien peu d'entre nous sentent profondément leur indignité devant Dieu.

Quant au monde, il s'y refuse ; il parle de sa moralité, de ses mérites ; il s'arracherait les yeux plutôt que de les ouvrir sur une tache de sa vie. Allez donc dire à ce monde que devant Dieu il n'a pas plus de droit au festin du Père de famille que ceux qui mangent sous la table ! Vous le révolterez ; il s'indignera ; il vous répondra comme le pharisien : « Je rends grâces à Dieu de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères. » Comment cet homme demanderait-il humblement son pardon au Sauveur en même temps qu'il lui rend grâces pour ses vertus ?

Oui, nous manquons d'humilité. L'orgueil, voilà ce qui nous empêche de croire, et Jésus de nous exaucer.

Toutefois, je le reconnais, des mères vraiment humbles ont demandé la guérison de leur enfant sans l'obtenir ; des chrétiennes vraiment croyantes ont prié pour leurs parents malades,



et elles l'ont fait en vain. Pourquoi leur foi et leur humilité n'ont-elles pas ému le Seigneur, comme la foi et l'humilité de la Chananéenne?

Je ne voudrais pas contrister les cœurs humbles et croyants qui pleurent sur les souffrances ou sur la mort d'un être bien-aimé ; mais je ne puis laisser penser que Dieu a eu pour eux moins de compassion que pour la Chananéenne. Qu'ils écoutent donc patiemment la justification de la conduite de Celui qu'on ne prie jamais en vain. Pour la comprendre, étudions-la dans l'histoire. Je choisis deux faits ici parfaitement applicables.

Marthe et Marie, humbles et fidèles disciples, envoient chercher le Maître pour rétablir leur frère malade. En réponse, le Sauveur le laisse mourir. Vous, qui connaissez la fin du récit, direz-vous que Jésus, pour avoir tardé de quatre jours, et ressuscité au lieu de guérir, ait repoussé la prière de ces deux sœurs? Non ; vous reconnaîtrez qu'il l'a exaucée plus tard, et autrement qu'elles ne l'avaient demandé. Et croyez-vous qu'après la sortie de leur frère du sépulcre, Marthe et Marie aient regretté que Jésus eût laissé mourir Lazare? Pensez-vous que les Juifs, témoins du miracle, n'aient pas mieux aimé contempler une résurrection qu'une simple guérison? Croyez-vous que Lazare lui-même fût moins reconnaissant? Non, non ; Jésus avait tout dirigé en vue du bien spirituel de ceux qu'Il n'avait pas d'abord exaucés. Permettons donc à notre Père céleste de répondre aux prières de ses enfants plus tard et autrement qu'ils ne le lui avaient présomptueusement assigné.

Voici le second fait. Un paralytique se fait descendre par le toit devant Jésus pour être guéri. Au lieu de lui rendre le mou-



vement de ses membres, Jésus lui donne la liberté de l'âme ; il le laisse paralysé, mais il dit : « Tes péchés te sont pardonnés. » Si cet homme eût alors murmuré, vous, qui connaissez la fin du récit, vous semble-t-il que le pardonné aurait eu raison de se plaindre ? Supposez même qu'il fût retourné chez lui paralytique, et qu'il fût mort incapable de se mouvoir, diriez-vous que le Sauveur ne l'a pas exaucé ? Non ; vous reconnaîtriez que Jésus lui a accordé plus qu'il ne demande ; il lui a donné la santé pour une vie éternelle et non pour quatre jours ! Laissons donc à Christ la liberté de faire plus et mieux que nous ne savons demander !

Voilà donc l'économie de Dieu à l'égard de nos requêtes : Il ne répond pas à nos prières, mais à notre foi. Dans notre ignorance, nous réclamons ce qui nous plaît ; dans sa sagesse, il nous envoie ce qui nous est bon ; nous Lui demandons une pierre, il nous donne du pain !

Oui, nos prières vont souvent en sens inverse de nos besoins ; heureusement, Dieu ne cède pas à la folie de nos désirs. Il n'est qu'une seule faveur qu'il accorde toujours, celle des dons spirituels. A qui demande la foi, il donne la foi ; à qui réclame la charité, il accorde la charité ; parce que ce sont là de véritables biens. Mais à qui l'implore pour obtenir santé, réussite, fortune, Il peut répondre par un refus ; car cette prospérité risquerait de se transformer pour lui « en serpents et en scorpions. »

L'essentiel, ce n'est donc pas tant le but que poursuivent nos prières que le principe qui les inspire. On a dit : Aime Dieu et fais ce que tu voudras. J'ajouterais volontiers : Crois en Dieu,



et demande ce que tu veux, car avec la foi en un Père infiniment bon, toutes les requêtes d'un fils viendront toujours se perdre dans celle-ci : « Ta volonté soit faite, et non pas la mienne ! »

Telle est la foi chrétienne : elle se confie si complètement en Dieu, qu'en demandant peu, elle sait qu'elle peut recevoir beaucoup ; et c'est quand elle a beaucoup reçu que naissent dans le cœur la reconnaissance et l'amour. C'est ce que nous allons voir dans l'histoire de la femme prosternée aux pieds de Jésus chez Simon le pharisien.



LA FEMME REPENTIE.



SAINT-LUC. VII. 36-50.

Un pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra dans la maison du pharisien, et il se mit à table. Et une femme de la ville, qui avait été de mauvaise vie, ayant su qu'il était à table dans la maison du pharisien, elle y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante. Et se tenant derrière, aux pieds de Jésus, elle se mit à pleurer; elle lui arrosait les pieds de ses larmes, et les essuyait de ses cheveux; elle lui baisait les pieds, et elle les oignait avec cette huile. Le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en lui-même: Si cet homme était prophète, il saurait sans doute qui est cette femme qui le touche, et qu'elle est de mauvaise vie. Alors Jésus, prenant la parole, lui dit: Simon, j'ai quelque chose à te dire. Et il dit: Maître, dis-le. Un créancier avait deux débiteurs, dont l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Et comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur quitta à tous deux leur dette. Dis-moi donc lequel des deux l'aimera le plus? Simon lui répondit: J'estime que c'est celui à qui il a le plus quitté. Jésus lui dit: Tu as fort bien jugé. Alors se tournant vers la femme, il dit à Simon: Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds; mais elle a arrosé mes pieds de larmes, et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser; mais elle, depuis que je suis entré, elle n'a cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante. C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont en grand nombre, lui sont pardonnés; et c'est à cause de cela qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui on pardonne moins, aime moins. Puis il dit à la femme: Tes péchés te sont pardonnés. Et ceux qui étaient à table avec lui se prirent à dire entre eux: Qui est celui-ci, qui même pardonne les péchés? Mais il dit à la femme: Ta foi t'a sauvée: va-t'en en paix.





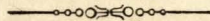
*Les femmes du Nouveau Testament*

V

LA FEMME REPENTIE.



## LA FEMME REPENTIE.



Cette femme n'apparaît qu'une seule fois dans un seul évangile. Son image devrait donc se présenter à tous les esprits avec d'autant plus d'unité ; eh bien ! chose étrange, elle s'y est empreinte au contraire sous les traits les plus divers. Il semble que chaque lecteur, séduit par un profil particulier de cette figure, se la soit appropriée tout entière pour la façonner à sa guise et la transformer d'après lui ; les différentes classes de la société se sont peintes dans différentes Madelaines. Parcourons-en la galerie.

Voici d'abord la Madelaine des artistes, œuvre de peintre et de sculpteur, où sous prétexte de fidélité historique on étale complaisamment le déshabillé d'une personne perdue ; où l'on cherche à réveiller les sens, tout en rassurant la conscience par cette pensée que les personnages du tableau sont empruntés à l'Évangile ; horrible profanation qui dégrade la foi en y cherchant un appui.



Voici la Madelaine des littérateurs, qui trouvent une excuse à la vie désordonnée de cette femme dans la nature tendre de son péché! qui, confondant l'amour et la volupté, c'est-à-dire, le dévouement et l'égoïsme, la sainteté et la souillure, la justifient aux yeux des hommes précisément parce qu'elle la condamne aux yeux de Dieu; pensée impure qu'on ose à peine indiquer, mais tellement goûtée qu'elle fait le sujet d'un des chants les plus populaires de notre nation : « Les deux sœurs de charité. »

Plus bas, la Madelaine du monde, femme légère toute sa vie, repentie à l'âge de retour, pardonnée au prix d'une larme ou d'un soupir. C'est le type le plus généralement aimé, parce qu'il ajourne à une époque lointaine l'abandon du plaisir et le retour à Dieu, et qu'elle offre en même temps une conversion et une piété faciles.

Enfin la Madelaine des églises, grande pécheresse repentante qui, pour avoir beaucoup aimé Dieu, sera pardonnée de beaucoup de fautes et qui, pour mériter la récompense du Ciel, fait pénitence sur la terre. C'est la créature achetant le Paradis à prix de souffrances et de bonnes œuvres.

Eh bien! toutes ces Madelaines n'ont d'existence que dans les imaginations; leur raison d'être se trouve dans les intérêts de leurs inventeurs : l'artiste a créé sa Madelaine en vue de ses statues et de ses tableaux; la littérature a façonné la sienne pour plaire aux lecteurs, heureux de retrouver dans un livre, un Dieu indulgent dont ils ont grand besoin. Le monde a fait sa Madelaine pour endormir sa conscience et pouvoir en sécurité renvoyer tout amendement moral, de l'adolescence à l'âge mûr, de l'âge mûr à la vieillesse, de la vieillesse à la mort, et de la



mort dans l'Éternité. Aussi le rêve d'un Satan repentant pardonné au jugement dernier, a-t-il beaucoup d'attraits pour ces aspirants à la conversion dans une autre vie. Le prêtre lui-même a jeté sa Madelaine dans le moule de la femme mondaine convertie, qu'il veut confesser et diriger pour le plus grand bien de l'Église.

De toutes ces Madelaines, quelle est la véritable? Aucune. Ce nom même n'appartient pas à la femme repentie; pour connaître celle-ci, il faut ouvrir l'Évangile, et c'est ce que nous allons faire.

Dans la petite ville de Naïn, un pharisien invite Jésus, de passage, à prendre un repas dans sa maison. Le Sauveur accepte; et, sans doute selon son précepte, il va prendre place à table au dernier rang. Son hôte, qui se croit un personnage important auprès du prétendu prophète, et qui pense l'honorer beaucoup en lui ouvrant sa demeure, ne lui donne à son arrivée, ni le baiser de bien venue, ni l'eau des ablutions, ni le parfum des convives. Pendant le repas, une femme, jadis de mauvaise vie, informée que Jésus est dans la ville, profite de la coutume orientale de laisser la porte entr'ouverte pour se glisser sans bruit derrière Jésus où elle pleure agenouillée; elle baigne de ses larmes les pieds de son Sauveur, les essuie avec sa chevelure, les couvre de respectueux baisers, et les oint d'un parfum précieux dont la suave odeur remplit la salle du festin. Elle ne voit pas même la face de Jésus, car le Sauveur, selon la coutume de l'antiquité, repose sur un long et large siège, appuyé sur le coude, tourné vers la table, et les pieds en arrière; elle est donc là dans la posture la plus humble, telle que Jésus pourrait ne



pas l'apercevoir. Ce n'est pas ainsi que la représentent les peintres ; mais c'est ainsi que la pose l'Évangile.

Le pharisien, assis au centre, à la place d'honneur, voit tout ce qui se passe ; il connaît cette femme de réputation, et se dit intérieurement : « Si celui-ci était véritablement un prophète, certes, il saurait quelle est celle qui le touche, » et il ne se laisserait pas approcher par « une femme de mauvaise vie. »

Le Sauveur devine la pensée de Simon, et lui dit : — « Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi le payer, il leur fit l'abandon de leurs dettes. Lequel des deux penses-tu devoir l'aimer de plus ? »

— « C'est celui à qui la dette la plus forte a été remise, » répond le pharisien.

— « Tu as bien jugé, » ajoute Jésus, et par cela même tu te condamnes. « Vois-tu cette femme ? quand je suis entré dans ta maison, tu ne m'as pas même donné de l'eau pour me laver les mains ; tandis qu'elle m'a lavé les pieds de ses larmes ; tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile ; mais elle a oint mes pieds d'un parfum odoriférant. » Ne vois-tu pas dans toute sa conduite la preuve que cette femme m'aime beaucoup ? Et ne comprends-tu pas que si elle m'aime beaucoup, c'est parce que je l'ai beaucoup pardonnée, comme le débiteur à qui son créancier remet le plus, l'aime davantage ?

Tel est évidemment le sens de la parole de Jésus : la remise de la dette provoquant la reconnaissance ; — le pardon de Dieu faisant naître l'amour de la créature, doctrine simple et féconde



pour cette femme repentie qui, pardonnée, aime son Sauveur ; mais doctrine toute nouvelle pour le pharisien qui, satisfait de lui-même, ne demande ni ne reçoit aucune grâce, et dès lors n'a pas de motif d'aimer son Dieu.

Oui, le pardon de Dieu, voilà la cause ; l'amour de la créature, voilà l'effet ; en moins de mots : l'amour du Sauveur inspire l'amour du sauvé ; c'est parce qu'il nous a aimés le premier que nous sommes rendus capables de l'aimer à notre tour ; Dieu met en nous la source jaillissante de l'affection, et le fleuve en découle sur toute notre vie. Combien, à côté de cette grande pensée apparaît mesquine celle de marchander, d'acheter à regret notre pardon au prix de notre amour ? Que dis-je ? Comment aimerions-nous un juge qui nous menace du châtiment ? Impossible ! Il faut être un législateur humain pour recourir à la menace. Exiger l'obéissance au lieu de répandre des faveurs, c'est le Code, ce n'est pas l'Évangile ; c'est de l'homme, ce n'est pas de Dieu ; c'est l'image de la Madelaine du peintre, du littérateur, des mondains, du prêtre, mais non de Jésus-Christ !

Cette femme ne vient pas demander sa grâce ; elle l'a déjà reçue, car elle en exprime sa reconnaissance. Aussi Jésus ne lui dit pas : je te pardonne, mais « tu es pardonnée » ; il n'ajoute pas : ta foi te sauve, mais « ta foi t'a sauvée ; » ce n'est pas même pour elle que Jésus parle, c'est pour le pharisien : Il proclame à haute voix ce que cette femme sent déjà dans son cœur. Aussi longtemps qu'elle seule est en scène, Jésus la laisse répandre ses larmes et son parfum sans paraître même s'en apercevoir, et il ne prend la parole que lorsque Simon, par ses murmures, a rendu nécessaire l'explication du Sauveur. La



conduite de cette femme vous paraît-elle inspirée par la peur ? Chacun de ses actes ne portent-ils pas au contraire un cachet bien différent ? Ne voyez-vous pas dans ses larmes l'expression de son repentir ? dans son silence, le témoignage de son respect ? dans ses humbles baisers, la marque de son amour ? et dans l'onction de cette huile précieuse, l'effusion de sa gratitude ? Rien ne lui coûte ; elle affronte les mépris de l'orgueilleux pharisien et des convives, qui connaissent son passé. Que lui importe ? n'est-elle pas pardonnée, sauvée, aimée ? Son Dieu n'est-il pas là ? Ah ! si elle pouvait faire quelque chose qui Lui fût agréable ! Mais que donner à Celui qui possède tout ? Eh bien ! dans le sentiment de son impuissance à exprimer son dévouement avec sagesse, elle fera ce que le monde appellerait un folie ; elle versera à flots sur les pieds de Jésus l'huile odoriférante, et le Sauveur, mesurant sa reconnaissance sur cette sainte prodigalité, comprendra du moins combien il est aimé. Elle répand le parfum, y mêle ses larmes, et de sa chevelure essuie des pieds qu'elle n'ose pas même toucher de sa main ! Que son silence est éloquent ! elle ne peut parler, elle pleure ; ses paroles sont des sanglots. Elle est le sujet de l'entretien général ; elle ne s'en aperçoit pas. Et pourquoi s'inquiéterait-elle des jugements du monde ? elle a l'approbation de Dieu ! Aussi, toute à la joie de son pardon, elle laisse dire les convives et se retire heureuse d'avoir exprimé, sans recourir à la froide parole, la profondeur de son amour !

L'amour éprouvé par cette femme pour son Sauveur a été ressenti par bien d'autres pécheurs pardonnés. Mais, il faut le dire, il semble qu'il soit plus vif lorsqu'on vient de recevoir son



pardon, et que l'Évangile de grâce nous apparaît pour la première fois dans toute sa beauté. Alors tout est changé : nous avons le cœur dans le ciel, bien que nos pieds touchent encore à la terre. Le salut devient pour nous une réalité ; nous le tenons dans nos mains, nous le voyons de nos yeux, et nous éprouvons un impérieux besoin de dire aux hommes et au Seigneur combien nous sommes heureux, combien nous les aimons ! Nous vivons plongés dans une nouvelle atmosphère, tout imprégnée de nouveaux sentiments. Aimer Dieu nous paraît tout simple ; nous nous étonnons de ne l'avoir pas aimé plus tôt, et cet amour cherche à s'exprimer dans nos entretiens, nos chants, nos prières. Il faut que nous en parlions au monde même alors qu'il ne comprend pas ; et si l'on nous repousse, il nous semble que nous pourrions nous retirer au désert et y vivre solitaires dans l'unique et douce société du Sauveur.

Mais prenons-y garde, cette dernière pensée, qui semble d'abord inspirée par le zèle, pourrait bien l'être par une disposition contraire. La femme s'y complaît ; elle se dit volontiers que l'homme est fait pour agir, elle pour aimer ; lui pour se répandre au dehors, elle pour méditer dans son intérieur ; froissée par le contact d'une société incrédule, elle prend sans effort le parti d'adorer et d'aimer Dieu, close dans son cabinet, oubliant cette prière de Jésus pour les siens : « Mon Père, je ne te demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal. » C'est ainsi que parfois, dans le cœur de la femme, le mysticisme finit par usurper la place de la religion.

Je suis loin de prétendre que la pénitente, que nous avons vue prosternée aux pieds de Jésus dans un sentiment d'adora-



tion, soit restée inactive en rentrant dans sa demeure ; mais l'attitude où l'Évangile nous la présente un moment rappelle involontairement ces femmes pieuses de tous les siècles qui ont passé leur vie dans cette position.

Et combien de chrétiens de nos jours qui font de leurs émotions toute leur vie religieuse, qui se savent gré d'y trouver leurs délices, et dont la piété ne sort pas de cette sphère ! Il est agréable sans doute de faire ainsi de la religion une volupté, de s'isoler dans sa foi, de méditer sur le bonheur qu'un Dieu d'amour nous a promis, et de se placer d'avance dans le ciel, soi et les siens ; il est doux de chercher dans des lectures solitaires la peinture de sentiments délicats pour se dire qu'on les éprouve aussi, de repasser dans son esprit les preuves de sa croyance, et de se bénir d'une rosée qu'on se plaît à croire venue du ciel. Ce n'est pas là l'Église primitive : cela ressemble au cloître. Au dehors de votre paisible maison, s'agitent des milliers d'êtres étrangers à votre bonheur. Les oublier, c'est oublier les fils du Père qui vous a tant aimés.

Cet amour contemplatif chez les femmes trouve son excuse dans plusieurs circonstances qui leur sont particulières : leur nature plus tendre les prédispose mieux à toute affection ; notre société, en leur fermant bien des sphères d'action, les pousse d'autant plus à donner leur temps à la piété intérieure. Enfin, leur réserve naturelle, leur humilité même, les arrêtent devant bien des portes où l'homme plus hardi ne craint pas de frapper. Plus d'une jeune fille, par exemple, se demande ce qu'elle pourrait faire pour la cause du Seigneur ; mais comme un sentier tout tracé ne se présente pas, elle rentre dans sa retraite et se



contente de prier. Nous avons rencontré bien des fois de telles sœurs. Comment se fait-il que des champs d'activité ne se soient pas ouverts devant elles? Que celles qui pourraient faire cette question nous permettent d'y répondre avec une entière liberté.

Vous voulez vous rendre utiles, c'est bien. Pour cela vous vous demandez ce que font les chrétiens zélés : vous voyez les uns partir pour des missions lointaines, les autres monter dans une chaire, celles-ci créer une institution de charité, celles-là se consacrer aux soins des malades sous le nom de diaconesses, et tous entrer ainsi sans réserve au service de Dieu et de leurs frères. Vous les admirez, vous voudriez faire de même ; hélas ! votre position de famille, de fortune, de santé, ne vous le permet pas. Vous en gémissiez ; vous dites que vous ne pouvez rien accomplir, et dès lors vous vous renfermez dans cette vie contemplative de l'amour pur, mais inactif pour votre Dieu.

Mais êtes-vous bien certaines qu'il n'y ait de carrières de dévouement que celles déjà ouvertes par d'autres? N'est-ce peut-être pas le désir d'entreprendre une œuvre trop grande qui vous empêche d'apercevoir les petites qui sont à vos côtés? Toutes les missions sont-elles auprès des païens d'Afrique? N'en est-il pas auprès des mendiants de vos rues? Toutes les chaires sont-elles dans les églises? N'en est-il point dans la chambre obscure de votre voisin? Toutes les institutions s'étendent-elles à un royaume, à une ville? Ne peut-on pas s'occuper d'une seule servante, d'un seul ignorant? placer la première dans une famille chrétienne, enseigner au second à lire dans l'Évangile? N'est-on diaconesse qu'à la condition d'être dans un hospice,



distinguée par un costume, et sous le nom de sœur ? Ne peut-on pas l'être encore en visitant un malade dans le voisinage, dans la maison, peut-être chez soi ? Je le sais, tout cela n'a rien de brillant ; le monde qui ne le voit pas, n'en parle pas ; mais ce n'en sont pas moins là des œuvres évangéliques d'autant mieux appropriées à votre rôle de femmes chrétiennes, qu'elles sont plus à l'ombre et plus modestes. C'est pour vous qu'elles ont été préparées. Viser à un autre emploi de votre temps, c'est courir après la tâche d'un étranger, et négliger la vôtre propre. Regardez à vos pieds, sous votre main ; regardez bien près, bien bas, et certainement vous trouverez l'œuvre d'amour, qui depuis longtemps vous attend en souffrance.

La nature du christianisme s'harmonise admirablement avec la nature humaine ; l'Évangile a des emplois pour toutes les capacités, pour tous les sexes, pour tous les âges, et, remarquez-le bien, des emplois également honorables, également utiles, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, parce que l'utilité d'une mission chrétienne pour celui qui la remplit ne se mesure pas sur le nombre et sur l'éclat des œuvres, mais bien sur le sentiment qui les inspire. La veuve déposant une pite dans le tronc du temple à Jérusalem n'est pas moins charitable, je ne dirai pas que les riches pharisiens ; non, ceux-ci, tout en donnant, restent des avarés ; mais, pas moins charitable que le pieux Zachée offrant la moitié de sa fortune. Lazare mourant de faim sans se plaindre, et ne demandant pas même les miettes du mauvais riche, nous édifie comme saint Paul donnant trente ans de sa vie à l'œuvre du Seigneur. Que chacun accomplisse le travail que Dieu met devant lui, et la fin nous montrera



dans le ciel plus d'un serviteur, plus d'une servante assis sur les trônes, où nous chercherions vainement leurs maîtres. Bien des chrétiens qui passent inaperçus comme des grains de sable sur la terre, brilleront comme des étoiles dans le ciel ; les chrétiens qui seront là-haut les plus honorés ne sont pas ici-bas les plus connus, par la raison bien simple que l'humilité qui nous les cache est le seul titre qui les élève auprès de Dieu.

A l'œuvre donc, mes sœurs en Christ, qui jusqu'à ce jour vous êtes trop renfermées dans vos méditations. Fécondez cet amour que je crois sincère. Occupez-vous chrétiennement, sans en parler à personne, dans le réduit le plus obscur de votre famille ; quand vous serez propres à une œuvre plus grande, Dieu saura vous y appeler ; mais prenez garde de ne pas vous y porter de vous-mêmes, car vous ne seriez sorties d'une inaction coupable que pour tomber dans une orgueilleuse activité. La vie chrétienne doit développer l'amour de Dieu et non pas l'étouffer.

Au reste, nous allons voir cet amour agissant dans le bel exemple de Lydie, qui, dès que son cœur s'ouvre à la Parole du Seigneur, exerce aussitôt l'hospitalité envers les Apôtres.



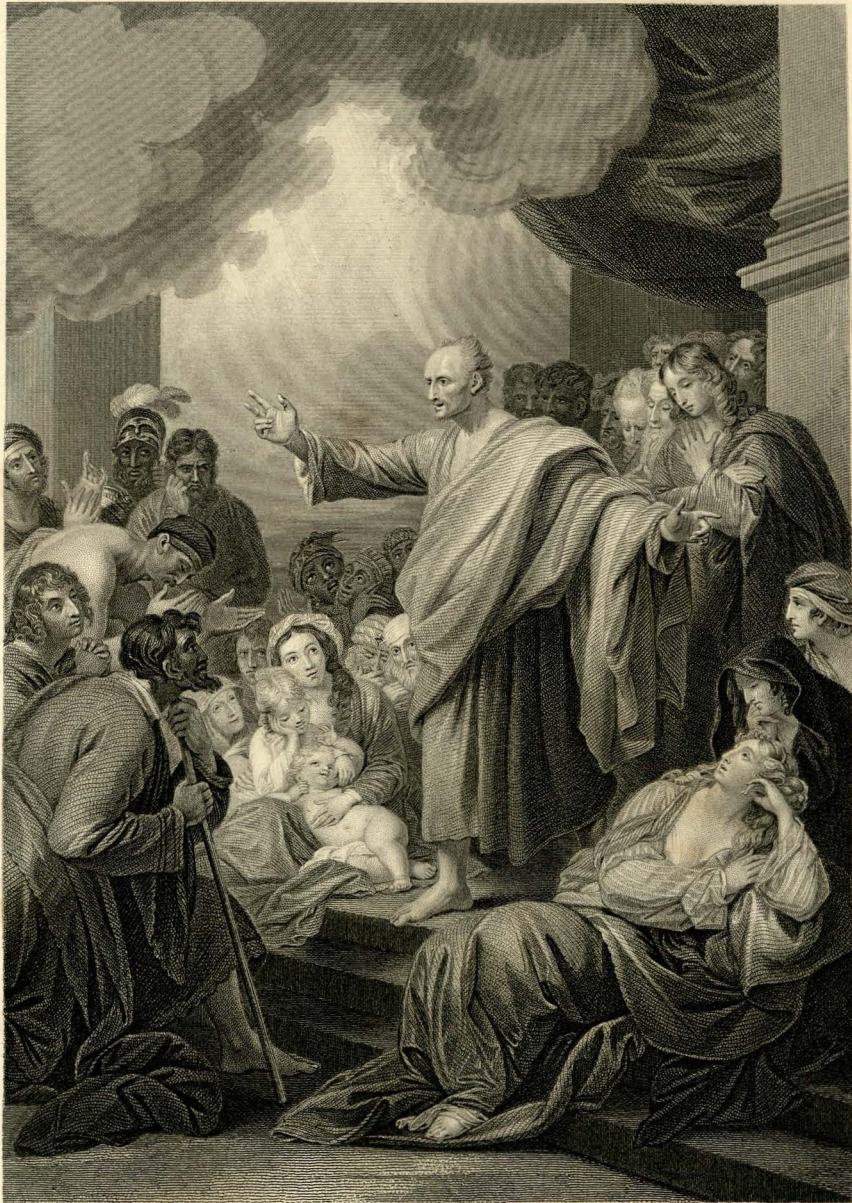
LYDIE.



LES ACTES, XVI. 12-40.

Nous vîmes à Philippes, la première ville de ce quartier de la Macédoine, et colonie romaine; nous y séjournâmes quelques jours. Le jour du sabbat nous sortîmes de la ville, et nous allâmes près de la rivière, où l'on avait accoutumé de faire la prière; et nous étant assis, nous parlions aux femmes qui s'y étaient assemblées. Et une certaine femme, nommée Lydie, de la ville de Thyatire, marchande de pourpre, qui craignait Dieu, nous écouta; et le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour faire attention aux choses que Paul disait. Et quand elle eut été baptisée avec sa famille, elle nous fit cette prière: Si vous m'avez crue fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et y demeurez; et elle nous y obligea. Or, un jour que nous allions à la prière, une servante, qui avait un esprit de Python, et qui apportait un grand profit à ses maîtres en devinant, nous rencontra. Elle nous suivait, Paul et nous, en criant: Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. Elle fit cela pendant plusieurs jours; mais Paul, en étant importuné, se retourna, et dit à l'esprit: Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille. Et il en sortit au même instant. Mais ses maîtres, voyant qu'ils avaient perdu l'espérance de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les traînèrent à la place publique, devant les magistrats. Et ils les présentèrent aux magistrats, et leur dirent: Ces hommes-ci, qui sont Juifs, troublent notre ville, et ils enseignent une manière de vivre qu'il ne nous est pas permis de recevoir, ni de suivre, à nous qui sommes Romains. Et le peuple en foule s'éleva contre eux, et les magistrats, ayant fait déchirer leurs robes, ordonnèrent qu'ils fussent battus de verges. Et après qu'on leur eut donné plusieurs coups, il les fit mettre en prison, et ils ordonnèrent au geôlier de les garder sûrement. Ayant reçu cet ordre, il les mit au fond de la prison, et leur serra les pieds dans des entraves. Sur le minuit, Paul et Silas, étant en prières, chantaient les louanges de Dieu, et les prisonniers les entendaient. Et tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre, en sorte que les fondements de la prison en furent ébranlés, et en même temps toutes les portes furent ouvertes, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Alors le geôlier, étant réveillé et voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée, et allait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient sauvés. Mais Paul lui cria à haute voix: Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici. Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière, entra promptement, et tout tremblant il se jeta aux pieds de Paul et de Silas. Et les ayant menés dehors, il leur dit: Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé? Ils lui dirent: Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta famille. Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et les ayant pris à cette même heure de la nuit, il lava leurs plaies, et aussitôt il fut baptisé, lui et tous les siens. Et les ayant menés dans son logement, il leur fit servir à manger, et il se réjouit de ce qu'il avait cru en Dieu, avec toute sa famille. Le jour étant venu, les magistrats envoyèrent des sergents pour dire au geôlier: Laisse aller ces gens-là. Aussitôt le geôlier rapporta ces paroles à Paul, et lui dit: Les magistrats ont envoyé dire qu'on vous laissât aller; sortez donc maintenant et vous en allez en paix. Mais Paul dit aux sergents: Après nous avoir battus de verges publiquement, sans forme de jugement, nous qui sommes Romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous font sortir en secret; il n'en sera pas ainsi, mais qu'ils viennent eux-mêmes, et nous mettent en liberté. Et les sergents rapportèrent cela aux magistrats, qui eurent peur, ayant appris qu'ils étaient Romains. C'est pourquoi ils vinrent vers eux, et leur firent des excuses, et les ayant mis hors de la prison, ils les prièrent de se retirer de la ville. Et eux, étant sortis de la prison, entrèrent chez Lydie, et ayant vu les frères, ils les consolèrent, et ensuite ils partirent.





B. West, F.R.A.

Artes XVI-13

W. Hou.

*Les femmes du Nouveau Testament.*

VI.

LYDIE

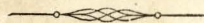
*à la prédication de Paul.*

PARIS: GRASSART, Libraire, 3. rue de la Paix.



## VI

# LYDIE.



Aux portes de la ville de Philippes, quelques femmes juives étaient assemblées pour la prière. Trois chrétiens, Paul, l'apôtre des Gentils, Luc, l'auteur des *Actes des Apôtres*, et Timothée, leur nouveau compagnon de voyage, se présentent. Paul prend la parole, et annonce à la foule que Jésus est le Messie ; une de ces femmes, nommée Lydie, sent la grâce de Dieu agir sur son cœur ; et dès lors elle croit ce que l'apôtre vient de dire. Ce Jésus, que jusque-là cette femme avait considéré comme un faux prophète, un blasphémateur, usurpant le nom de Dieu, lui apparaît à cette heure comme le Messie attendu, le Fils du Très-Haut et le Sauveur de son âme. Pourquoi Lydie reçoit-elle cette impression, et non pas les autres femmes ? Comment les mêmes paroles prononcées par le même homme, au même instant, en présence de personnes d'un même sexe, d'une même croyance, produisent-elles deux effets si différents que Lydie en



soit changée, convertie, tandis que ses compagnes les entendent sans plaisir, les oublient une heure après, et finalement restent juives au lieu de devenir chrétiennes? Je le demande, pourquoi cette opposition de sentiment dans des circonstances semblables? C'est, nous dit le texte sacré, parce que « le Seigneur toucha le cœur de Lydie, » et cette explication sera reçue ou repoussée du lecteur selon qu'il aura fait ou non la même expérience.

L'histoire de Lydie, touchée par l'Évangile qui laisse insensibles d'autres personnes du même sexe, du même âge, de la même éducation, se renouvelle tous les jours. La foi saisit l'une et laisse l'autre. D'où vient cette différence? Serait-ce que tous les croyants soient des esprits faibles? Non; Pascal, Newton, Leibnitz, ont cru. Serait-ce, au contraire, l'intelligence élevée de ces hommes qui leur a découvert la vérité chrétienne? Non plus, car de simples artisans, des pâtres, ne sachant pas même lire, y sont également parvenus. Et, phénomène remarquable! ces cœurs touchés dans la poitrine d'un paysan et dans celle d'un homme de génie, arrivent à la même foi, éprouvent les mêmes sentiments; ces hommes se ressemblent si bien que deux d'entre eux, pris aux extrémités de l'échelle intellectuelle, peuvent se plaisir ensemble, se raconter des expériences spirituelles communes à tous deux, et étrangères aux gens du monde. Newton, le divinateur de la gravitation universelle, aurait passé des heures avec joie assis près de Jean, pêcheur du lac de Génézareth, et il n'eût trouvé que fatigue et dégoût dans la conversation de l'intelligent Voltaire. Je le demande, comment expliquer ces expériences en même temps communes à des êtres divers et étrangères à leurs semblables, sans faire intervenir le doigt du Seigneur?



Serait-ce par la différence d'âge ? Non, car ces deux hommes sont devenus chrétiens, l'un enfant, l'autre vieillard. Si la foi n'arrivait qu'au bord de la tombe, on pourrait croire qu'elle s'impose par la peur de la mort ; si elle ne s'emparait que de l'enfant encore suspendu au bras de sa mère, on pourrait supposer que le nourrisson la suce avec le lait de l'éducation. Mais non, les jeunes gens résistent ou cèdent ; les vieillards cèdent ou résistent ; des hommes de tous les âges passent de l'incrédulité à la foi chrétienne, à cette même foi acceptée par le docteur et l'ignorant ; tous se comprennent, sympathisent et répètent ensemble : c'est le doigt du Seigneur.

Mais enfin, jusqu'ici, vous pourriez supposer que cette épidémie de croyance tient à l'air malsain qui traverse telle contrée, à la présence de tel prédicateur, à la diffusion de tels livres humains. Encore non. L'expérience du contraire a été faite dans les siècles passés : des hommes inconnus les uns aux autres, habitant des contrées distantes, sont arrivés à la même foi, sans se connaître, sous la seule impulsion de la Parole de Dieu. Ce qui se fit jadis, se voit encore de nos jours : la Suède, où ne sont jamais allés nos missionnaires, l'Amérique, où nous n'avons jamais envoyé nos docteurs, traversent les mêmes réveils religieux qui se sont vus chez nous, et qui sont tellement indépendants de l'homme, que, malgré nos désirs et nos efforts, nous restons impuissants à les reproduire ou les prolonger. Sans doute, je ne nie pas qu'il n'y ait eu bien des fois influence d'une nation sur une autre ; mais qu'on reconnaisse aussi que bien des conversions semblables sur divers continents se sont accomplies en dehors de l'influence de l'homme, et que dès lors il



n'a fallu pour les opérer rien moins que le doigt du Seigneur.

Il est vrai que vous pourriez nommer plus d'une personne se disant convertie, que vous savez n'être qu'un écho de son voisin, de son pasteur. Oui, il y a beaucoup de pharisiens, mais cela prouve-t-il qu'il n'y ait pas de Nathanaëls ? L'hypocrisie n'est-elle pas un témoignage rendu à la réalité de la vertu ? Diriez-vous dans le monde qu'il n'existe pas des hommes probes, parce que les fripons se disent honnêtes gens ? Non, sans doute. Convenez donc qu'on peut donner aussi confiance, sinon à tous, du moins à quelques-uns de ceux qui disent : j'ai senti le doigt du Seigneur ; c'est Lui qui m'a fait comprendre les choses que Paul et Jésus-Christ m'ont exposées.

Si la nouvelle foi de Lydie n'eût été qu'une nuance de celle qu'elle avait eue jadis, je comprendrais qu'on dit encore : « elle n'a fait qu'un pas de plus. » Mais non, sa foi nouvelle est la négation la plus manifeste de l'ancienne. Hier, elle croyait que Jésus était un imposteur ; aujourd'hui, elle le reçoit pour le Fils de Dieu. Hier, elle pensait pouvoir être sauvée par ses œuvres ; aujourd'hui, elle ne compte que sur la pure grâce. C'est un revirement complet, en une heure, par un seul discours. Il y a plus : probablement Lydie avait déjà entendu parler de la doctrine de Paul, depuis des années parcourant ces contrées ; certainement, elle avait déjà lu les Prophètes ; et toutefois, ni ces doctrines chrétiennes, ni cette Bible juive, ne s'étaient jamais présentées à elle sous ce nouvel aspect. Les prophéties sont restées les mêmes, la croix de Golgotha la même, Lydie attendait comme les Israélites un Messie conquérant ; Jésus crucifié ne pouvait être pour elle qu'un imposteur, et cependant, en un instant, la



prophétie s'illumine à ses yeux, Jésus se transforme devant son esprit, et tout-à-coup cette femme découvre entre deux êtres différents, une parfaite identité : Jésus l'imposteur se trouve le glorieux Messie ! Encore une fois, n'est-ce pas là le doigt de Dieu ?

Il y a vingt ans qu'un jeune pasteur disait en chaire : « L'homme peut tout ce qu'il veut ; sauvez-vous par la charité ; la religion fera votre bonheur dans ce monde, et vous aurez en sus la vie éternelle. » Ce jeune pasteur parlait sincèrement ; il avait puisé les éléments de cette prédication dans Jacotot, Béranger, en lui-même, et il ne s'en croyait pas moins bon chrétien. On lui dit un jour que la Bible enseignait le contraire de sa doctrine ; il fut grandement surpris, presque indigné de cette observation ; pendant des années, ses voisins, ses amis, l'avertirent de son erreur ; toujours il résista. Il éprouva même le besoin d'écrire la satire des mystiques dont il se moquait. Mais un jour, lorsque, seul dans son cabinet, il méditait sa Bible, le mot de grâce lui tombe lumineux devant l'esprit, onctueux sur le cœur. « La grâce, se dit-il, c'est l'amour substitué au calcul, Dieu à l'homme, la certitude à l'espérance, l'assurance à la crainte ; la grâce, c'est un nouvel aspect de la création, de la Providence, et si l'homme a dû recevoir en pur don la terre, combien plus a-t-il besoin qu'en pure grâce on lui donne les cieux ! La grâce, c'est tout, c'est l'Évangile, c'est le bonheur. » Dès lors, ce jeune pasteur vit le monde avec de nouveaux yeux ; il jugea les hommes tout autres ; il sentit s'agiter en lui un Esprit distinct du sien. A quelque temps de là, un ami lui demanda à quel signe il se reconnaissait con-



verti. Le jeune homme baissa la tête, et après un instant de réflexion répondit : « Jadis, j'agissais en vue de moi-même ; » aujourd'hui, en vue de mon Dieu. »

Cette histoire est vraie, parfaitement vraie, exactement vraie ; je pourrais nommer les lieux et les hommes. Or, s'il en est ainsi, comment voulez-vous que ce jeune homme, ayant vieilli sans avoir jamais eu la tentation de revenir en arrière, après avoir senti sa foi se fortifier chaque jour, ne croie pas maintenant que c'est Dieu même qui a touché son cœur ? Il peut bien, je peux bien en douter pour beaucoup d'autres, pour tous si vous voulez, mais je ne puis pas en douter pour mon propre compte ; cela s'est passé en moi pendant vingt ans. Je le crois plus que jamais, je ne donnerais pas ma foi pour un empire ! et dût le genre humain se lever comme un seul homme et me crier : illusion ! illusion ! je répondrais encore avec calme, la main sur la conscience : vérité, vérité.

Si un homme, un pasteur, après des années d'études pour arriver à des convictions, est ainsi contraint de dire que tous ces travaux ne l'ont conduit à rien, et que sa persuasion lui est venue uniquement de l'Esprit du Seigneur, combien cette vérité ne sera-t-elle pas plus évidente pour Lydie, femme juive, occupée de son commerce, de sa famille, et qui, certes, jusque-là, n'avait pas longuement étudié un Nouveau Testament qui n'existait pas encore ! Je sais que dans le monde on en conclura la faiblesse d'esprit de cette femme, ou plutôt de toute femme chrétienne ; on expliquera la foi précisément par l'absence des études. A ce compte, le doigt du Seigneur, l'action de son Esprit sur le cœur, ne serait qu'une superstition.



Alors qu'on m'explique comment cette superstition aperçue, comprise, acceptée par une Lydie en une heure, peut se maintenir et se fortifier en elle pendant toute une longue vie. Qu'on me dise comment cette superstition lui ouvre l'esprit sur d'autres sujets, par exemple, lui fait mieux connaître le cœur humain. Qu'on m'explique surtout comment cette tenace et clairvoyante superstition se trouve avoir la vertu de purifier la vie d'un pécheur, d'en chasser l'égoïsme, d'y déposer à toujours la charité ; de faire en un mot ce qu'aucune éducation de mère, ni de professeurs, n'a pu faire en vingt ans ? Oh ! bienheureuse superstition qui éclaire et moralise ! Bienheureuse superstition qui calme la conscience, donne la paix de l'âme, et un bonheur tel, qu'on le préfère au monde entier, même dans la jeunesse et jusqu'à la mort ! Bienheureuse superstition qui a sanctifié l'Église chrétienne, et qui, repoussée par l'incrédule, le laisse misérable dans ses propres passions ! Convenez-en : si cette superstition était la vérité, elle ne ferait pas autrement ; et, si c'est la vérité qui gouverne le monde des incroyants, convenez que cette vérité mondaine ne fait pas des saints ! ou plutôt, vous rendant à l'évidence, reconnaissez enfin que, où se rencontrent une foi persévérante, un esprit intelligent, un cœur purifié, là doit se trouver aussi la vérité, et que cette œuvre, impossible à l'homme est bien celle du Seigneur.

Et voyez quelle promptitude, quelle spontanéité : Lydie vient d'être convertie ; aussitôt elle veut recevoir les Apôtres dans sa maison ; ceux-ci refusent ; mais elle les contraint, est-il dit, à accepter. Comme on reconnaît bien là les premières joies du salut qui vient d'entrer dans le cœur ! C'est le mouvement de



Zachée qui, à l'entrée du salut dans sa demeure, s'écrie : Je donne mon bien aux pauvres, je répare au double les torts que j'ai faits. C'est le sentiment de la femme repentie, qui, pardonnée, verse le précieux parfum sur les pieds du Sauveur ! Enfin, c'est la conduite de ces malades guéris, de ces morts ressuscités, c'est la conduite du lépreux revenu pour rendre grâces.

Oui, voilà ce que me garantit la réalité de cette conversion, c'est qu'elle est suivie du dévouement ; Lydie n'a pas plus tôt senti le doigt du Seigneur, qu'elle offre une généreuse hospitalité aux Apôtres, non pour la forme, non par compliment ; mais elle les presse, les pousse dans sa maison !

Serait-ce là le premier mouvement d'un cœur mobile qui demain se lassera des soins à donner à ses nouveaux amis ? Vous allez en juger.

Paul et Silas, pour avoir guéri une servante, sont traduits devant les tribunaux ; les magistrats les font fouetter sans jugement et jeter en prison, chargés de fer, au milieu du rebut de la société. Aux yeux du monde, ces pauvres disciples de Christ sont déshonorés, et cette affaire se termine par le renvoi des deux coupables hors de la ville. La prison ébranlée, les fers rompus, rien n'a pu convertir, ni les magistrats, ni les habitants de Philippi ; seul, un geôlier demande ce qu'il faut faire pour être sauvé, et croit en Jésus-Christ. Les juges, sans s'inquiéter du miracle, sans craindre d'entrer en lutte avec Dieu, mais redoutant la colère des Romains, chassent les Apôtres condamnés, battus, emprisonnés.

Certes, aux yeux des Philippiens, il n'y a là rien de bien



honorable. Que fait alors Lydie ? Elle accueille encore dans sa maison ces hommes flétris, expulsés. Ils entrent chez elle comme ils reviendraient dans leur propre demeure. Bien plus, Lydie convoque dans son domicile les adeptes de ces deux exilés ; elle fait de son intérieur une église, et là, au risque de déplaire aux magistrats et d'irriter les maîtres de la servante guérie, elle fournit aux Apôtres l'occasion d'exhorter les chrétiens. Ainsi, non seulement Lydie persiste dans sa foi et donne l'hospitalité à des frères au milieu des revers comme au sein de la prospérité, mais elle affronte l'opinion publique pour obéir à sa conscience, ou plutôt pour suivre les impulsions de son âme touchée par le Seigneur. Ce n'est donc pas en elle une émotion passagère, mais un dévouement sérieux, complet, durable.

Comme cette conduite nous condamne, nous, faibles chrétiens ! Comme elle ressemble peu à nos œuvres faciles, à notre charité si vite fatiguée de sacrifices ! Qui de nous n'a pas éprouvé un de ces beaux mouvements en faveur de Christ et de son Église ? qui de nous n'a pas vingt fois formé le projet de consacrer telle offrande aux pauvres si telle espérance se réalisait, pour ensuite manquer à sa parole envers Dieu comblant cette espérance ? Qui n'a pas entrepris telle œuvre que la persévérance aurait rendue fructueuse, et que l'abandon a rendue vaine ? Qui ne s'est pas enrôlé dans telle société, tel comité, avec enthousiasme, pour les désertir ensuite avec lâcheté ? Hélas, on ne va pas même toujours si loin ; on se contente de projeter de bonne foi, sans jamais mettre la main à l'œuvre ; on écoute la prédication de Paul ou de Silas, on se sent le cœur touché, on prend une résolution généreuse, et au sortir de la maison de



Dieu on rentre dans le monde, oubliant même son projet ! Si l'on se le rappelle plus tard, ce sera peut-être pour s'en applaudir comme d'un bon mouvement, pour ériger en bonne action la simple pensée d'avoir voulu l'accomplir. J'en conviens, notre religion va cependant plus loin : non-seulement nous écoutons le prédicateur, mais encore, à l'occasion, nous nous entretenons de notre foi avec nos frères, nous la défendons comme notre propriété devant l'incrédule qui l'attaque. Mais en vivons-nous ? ces admirables théories de dévouement, les mettons-nous en pratique ? y a-t-il harmonie entre notre orthodoxie et notre conduite ? Hélas ! notre religion n'est bien souvent qu'une religion de paroles ; nous poussons le rigorisme jusqu'à répéter sans cesse qu'il faut agir et non parler ; puis, après avoir recommandé l'action, nous n'agissons pas. Chose étrange ! nous déplorons même nos inconséquences et nous continuons à être inconséquents ! comme si cet aveu rachetait nos torts passés et futurs ! Oh ! que nous ressemblons peu à cette Lydie ! que nous ressemblons peu à ce geôlier de Philippes ! Lui aussi passe en un instant de l'indifférence à la foi, et de la foi à la charité ; « à la même heure, est-il dit, il lava les pieds des Apôtres, les reçut dans sa maison et leur servit à manger. » Étudiez la conduite des deux Apôtres eux-mêmes : les pieds et les mains encore endoloris des plaies que le geôlier vient de laver, le corps imprégné de l'atmosphère humide de leur cachot, ils vont trouver les frères, non pour en recevoir du bien, mais pour leur en faire ; admirable charité ! ils vont consoler les autres des maux qu'eux-mêmes ont soufferts ! et ce n'est qu'après les avoir réjouis en se montrant libres, qu'ils prennent



congé de leurs amis. Voilà la persévérance dans l'action. En arrivant à Philippes, Paul prêche aux femmes à la porte de la ville ; en traversant son cachot, il prêche par le chant des cantiques, seul moyen de se faire entendre des autres prisonniers ; et en sortant de la cité, il prêche encore aux frères réunis, et sans prendre de repos, il part pour semer la Parole sainte sur l'Europe et l'Asie, jusqu'à ce qu'il trace sa dernière lettre dans une prison d'où il ne sortira que pour tomber martyr sous la hache de Néron ! Partout, dans les Évangiles, dans les Actes, dans les Épîtres, partout je trouve l'action intimement unie à la foi dès l'instant de la conversion. La marche de l'œuvre divine aurait-elle changé de notre temps ? ou plutôt ne faut-il pas mettre en doute que, comme Lydie, nous ayons été touchés par le Seigneur ?

Peut-être les lecteurs les mieux disposés à s'appliquer ces paroles diront-ils : Il est vrai, nous n'avons ni le prompt dévouement, ni la longue persévérance de Lydie ; mais, quelle différence entre sa position et la nôtre ! Lydie a eu le privilège de voir, d'entendre saint Paul, le chaleureux prédicateur, l'apôtre inspiré, l'opérateur de miracles, tandis que nous sommes exhortés par des chrétiens qui ne sont ni plus dévoués, ni plus persévérants que nous. Donnez-nous des saint Paul, et nous les traiterons comme l'a fait Lydie !

Je vous crois, et c'est précisément ce qui vous condamne ; car vous faites acception de personnes : c'est l'homme et non pas Dieu que vous traitez bien ; il vous faut des saints pour exercer envers eux l'hospitalité ; votre zèle se réveille pour ceux qui pourraient s'en passer, ce qui vous stimule, c'est le privilège



de faire un sacrifice pour des personnages considérables, en faveur d'œuvres brillantes. Vous honorez le succès, et peut-être désirez y attacher votre nom. En cela vous faites précisément le contraire de ce que faisait Jésus, vivant au milieu des petits, évangélisant les pauvres; le contraire de ce que doivent faire ses disciples donnant au mendiant qui a faim, visitant le prisonnier méprisé et le malade sans famille. Comme vous, Lydie aurait pu dire de son temps : « Ah ! si j'avais eu le privilège de voir Jésus lui-même, et d'entendre sortir de sa bouche ces douces paroles : Va en paix, tes péchés te sont pardonnés ; certes, je ne serais pas restée à verser des larmes chez Simon le pharisien, mais j'aurais reçu dans ma demeure mon bien-aimé Sauveur ! Mais ce Paul de Tarse, ce faiseur de tentes, ce simple artisan, évangéliste de chétive apparence, qui court le monde, c'est bien différent ! » Et en effet, à votre point de vue, c'était bien différent ; mais votre point de vue n'est point celui de Lydie. Son cœur est touché, c'est le Seigneur qui l'a convertie, et dès lors, sans choisir, sans attendre, elle fait les œuvres qui se trouvent sous sa main. Vingt ans plus tôt, elle eût donné l'hospitalité à Jésus, comme vingt siècles plus tard elle l'eût exercée envers nos simples colporteurs. Paul n'est saint Paul, couronné par le martyre, justifié par le succès, que pour nous qui voyons sa mission confirmée par le développement de son Église ; mais pour Lydie, Paul était un simple évangéliste, semblable à ceux que nous avons oubliés, si chétifs ils nous ont parus !

Je ne voudrais pas faire supposer que le dévouement spécial envers les envoyés du Seigneur soit l'œuvre unique, ni même



l'œuvre principale, que les chrétiens soient tenus d'accomplir. Bien au contraire, je voudrais faire sentir que c'est à tous les genres de dévouements, à toutes les espèces de bonnes œuvres, que nous devons nous consacrer. Je l'ai dit : Lydie a fait l'œuvre qui s'est trouvée sous sa main ; ce que nous avons à faire, c'est l'œuvre qui se trouve à nos pieds. Le trait unique de sa conduite, que j'ai désiré faire ressortir, c'est la promptitude à mettre en action la foi qu'elle vient de recevoir ; nous allons voir Dorcas déployer la même activité dans une autre sphère ; Lydie accueillait avec générosité des Apôtres ; Dorcas coudra modestement des robes pour les pauvres, et toutes deux accompliront également l'œuvre du Seigneur.



**DORCAS.**



LES ACTES, IX. 36-42.

Il y avait à Joppe une certaine femme qui était des disciples, nommée Tabitha, c'est-à-dire, en grec, Dorcas, laquelle était remplie de bonnes œuvres, et qui faisait beaucoup d'aumônes. Elle tomba malade en ce temps-là, et elle mourut. Et après l'avoir lavée, ils la mirent dans une chambre haute. Et comme Lydde était près de Joppe, les disciples ayant appris que Pierre y était, ils envoyèrent vers lui deux hommes, pour le prier de venir chez eux sans tarder. Pierre donc se leva, et s'en alla avec eux. Et lorsqu'il fut arrivé, ils le menèrent à la chambre haute, et toutes les veuves se présentèrent à lui en pleurant et en lui montrant combien Dorcas faisait de robes et d'habits lorsqu'elle était encore avec elles. Et Pierre, après les avoir tous fait sortir, se mit à genoux et pria ; puis, se tournant vers le corps, il dit : Tabitha, lève-toi. Et elle ouvrit les yeux, et ayant vu Pierre, elle s'assit. Et Pierre, lui donnant la main, la leva, et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur présenta vivante. Cela fut connu de toute la ville de Joppe, et plusieurs crurent au Seigneur.





Le Sueur

Actes IX. 36.

Il. Kohnstam.

*Les femmes du Nouveau Testament.*

VII.

D O R C A S

*reconnue par Pierre.*

PARIS : GRASSART, Libraire, 3, rue de la Harpe.



## VII

# D O R C A S .



L'activité que le chrétien déploie en faveur du monde, peut prendre deux tendances distinctes : faire du bien au corps ou à l'âme, arracher aux misères de cette vie ou de celle à venir. Je ne veux ni comparer, ni opposer ces deux tendances; je les constate seulement. Je ferai même remarquer que toutes distinctes qu'elles sont, elles peuvent aboutir toutes deux au même résultat : en convertissant l'âme, vous travaillez au bien-être du corps, puisque vous faites naître la tempérance, le contentement intérieur, l'économie, l'ordre, qui favorisent la fortune et la santé. De même, en accordant vos biens matériels aux pauvres, aux ignorants, aux faibles, vous recommandez par cette conduite votre foi religieuse aux gens du monde qui se plaisent à juger l'arbre par ses fruits. Dans l'Évangile, comme dans la nature, tout se lie, tout s'harmonise; et ce n'est pas une des moindres preuves que cet Évangile est vraiment sorti des mains qui ont créé l'univers.



Nous pouvons donc voir sans regret nos frères et nos sœurs en la foi se livrer de préférence à l'une ou à l'autre de ces dispositions chrétiennes, exercer l'hospitalité envers des apôtres, comme Lydie, ou faire des vêtements pour les pauvres, comme Dorcas. Je dirai même que la femme montre en général plus de penchant et plus d'aptitude à ce dernier genre d'activité mieux en rapport avec les besoins de son cœur et la modestie de son sexe. Certes, personne ne contestera que les femmes ne visitent plus de malades, ne tendent plus vite la main à l'indigent, ne s'apitoient plus facilement sur les misères, que ne le font les hommes même chrétiens ; cela peut parfois faire honneur au discernement de l'esprit viril qui veille à ne pas se laisser tromper ; mais à coup sûr cela fait non moins d'honneur au cœur féminin, si plein de sympathie. Abandonnons-nous donc sans réserve à la contemplation du beau modèle de bienfaisance temporelle que Dorcas va mettre sous nos yeux.

Comme Lydie, Dorcas était Juive, car son nom primitif était hébreu, Tabitha. Qu'elle fût devenue chrétienne, c'est ce qui résulte de cette désignation : « Une femme disciple. » Du reste, ce ne sont que des disciples frères et sœurs que nous voyons ici s'intéresser à elle et fréquenter sa maison. « Elle était pleine de bonnes œuvres et d'aumônes qu'elle faisait, » nous est-il dit. Ce dernier mot désigne le travail ; d'ailleurs, plus loin, il est positivement déclaré que Dorcas faisait pour les veuves des vêtements et des robes. Elle n'achetait pas ces objets pour les donner : elle les confectionnait de ses mains ; le texte prend soin d'en indiquer de diverses sortes pour nous faire comprendre que sa charité se ployait à tous les besoins. Ces dons variés n'étaient



que les aumônes de Dorcas ; en outre, sont mentionnées ses bonnes œuvres. En quoi consistaient ces bonnes œuvres différentes des aumônes ? Je ne sais. Je désire seulement faire remarquer qu'elles en sont distinctes, puisque ces deux classes de bienfaits sont nommées l'une à côté de l'autre. Et j'attache de l'importance à cette observation, parce qu'elle nous fait sentir que Dorcas se livrait à plusieurs genres d'activité pour soulager les misères humaines.

Cette variété dans ses occupations charitables suppose que Dorcas avait étudié les besoins des pauvres, et que par conséquent elle les visitait ; l'abondance de ses travaux en est un indice certain. Ce n'est qu'en voyant soi-même et de près le malade sur son lit délabré, l'indigent en face de sa table malgrement servie, le prisonnier dans son cachot, ce n'est qu'en face de ces tristes spectacles qu'on peut bien sympathiser avec les souffrances étrangères. Alors on se met involontairement à la place du misérable, on ressent la douleur de cette plaie, on répugne à cette nourriture, on frissonne devant ces verrous, et l'on revient chez soi mieux disposé à soulager des maux qu'on ne voudrait pas partager. Ces images de désolation suivent partout ; on éprouve le besoin d'en parler, on éveille de nouvelles sympathies ; et alors même que les autres cœurs restent fermés, on sent que le sien propre ne peut plus goûter de paix qu'on ne se soit livré au soulagement de ces misères. Une première visite en amène une seconde ; celle-ci fait découvrir un voisin encore plus nécessiteux. Et comme les souffrances à soulager dépassent notre charité et nos ressources, la vue incessante de ces besoins développe notre activité. Il n'y a pas de



personnes plus dures que celles qui n'ont jamais vu souffrir. Aussi, celles qui portent du pain et des vêtements à la maison du pauvre sont-elles assurées d'en rapporter un cœur plus tendre, une piété plus vive. C'est ainsi que dans sa sage providence Dieu a voulu que l'indigent rendit au riche en biens spirituels les secours matériels qu'il en obtient, et que le chrétien charitable expérimentât cette vérité : Il est plus profitable de donner que de recevoir.

Ce bien spirituel produit par les aumônes ne s'arrête pas à celui qui les répand, il s'étend sur celui qui les reçoit. Le malheureux soulagé voit dans la main pleine qu'on lui tend, la meilleure preuve pour lui de la foi de son bienfaiteur ; et il en apprend à mieux l'apprécier. Si cette foi lui est étrangère, il commence à la respecter ; il prêtera désormais une oreille plus attentive à ses enseignements ; peut-être en lui donnant la nourriture qui périt parviendrez-vous à lui faire accepter le pain de la vie éternelle. Nous voyons que les veuves qui avaient reçu de Dorcas robes et vêtements avaient conservé pour elle un pieux souvenir ; elles sont autour de sa couche funèbre ; elles pleurent et exposent avec effusion de cœur tout le bien qu'elles en recevaient.

C'est ainsi qu'informés de la mort d'un de ces êtres devenus la Providence visible d'une ville, d'une contrée, nous nous surprenons à demander à Dieu comment il a pu permettre que son serviteur ou sa servante fût enlevée à tout un peuple soutenu par ses bienfaits, et qui désormais semble devoir mourir de misère et de faim.

Un sentiment analogue paraît avoir saisi les chrétiens de



Joppe. Ils ne peuvent se résigner à la mort de Tabitha. Au lieu de l'ensevelir, ils la lavent et la placent sur un lit de repos. A défaut de médecin capable de rendre la vie, ils envoient à la hâte deux hommes chercher l'apôtre Pierre dans la ville voisine. Il n'est pas dit que ce fût dans l'espoir qu'il la ressusciterait ; mais tout le fait supposer. Pierre, dans son voyage, semait comme son Maître des guérisons miraculeuses. A peu de distance de Joppe, il venait de rendre la santé à Énée, paralysé depuis trente-huit ans ; ils le font prier de venir sans retard. Pour répondre à une demande pressante, Pierre se lève à l'instant. Dès qu'il arrive à Joppe, c'est à la chambre mortuaire de la défunte qu'on le conduit. Comme pour l'engager à faire le miracle, les veuves présentent à l'apôtre les témoignages nombreux de la charité de Dorcas ; et enfin, dernier indice que c'est bien son retour à la vie qu'on attend, c'est par une résurrection que Pierre répond à leurs prières.

Oui, c'était le retour à l'existence que les pauvres et les amis de Dorcas demandaient pour cette chrétienne bien-aimée ; et dans un cas semblable, ce serait aussi notre premier souhait. Comment se fait-il donc que le même Dieu qui fut si prompt à combler ce désir, dans cette occasion particulière, se montre en général si loin de le satisfaire, qu'il ne laisse pas même approcher de nous la pensée de le Lui demander ?

La réponse se trouve dans la fin du récit : quand Pierre eut présenté Dorcas vivante à ses amis, et que le bruit du miracle se fut répandu dans la ville, « plusieurs, nous est-il dit, crurent au Seigneur. » Lorsqu'un bon résultat est atteint, nous pouvons supposer que Dieu se l'était proposé ; et appliquant ici



cette règle, reconnaissons qu'en ressuscitant Dorcas, Pierre n'avait pas seulement en vue Dorcas et ses frères, mais aussi cette foule incrédule, qui, réveillée par le prodige, arrive à la foi en Jésus-Christ. Dieu donc ici exauce la prière des chrétiens ; mais il l'exauce selon sa riche munificence, en faisant plus et mieux que ces chrétiens ne Lui demandent. Ils voulaient quelques jours de plus pour une seule femme sur la terre, Dieu donne la vie éternelle à plusieurs dans les cieux. Laissons donc, aujourd'hui comme jadis, notre Dieu libre de choisir ses voies et ses bienfaits ; demandons-lui le retour à la santé de nos chers malades, mais soyons prêts à nous soumettre à sa sainte et bonne volonté. Si, dans le premier siècle de l'Eglise, des résurrections ont pu convertir juifs et païens, des résurrections répétées dans tous les siècles finiraient par ne convertir personne. Nos incrédules n'y verraient qu'une loi de plus de la nature. Ils les expliqueraient comme on explique ces astres errants apparaissant de loin en loin au milieu des étoiles fixes ; ce serait aux yeux du monde des exceptions, soumises elles-mêmes à des règles. Les chimistes analyseraient les ressuscités ; les mathématiciens supputeraient leur nombre ; les uns et les autres mourraient sur leurs creusets et leurs télescopes plutôt que de convenir que Jésus peut ressusciter un mort pour conduire les vivants à croire en Lui. Leur conduite se comprend : ces savants sont aussi des pécheurs qui répugnent à se convertir. Ils doivent donc nier la possibilité du miracle, pour rester conséquents en refusant de croire et de changer de vie.

Non, une résurrection pour convertir les hommes, bonne à une époque, ne l'est pas dans tous les temps. Dieu dispose d'un



autre moyen adapté à tous les siècles : ce n'est pas la résurrection, c'est la mort de nos amis. Oui, la mort de ceux que nous aimons, voilà le moyen le plus efficace pour nous amener à la repentance et à la foi. L'expérience est là pour le démontrer.

C'est une vérité bien triste, mais incontestable, que la prospérité nous éloigne de Dieu et que l'adversité nous en rapproche. Cela est encore vrai de la santé et de la maladie ; vrai de la longue existence de nos amis et de leur perte prématurée. Aussi longtemps qu'ils sont là, pleins de vie et d'affection, nous en jouissons comme d'une propriété perpétuelle sur laquelle nous pouvons élever nos plus solides et nos plus légitimes projets. Qu'ils soient bien portants, affectueux, dévoués, cela nous paraît simple, naturel, dû en quelque sorte ; et nous ne songeons pas plus à en remercier Dieu, qui nous les a donnés, que ces amis qui se donnent à nous chaque jour. Que dis-je, en remercier Dieu ? nous lui ferions plutôt un reproche de nous avoir imposé cette charge, car pendant leur vie nous n'apercevons guère que les défauts de ceux qui nous aiment ; plus ils sont faciles, plus nous en abusons ; plus le don est parfait, plus nous sommes ingrats et restons étrangers à la piété.

Mais que leur maladie vienne, et nous pâlissons ; que leur mal s'aggrave, et nos mains tremblantes s'élèvent en prières. Oui, il faut que nous sentions notre impuissance et celle de tous les docteurs humains pour nous faire lever les regards humides vers le Tout-Puissant ; que dans ses voies différentes des nôtres, Dieu retire à Lui ceux qu'Il nous avait prêtés, et aussitôt nous tombons sur nos genoux, nous fondons en larmes. Nos yeux s'ouvrent, et nous apercevons les qualités de ceux dont jusque-



là nous n'avions vu que les défauts ; nous nous rappelons avec amertume nos torts à leur égard ; nous confessons à Dieu que nous avons péché, et nous cherchons par la foi, près de Lui, ceux qui près de nous n'avaient pas pu lui gagner notre cœur. Le lien s'est rompu ici-bas pour se renouer là-haut ; et cet amour, transporté de la terre dans les cieux, devient un premier élan vers la conversion.

Ce n'est pas tout. La mort de personnes de notre propre génération nous fait pressentir la nôtre ; vainement nous fermons les yeux et nous bouchons les oreilles : un cadavre, un cercueil, le vide de notre demeure, tout nous contraint à penser. Alors nous nous sentons mal préparés pour le ciel : une crainte salutaire surgit dans nos consciences ; nous commençons à réfléchir, à prier ; et si notre légèreté l'emporte sur cet appel de Dieu, soyez sûrs que le sérieux, la terreur, reviendront sous un nouveau coup frappé sur notre cœur. C'est ainsi que ce Père de miséricorde redouble ses cris pour nous avertir. Plus nous avançons vers l'éternelle demeure, plus aussi la vie se désenchantante, pâlit et couvre de deuil les jours que nous avons rêvés pleins de paix, de joies et de prospérités ; jusqu'à ce qu'enfin nous consentions à reconnaître que nous nous sommes trompés, que notre tout n'est pas ici-bas, que nos amis et notre Créateur nous attendent dans une meilleure patrie. Alors nous nous tournons véritablement vers Celui dont nous n'aurions jamais dû détourner les yeux. Oui, c'est l'adversité ; oui, c'est surtout la mort de nos amis et de nos proches qui nous convertit. Je connais bon nombre de personnes que les afflictions ont conduites à la foi ; je n'en connais pas une seule, non, pas une



seule ! qui se soit tournée vers Dieu pour les biens temporels qu'elle en avait reçus ! Qui de vous n'a pas entendu des paroles telles que celles-ci : « Cette femme est devenue sérieuse depuis la perte de son enfant, de son époux, de son père ? » Et au contraire, qui de vous a jamais ouï dire : « Cette femme s'est convertie, touchée de reconnaissance pour la fortune, la santé, l'enfant que Dieu lui avait envoyés ? » Il n'est que trop vrai que de tous les appels de Dieu l'épreuve est le plus puissant. Ce n'est pas sa faute, c'est la nôtre ; c'est notre assoupissement dans le bien-être qui rend ses coups de verge nécessaires pour nous réveiller. Cessons de nous étonner si notre bon Père nous retire des amis, des parents que nous aimons et dont nous avons besoin ici-bas ; leur départ nous les rendra plus utiles et nous les fera mieux aimer.

Les veuves, comblées des bienfaits de Dorcas, pleuraient aussi leur amie ; les disciples de Joppe la regrettaient vivement ; et tous, ne pouvant se décider à s'en séparer, la gardent sans vie et envoient chercher l'apôtre Pierre, dans l'espoir qu'il la ressuscitera. Mais aussi longtemps que Pierre n'était pas venu, n'avait pas prié et ne leur avait pas encore rendu Dorcas vivante, tous ces chrétiens se désolaient. Pendant quelque temps, Dorcas fut morte pour eux, aussi complètement qu'aujourd'hui ceux que nous pleurons sont morts pour nous. Et cependant, l'heure est venue où elle leur fut rendue ; ils ont de nouveau serré cette main caressante, de nouveau écouté cette voix amie ! La mort s'est évanouie devant la vie, comme l'obscurité devant le flambeau qu'on vient de rallumer. Et j'oserai dire que Dieu n'avait fait concevoir cette espérance que parce qu'Il voulait y répondre.



Non, notre Créateur n'a pas pu mettre dans le plus profond de notre être des espérances vives, tenaces, universellement senties, pour le plaisir de les tromper. Je comprendrais, à la rigueur, que Dieu ne nous eût donné pour tout lot qu'une existence d'un demi-siècle, car, après tout, Il ne nous devait rien ; et une vie d'une heure eût encore été un bienfait. Mais ce que je ne comprendrais pas, c'est que ce Créateur eût empoisonné cette heure unique d'un espoir croissant, qu'Il voulait finalement tromper ; ce que je ne comprendrais pas, c'est qu'Il m'eût offert ce que je ne demandais pas, et qu'Il eût promis pour ne pas tenir ! Quoi ! Il m'aurait donné soif et faim pour la satisfaction de me verser du fiel et de me présenter une pierre ! Non, c'est absurde ! Mon Créateur ne peut pas être à la fois bon et méchant. L'univers proclame sa munificence ; le besoin de mon cœur de retrouver ceux que j'ai perdus me vient de Lui. Il doit le satisfaire un jour, et pour moi et pour vous ; comme nos frères et nos sœurs de Joppe, nous serrons encore cette main jadis vivante, nous entendons encore cette voix si connue.

Quel fut le premier mouvement de Dorcas ressuscitée ? « Ouvrant les yeux et voyant Pierre, nous est-il dit, elle se rassit. » Rappelons-nous qu'elle était étendue sur un lit dans une chambre haute et qu'elle s'y réveille seule en face de l'apôtre inconnu ; alors peut-être trouverons-nous plus de portée à ces paroles : « Voyant Pierre, elle se rassit. » Sa première pensée, son premier mouvement est inspiré par la décence, ou, si vous le voulez, par le devoir.

C'est à cela qu'on reconnaît une véritable servante du



Seigneur : son unique préoccupation, c'est de faire ce qui est bien. Son amour pour Dieu et ses frères ne laisse de place à aucune mondanité, à aucune passion ; dès l'instant du réveil, comme durant le jour et tous les jours, elle est prête à se lever pour agir. Il me semble entendre déjà Dorcas demander où sont ses pauvres, ses veuves. Et dès que Pierre leur a permis d'entrer, je crois voir la sainte femme tout occupée des besoins de ceux qui viennent la bénir et la remercier.

Oui, le plus beau trait du caractère chrétien, c'est de vivre constamment dans le devoir, ou plutôt d'en jouir. Le monde, l'incrédule lui-même s'impose une tâche, mais il sent que c'est une tâche ; une tâche dont il veut se débarrasser au plus vite pour laisser plus d'heures au plaisir. Triste vie que celle qui se partage ! vie tendue, déchirée ; vie où ce qui devrait être joie devient peine, et ce qui devrait se nommer péché s'appelle distraction ! Ainsi, l'on se fatigue en faisant le bien, on tremble en faisant le mal ; on n'est heureux ni dans le travail ni dans le repos. On va de l'un à l'autre ; on marche avec Dieu ; on se traîne languissant ; on est esclave à la fois de la conscience et de la passion.

Oh ! si nous savions nous lever et nous asseoir aussitôt qu'éveillés ! Si nous savions convoquer à l'instant même les misères et les souffrances qui veillent autour de nous, que de joies, que de paix pour nos âmes ! Je ne sais ce que l'âme de Dorcas vit dans les quelques heures où elle fut séparée de son corps ; mais je sais au moins que ce qu'elle a vu dans un autre monde l'a poussée, en rentrant dans celui-ci, à se remettre immédiatement à l'œuvre ; et je voudrais que, profitant de son



expérience, sans l'avoir moi-même partagée, je pusse aussi me lever après avoir tracé ces lignes pour me mettre, sans retard, sans réserve, au service de mon Dieu. Le jour viendra pour moi, pour vous, comme il est venu pour Dorcas, où nous cesserons d'agir; alors, plus d'œuvre à faire, plus de veuves à secourir, plus de vêtements à donner! Peut-être en ce jour demanderons-nous à Dieu de nous rendre les occasions que nous aurons laissées fuir! Il sera trop tard; et tout l'avantage que nous retirerons de ces biens refusés aux pauvres pour nous être conservés, sera de nous envelopper d'un linceul plus riche et de nous étendre dans une tombe mieux ornée.

Toutefois, ne réduisons pas le rôle du chrétien à celui de philanthrope; ne nous contentons pas de distribuer des vêtements et du pain. La générosité chrétienne vise plus haut: elle a surtout l'âme pour but; elle veut soulager dans le temps, mais surtout sauver pour l'éternité; l'affection qu'inspire l'Évangile ne se limite pas aux hommes, elle s'élève à Dieu. Aussi, allons-nous voir Madelaine remplir à la fois ces deux sphères; et, tout en répandant des biens matériels, s'attacher aux pas du Seigneur. Son caractère est peut-être le plus beau type de femme chrétienne que nous présente le Nouveau-Testament.



MARIE - MADELAINE.



LUC VIII, 1-3. — MATTHIEU XXVII, 50, 55-61. — MARC XVI, 1. —

JEAN XX, 1, 2, 11-16, 18.

Depuis ce temps-là, Jésus allait de ville en ville et de village en village, prêchant et annonçant le royaume de Dieu ; et les douze Apôtres étaient avec lui. Il y avait aussi avec lui quelques femmes qui avaient été délivrées des malins esprits et de leurs maladies, savoir : Marie, qu'on appelait Madelaine, de laquelle il était sorti sept démons. Et Jeanne, femme de Chuzas, intendant d'Hérode, et Suzanne et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens.

..... Et Jésus ayant encore crié à haute voix, rendit l'esprit. Il y avait aussi là plusieurs femmes qui regardaient de loin, et qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant ; entre lesquelles étaient Marie-Madelaine, et Marie, mère de Jacques et de Joses, et la mère des fils de Zébédée. Et le soir étant venu, un homme riche, nommé Joseph, qui était d'Arimathée, et qui avait aussi été disciple de Jésus, vint vers Pilate et demanda le corps de Jésus ; et Pilate commanda qu'on le lui donnât. Ainsi Joseph prit le corps et l'enveloppa dans un linceul blanc, et le mit dans son sépulcre, qui était neuf et qu'il avait fait tailler pour lui-même dans le roc ; et ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il s'en alla. Et Marie-Madelaine et l'autre Marie étaient là assises vis-à-vis du sépulcre..... Après que le sabbat fut passé, Marie-Madelaine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des drogues aromatiques pour venir embaumer le corps de Jésus..... Le premier jour de la semaine, Marie-Madelaine vint le matin au sépulcre, comme il faisait encore obscur ; et elle vit que la pierre était ôtée de l'entrée du sépulcre. Elle courut donc trouver Simon-Pierre, et l'autre disciple que Jésus aimait ; et elle leur dit : On a enlevé du sépulcre le Seigneur, et nous ne savons où on l'a mis.

..... Mais Marie se tenait dehors, près du sépulcre, en pleurant ; et comme elle pleurait, elle se baissa pour regarder dans le sépulcre. Et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds, au lieu où le corps de Jésus avait été couché. Et ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? Elle leur dit : Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. Et ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus qui était là ; mais elle ne savait point que ce fût Jésus. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'irai prendre. Jésus lui dit : Marie ! Et elle, s'étant retournée, lui dit : Rabboni ! c'est-à-dire, mon Maître ! Marie-Madelaine vint annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit cela.





Engraved by H. Vest.

Matthieu XXVII. 61.

Engraved by W. Holl.

*Les femmes du Nouveau Testament.*

VIII.

MARIE MADELAINE,

*et l'autre Marie au Sepulchre.*

PARIS: GRASSART, Libraire, 3 rue de La Paix.



## VIII

# MARIE-MADELAINE.



On a quelquefois confondu deux personnages différents : la femme repentie, oignant les pieds de Jésus chez Simon le pharisien, et Marie-Madelaine que le Sauveur avait délivrée de sept démons. Bien que cette confusion ne soit pas justifiée par le texte évangélique, on pourrait se l'expliquer par ce point de ressemblance entre ces deux femmes, qu'elles furent l'une et l'autre l'objet d'une faveur signalée : à la première, il est beaucoup pardonné, la seconde est guérie de plusieurs infirmités ; aussi la pécheresse pardonnée de grandes fautes aimait-elle profondément le Seigneur, et Madelaine guérie de tant de maux se dévoua-t-elle d'une manière admirable à son Maître. Chez les deux, un grand bienfait a produit une grande reconnaissance. Nous avons étudié la pécheresse pardonnée ; étudions la malade guérie.

La vivacité de l'amour pour le Sauveur peut se mesurer sur



la grandeur du pardon qui le fait naître ; d'après cette règle, on pourrait dire que Zachée, péager, homme de mauvaise vie, le brigand sur la croix, jadis sur le grand chemin, ont dû puissamment aimer Jésus ; mais la sainteté de leur vie, après le pardon, a-t-elle été en rapport avec cet amour ? Leur passé n'a-t-il laissé aucune trace sur leur présent ? En se relevant de si bas, n'ont-ils pas dû, tout en progressant, ne pas arriver très-haut ? Je le crains. Avoir beaucoup péché n'est pas un obstacle à beaucoup aimer, mais cela nuit du moins à une rapide sanctification. Les plis de l'habitude les plus anciens sont les plus difficiles à effacer ; parti de plus loin, on arrive plus tard, alors même qu'on marche aussi vite. Cette réflexion ne doit pas enorgueillir les honnêtes gens du monde convertis à l'Évangile, mais elle doit doubler la vigilance des grands pécheurs régénérés. Elle doit aussi nous empêcher de prendre trop facilement notre parti sur le retard de la conversion de telle personne pour qui nous prions sans agir. Disons-nous que chaque jour de retard ajoute à la difficulté de son amendement et à la lenteur de sa sanctification.

L'histoire de Madelaine vient à l'appui de cette réflexion. Madelaine, grièvement malade, sans être grande pécheresse, n'a pas seulement beaucoup aimé, elle a de plus beaucoup agi : sa vie est un long dévouement.

Étudiez-la depuis sa guérison, suivez-la dans tous les détails qui nous sont donnés, et vous la trouverez toujours occupée à faire le bien. Un fait la caractérise : Madelaine accompagnait Jésus et les Apôtres dans leurs voyages, et les secourait de ses biens. Or, comme elle est toujours nommée la première parmi



les saintes femmes qui en usaient ainsi, et même avant la femme de l'intendant d'Hérode, on peut supposer qu'elle occupait aussi le premier rang au milieu d'elles pour sa piété et sa fortune. Sentez-vous bien tout le dévouement d'une femme riche qui laisse les douceurs d'une existence commode et tranquille pour courir de village en village après un humble Maître, méprisé des savants, persécuté par les gouverneurs ? Nous nous représentons toujours Jésus disposant du pouvoir miraculeux qui multipliait les pains au désert et remplissait les coupes à Cana ; mais nous ne remarquons pas qu'il n'en use jamais pour lui-même ; il tire une pièce de monnaie de la bouche d'un poisson pour payer un tribut, mais non pour satisfaire ses propres besoins ; il vit dans la pauvreté, ressent la faim et la soif, souffre de la fatigue et n'a pas un lieu où reposer sa tête. Des offrandes lui étaient nécessaires comme à tout autre indigent. Madelaine, en l'accompagnant, ne comptait donc pas sur des miracles, mais sur ses propres sacrifices pour fournir aux besoins de son Maître.

Jésus, entouré de ses Apôtres, allant de lieu en lieu pour faire du bien, dormant sur la montagne, mangeant chez le péager, s'arrêtant aux carrefours pour guérir un aveugle, et derrière lui quelques femmes épiait ses désirs, écoutant ses discours, contemplant ses miracles, que ce tableau révèle bien la grandeur morale et du Maître et de la servante ! Point de bruit, point d'étalage ; ni la trompette du pharisien, ni le trône d'Hérode, mais le cortège de l'indigence, voilà ce que cherche le Sauveur, voilà ce qu'accepte Madelaine.

La distance à travers les siècles a le merveilleux privilège



de tout embellir, et je ne serais pas étonné que plus d'une lectrice de ces pages ne portât envie à Madelaine, marchant comme une humble servante à la suite de Jésus, malgré tous les efforts que je viens de faire pour impressionner leurs esprits par les difficultés de cette position. Je crois même ce désir sincère, mais je doute que celles qui le forment se rendent bien compte de ce qui se passe dans leurs propres cœurs. Puisqu'elles souhaitent si vivement se consacrer à leur Dieu-Sauveur, pourquoi ne le font-elles pas dans la personne de ses frères et de ses enfants? Pourquoi ne vont-elles pas chercher les membres de sa famille dans les prisons, les hôpitaux, les mansardes, les carrefours? Pourquoi n'aident-elles pas de leurs biens, de leurs peines, tant de pauvres, de malades qui pullulent autour d'elles, sans qu'il soit nécessaire de voyager à leur suite? Ah! c'est que nous avons en général une piété contemplative, une piété d'émotions passagères, qui nous fait pleurer d'attendrissement au récit de la vie de ceux qui se dévouent, en nous laissant nous-mêmes dans le bien-être et la mollesse. Heureux encore si nous n'estimons pas avoir participé aux bonnes œuvres des saints pour les avoir admirées!

Ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans la vie de Madelaine, c'est qu'on y trouve, joints à l'activité la plus soutenue, la piété la plus vive, l'amour le plus tendre. Quand elle ne peut plus servir son Maître, elle le suit sous la croix comme pour le soutenir de ses sympathies; elle accompagne son corps à la grotte; là elle s'assoit, médite et ne s'éloigne que pour revenir. Chassée par la nuit, elle ne rentre à Jérusalem que pour acheter des aromates, faire des préparatifs. Le premier



jour de la semaine, dès l'aurore elle arrive au sépulcre avant tous les autres ; ne trouvant pas le corps de son Seigneur, elle court annoncer cette disparition aux Apôtres ; elle revient, et encore la première parle aux anges, retourne pour annoncer la résurrection et revient encore pour rencontrer, toujours la première, Jésus qu'elle prend pour le jardinier ; elle est si complètement absorbée qu'elle demande, sans le nommer, Celui qu'elle cherche, comme si tout le monde devait savoir que c'est Jésus. « Si tu l'as emporté, » dit-elle. Mais, emporté qui ? Elle ne le dit pas ; elle n'a qu'un seul être dans la bouche et dans le cœur, elle ne pense qu'à Lui, ne parle que de Lui, et quand elle commence à en parler aux autres, elle le fait comme si elle continuait une conversation : « Si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le chercher. »

— « Marie ! » s'écrie alors Jésus, de cette voix pénétrante si bien connue de Madelaine ; et aussitôt cet accent d'ami révèle au cœur de la pauvre désolée un bonheur inattendu : c'est Jésus ! Jésus est vivant, ressuscité, et le mot de « Marie ! » provoque cette exclamation si vive, si courte, qui prouve qu'elle a tout compris : « Mon Maître ! » Réponse bien digne de l'appel qui l'a provoquée. Tandis que les Apôtres, en parlant de Jésus, disent : le Maître, le Seigneur ; Madelaine dit : mon Maître, mon Seigneur ! Sans doute Il est aussi celui des autres ; mais ce n'est pas la pensée qui domine en elle, ou plutôt ce n'est pas une pensée de son esprit, mais un sentiment de son cœur ; Seigneur, n'est pas pour elle un nom, c'est une qualité ; Jésus est mon Seigneur !

Ce dernier trait caractérise bien une piété personnelle. De



même que Madelaine marche après Jésus et non après les Apôtres; de même qu'elle surveille où l'on met son corps, tandis que les disciples sont dispersés; de même que les laissant causer dans une chambre haute, elle va chercher les aromates sans leur concours, vient au sépulcre sans leur compagnie; en un mot, de même qu'elle a une vie religieuse qui lui appartient en propre, de même, dis-je, elle a son Seigneur en propre aussi. Jésus eût-il sauvé le monde entier, ce qui la frappe le plus, c'est qu'il l'a sauvée elle-même. Jésus n'eût-il sauvé qu'elle seule dans l'univers, n'importe, elle n'en est pas moins sauvée, pas moins reconnaissante, pas moins dévouée; Jésus reste encore complètement son Seigneur. Aussi cette piété persévère-t-elle alors même que celle des autres fléchit; Madelaine croit quand les Apôtres traitent son rapport de rêverie; elle croit quand Thomas demande à voir et à toucher; elle croit quand les disciples d'Emmaüs sont encore tristes; elle croit en un mot directement au Seigneur parce qu'elle le connaît, et non parce que d'autres croient, ou lui en ont parlé. Sa foi lui est personnelle comme son dévouement si profond lui est particulier.

Voilà donc les deux traits saillants du caractère de Madelaine: une piété active et une foi personnelle. A le bien prendre, ces traits se fondent en un, c'est la cause unie à l'effet: c'est parce que Madelaine possédait une foi personnelle qu'elle avait une piété active. Pour mieux faire ressortir cette belle figure, comparons-la aux chrétiennes de nos jours.

Nous avons vu Madelaine s'attacher aux pas de Jésus, et lui rendre ainsi qu'à ses Apôtres tous les services que sa fortune



pouvait leur procurer. Une telle activité mise au service du Sauveur se trouve encore. — Nous avons vu ensuite Madelaine en larmes au pied de la croix, en méditation devant le sépulcre et parlant de son Sauveur à tous ceux qu'elle rencontre : anges, apôtres, jardinier ; cette piété vive et soutenue se rencontre aussi de notre temps. Mais ce qui est rare, fort rare, c'est la réunion dans la même personne de cette activité et de cette piété.

Voyez cette chrétienne moderne, comme elle s'occupe de Jésus et de ses Apôtres, de ses Églises et de ses pasteurs. Elle peut nommer tous les lieux où l'Évangile est prêché dans sa patrie ; elle sait par cœur tous les noms des serviteurs de Dieu, connaît leur caractère, leurs aptitudes, leurs qualités et leurs défauts. Au besoin, elle vous aidera à placer l'un à la tête d'une Église, à trouver à l'autre une compagne, à faire réussir tel projet de bienfaisance ou d'évangélisation ; elle est membre de plusieurs comités ; chez elle se réunit une association de travail pour les pauvres et pour les missions ; elle collecte des ressources pour construire une chapelle ; elle dirige une classe à l'École du dimanche ; descend dans les prisons, monte dans les mansardes, visite les hôpitaux, et tout cela avec tant de rapidité, que ses forces s'y épuisent. Elle est tellement habituée à faire réussir ce qu'elle entreprend, qu'elle en est venue à compter sur son habileté ; et si parfois elle dit qu'on ne peut rien hors de Christ, il est facile de voir que c'est dans sa bouche un mot prononcé par habitude, et qu'au fond elle pense pouvoir elle-même beaucoup. Elle a tant à faire qu'elle n'a plus le temps de réfléchir, de lire, de prier ; quand elle le fait, c'est à la course, avec précipi-



tation, et quand elle en parle aux autres, c'est un travail ; ses paroles ne sont guère que des redites bibliques, de ces phrases banales, convenues, cette fausse monnaie qu'on reçoit avec résignation dans certain monde religieux, parce qu'on sait pouvoir la faire passer à son tour. La bouche est riche, le cœur pauvre ; c'est une activité fébrile d'où la volonté est absente, semblable à celle de ces membres galvanisés qui s'agitent encore quand l'âme est partie.

Voilà l'activité sans la piété ; elle n'est pas rare ; mais ce qui est moins rare encore, surtout chez les femmes, c'est l'inverse : la piété sans l'activité. Je commence par reconnaître que le tort en est en partie à l'organisation de notre société. Chez nous, une femme a besoin de s'entourer de tant de précautions avant d'agir et de parler, que bien des fois, avec les meilleures intentions, elle doit s'imposer le silence et la retraite. Mais cette concession faite, que d'occasions de faire le bien négligées, que de moyens délaissés comme trop difficiles ou trop petits, et ainsi combien de vies se passent dans une stérile contemplation !

Cette femme s'occuperait bien d'œuvres religieuses, mais son mari n'est pas pieux ; il sourit et peut-être se moque quand on lui parle de l'Évangile ; comment dès lors s'occuper sérieusement de ce qui fait le sujet de ses plaisanteries ? Aussi cette femme ne tente-t-elle rien dans ce sens ; elle ne se hasarde pas même à parler de son Sauveur à son époux, et elle se contente de prier en secret, de lire la Bible dans son cabinet fermé, et d'entretenir quelques amies chrétiennes de son chagrin de n'avoir pas plus de liberté pour agir ; comme s'il n'y avait rien



à dire à celui qui risque, après avoir passé sa vie à côté d'elle, de passer loin d'elle toute une éternité ! Comme s'il n'y avait rien à faire par sa douceur, son humilité, son dévouement pour gagner à l'Évangile celui dont elle ne songe qu'à se plaindre, sans s'apercevoir que cette inaction est pour le mari qui en est témoin tous les jours le meilleur prétexte de douter de l'influence de l'Évangile. Je comprends bien que l'époux d'une telle femme traite la religion de jouet, bon pour les esprits faibles et désoccupés. Qu'on lui montre cette religion vivante, active, à la fois humble et courageuse, en un mot qu'on lui fasse toucher au doigt que la piété change la vie, et alors à son insu la persuasion pénétrera dans son cœur.

Cette autre femme est, au contraire, l'épouse, la fille ou la mère d'un homme pieux et riche, et dès lors elle a toute liberté pour donner essor à son activité religieuse. Or, voyez l'usage qu'elle fait de cette liberté : elle assiste à tous les services du matin et du soir, tenus le dimanche dans son église ; tous les premiers lundis du mois, elle se rend à une réunion en faveur des missions ; un prédicateur étranger ne traverse pas la ville qu'elle n'aille l'écouter ; enfin, vous la trouvez partout, et partout la première, où une parole religieuse doit se faire entendre. Elle a même des réunions particulières avec un petit nombre d'amies intimes, où l'on s'édifie mutuellement par la lecture et la prière. A la maison encore, on prie en famille deux fois le jour avec ses domestiques. Enfin, dans le silence du cabinet, on lit les nouveautés du jour : sermons, commentaires, romans religieux. Dans le monde qu'on fréquente, on n'a guère d'autre sujet de conversation ; on parle et parle très-bien de ses expé-



riences chrétiennes; on expose et dissèque ses propres sentiments; on retrace avec justesse les misères et du monde et de l'Église; on consent même à narrer ses épreuves et ses joies spirituelles. Et comprenez-moi bien, je ne dis pas que tout cela soit ni faux ni mauvais. Non; je crois au contraire que non-seulement toutes ces choses sont bonnes en elles-mêmes, mais je reconnais encore que la femme dont je parle en fait un bon usage. Elle est vraiment pieuse, vraiment sincère, vraiment convertie; enfin elle aime véritablement le Seigneur. Mais voilà tout: sa piété, c'est sa vie; son amour, c'est sa nourriture. Quant à agir au dehors, elle n'y pense même pas; c'est l'affaire du pasteur qu'elle paie, du visiteur qu'elle patronne, des sociétés qu'elle aide. Tant de francs par année, donnés aux œuvres religieuses, lui tiennent lieu de toute activité personnelle. Sa vie à elle, c'est d'écouter à l'église, de lire dans son cabinet, et de parler avec ses amies. Elle ne va pas, comme Jésus, de lieu en lieu faisant du bien; mais elle va de lieu en lieu écoutant de bonnes paroles, lisant de bons livres, causant de bonnes choses: voilà sa piété, piété sincère et vraie, mais piété sans activité, et ce qu'il y a de plus fâcheux, piété satisfaite d'elle-même. — O Marie-Madelaine, courant à pied de bourgade en bourgade, dépensant tes biens, affrontant les soldats et les bourreaux, portant toi-même les aromates, interrogeant les anges et les hommes, allant à Jérusalem instruire même les Apôtres, Madelaine à la fois si dévouée, si active, reconnaitrais-tu ta sœur dans cette femme mollement étendue sur un sofa, agenouillée sur le velours et tenant sa religion close dans son cœur et sa personne recluse dans son salon? Il est permis d'en douter.



Quel était donc le secret de Madelaine pour unir si bien l'action au sentiment? Nous l'avons entrevu : c'était d'avoir une foi qui lui fût personnelle, puisée dans la contemplation de Jésus lui-même et non pas seulement dans ce qu'en disent ou pensent les chrétiens. Je ne prétends pas qu'il faille fermer l'oreille aux paroles d'un frère, mais je ne crois pas non plus que nous devions nous les laisser imposer. Tout dogme, toute croyance que nous n'expérimentons pas, qui ne traverse pas notre conscience ou notre cœur, est un corps mort déposé dans notre tête. Écoutez toutes choses, tout docteur, mais n'acceptez que ce qui est bon. Or, pouvez-vous tenir pour bon ce que vous ne sentez pas l'être? Ce qui vous est imposé pourra-t-il jamais devenir un principe d'action? J'aimerais mieux ne posséder qu'une vérité : Christ crucifié pour moi de manière à pouvoir dire : Christ est mon Sauveur, que d'acquiescer à la plus ingénieuse des théories sur l'Apocalypse parce que tel ou tel docteur me l'aurait recommandée, pour aller dans le monde étaler d'après lui les lambeaux d'une science stérile où le cœur ni la vie n'entrent pour rien.

Et cependant telle est la foi d'un grand nombre de personnes, surtout de femmes qui, n'osant pas paraître croire moins ni moins bien que d'autres, adoptent tel système tout fait, complet, sans l'avoir ni compris ni senti. Aussi voyez comme le *credo* de telle classe d'esprits est identique sur tous les points à telle époque donnée. Que l'année prochaine arrive un nouveau docteur, et la coterie entière aura une nouvelle doctrine non moins absolue que la première; il ne manquera pas un iôta, pas un trait de lettre, chez aucun de ces membres qui n'eussent



rien trouvé par eux-mêmes de ces choses merveilleuses, si l'on ne fût pas venu les leur dévoiler. Pour ces gens-là, l'important n'est pas de connaître la vérité, c'est de passer pour en savoir et en croire autant que les plus avancés. Or, les plus avancés pour de tels esprits sont les plus présomptueux et les plus arrogants.

Toutes les tyrannies sont haïssables. Mais surtout la tyrannie spirituelle, et plus encore la tyrannie spirituelle au nom de la liberté. Ceux qui s'y soumettent le font par faiblesse de caractère, pour éviter le blâme d'un certain monde. Il est bon que ces personnes sachent qu'elles ne sont que des instruments et qu'elles ne conquièrent l'approbation des hommes qu'en perdant celle de Dieu. Oui, la foi la plus orthodoxe, je dirai la mienne, afin qu'on comprenne bien que ce n'est pas telle ou telle croyance que je combats ; ma propre foi, reçue parce que c'est moi qui la professe et qui l'enseigne, ne peut sauver personne. Elle n'a d'efficacité qu'autant qu'elle est comprise, sentie, devenue nourriture de l'esprit et du cœur. Acceptée sur l'autorité d'autrui, elle ne sauve ni ne sanctifie. Allons donc à Jésus directement, étudions sa parole nous-mêmes, contemplons son modèle de nos yeux, et l'Esprit saint nous appliquera mieux que tous les hommes les paroles et les exemples du Sauveur. Qu'un jour nous puissions dire en écoutant sa voix : Mon Seigneur ! Et c'en est assez. Alors, comme Madelaine, nous aurons une foi qui sera nôtre, et ainsi une vérité agissante par la charité.



MARIE,

MÈRE DE JÉSUS.



Dieu envoya l'ange Gabriel à une vierge qui s'appelait Marie. Et l'ange lui dit : Je te salue, toi qui es reçue en grâce ; le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre les femmes. Et ayant vu l'ange, elle fut troublée de son discours, et elle pensait en elle-même ce que pouvait être cette salutation. Alors l'ange lui dit : Marie, ne crains point, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Et tu concevras et tu enfanteras un fils, à qui tu donneras le nom de JÉSUS. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? Et l'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé le Fils de Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il m'arrive selon que tu m'as dit. Alors l'ange se retira d'avec elle. Alors Marie se leva, et s'en alla en diligence au pays des montagnes, dans une ville de la tribu de Juda. Et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Alors Marie dit : Mon âme magnifie le Seigneur ; et mon esprit se réjouit en Dieu qui est mon Sauveur ; parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Et voici que désormais tous les âges m'appelleront bienheureuse. Car le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses ; son nom est saint ; et sa miséricorde est d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé avec puissance la force de son bras ; il a dissipé les desseins que les orgueilleux formaient dans leur cœur ; il a détrôné les puissants, et il a élevé les petits ; il a rempli de biens ceux qui avaient faim, et il a renvoyé les riches à vide. Se souvenant de sa miséricorde, il a pris en sa protection Israël son serviteur ; comme il en avait parlé à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. .... Et elle mit au monde son fils premier-né, et elle l'emballota, et le coucha dans une crèche. Et ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. Il y avait à Jérusalem un homme qui s'appelait Siméon ; cet homme était juste et craignant Dieu ; il attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était sur lui. Il vint au temple par un mouvement de l'Esprit ; et comme le père et la mère apportaient le petit enfant Jésus, pour faire à son égard ce qui était en usage selon la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu, et dit : Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole ; car mes yeux ont vu ton salut. Et Joseph et sa mère s'étonnaient des choses qu'on disait de lui. Et quand il eut atteint l'âge de douze ans, ils montèrent à Jérusalem, selon la coutume de la fête. Lorsque les jours de la fête furent achevés, comme ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent point. Et au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et leur faisant des questions. Quand Joseph et Marie le virent, ils furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi as-tu ainsi agi avec nous ? Voilà ton père et moi qui te cherchions, étant fort en peine. Et il leur dit : Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père ? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait.

..... Trois jours après, on faisait des noces à Cana, et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces, lui et ses disciples. Le vin ayant manqué, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. Mais Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira.

..... Puis ils retournèrent à la maison ; et une multitude s'y assembla encore, de sorte qu'ils ne pouvaient pas même prendre leur repas. Et quand ses parents eurent appris cela, ils sortirent pour le prendre ; car ils disaient qu'il était hors du sens. Ses frères et sa mère arrivèrent donc, et se tenant dehors, ils l'envoyèrent appeler ; Et on lui dit : Voilà ta mère et tes frères sont là dehors qui te demandent. Mais il leur répondit : Qui est ma mère, ou qui sont mes frères ? Et jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère.

..... Or, la mère de Jésus se tenait auprès de sa croix. Jésus donc voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voilà ton fils. Puis il dit au disciple : Voilà ta mère. Et dès cette heure-là ce disciple la prit chez lui.

..... Et après qu'il eut dit ces paroles, il fut élevé pendant qu'ils le regardaient, et une nuée l'emporta de devant leurs yeux. Alors ils s'en retournèrent à Jérusalem. Tous ceux-là persévérèrent d'un commun accord dans la prière et dans l'oraison, avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et avec ses frères.





Guido.

Luce II. 16.

H.B. del.

*Les femmes du Nouveau Testament.*

IX.

M A R I E

*mère du Jésus.*



## IX

# MARIE, MÈRE DE JÉSUS



En étudiant l'intervention providentielle dans l'histoire du peuple élu, on découvre une règle aussi générale qu'admirable. Dieu choisit de préférence pour exécuter ses plus vastes desseins les êtres les plus faibles, sentant leur faiblesse. C'est d'abord la peuplade juive, imperceptible au milieu des nations de l'antiquité, qu'Il charge de donner un Sauveur au monde. Dans ce peuple, c'est un pâtre qu'il nomme le premier roi, c'est un enfant qu'Il place devant un Goliath, c'est Joseph, le plus jeune de douze frères, qu'Il désigne pour sauver sa famille, c'est Jacob le cadet qu'Il préfère à l'aîné Ésaü. Sous la Nouvelle Économie, ce sont des pécheurs du lac de Génézareth, un douanier de Capernaüm, un tisserand de Tarse, qu'Il charge de régénérer le monde. Voilà bien les petits. Voyez maintenant combien ils sentent leur faiblesse. Quand Samuël annonce au pâtre Saül que Dieu l'appelle à régner sur Israël, il répond avec étonnement :



« Ne suis-je pas de la moindre des tribus d'Israël, et ma famille n'est-elle pas la plus petite de toutes les familles ? » Quand l'enfant David marche à la rencontre du géant, il lui crie : « Tu viens contre moi avec l'épée et la hallebarde ; mais moi je viens à toi au nom de l'Éternel. » Moïse refuse d'abord la charge de conducteur d'Israël, parce qu'il est incapable, dit-il, même de parler ; Ésaïe, celle de prophète, parce qu'il se reconnaît souillé de lèvres ; Pierre dit à Jésus, lui manifestant sa puissance par un miracle : « Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur. » Paul dit et reedit, non-seulement à Dieu, mais encore aux hommes : « Je suis indigne d'être apôtre, je ne suis qu'un avorton. » Oui, tous les vrais serviteurs de Dieu, non-seulement étaient misérables et petits, mais encore sentaient profondément leur petitesse et leur indignité ; et c'est précisément parce qu'ils la sentaient que Dieu les a choisis.

Quel peut être le motif de ce double principe ? On le trouve indiqué dans le double résultat qu'il produit : des instruments imparfaits et grossiers, accomplissant une œuvre magnifique, font deviner qu'une main habile les a conduits ; des régénérateurs du monde, ramassés sur les bords d'un lac ou sur le banc d'un métier, font comprendre que l'Esprit saint les dirige ; l'obscurité de leur personne fait mieux ressortir la gloire de Dieu. D'autre part, ces humbles agents d'une grande œuvre, en sentant leur faiblesse, sont conduits à se défier d'eux-mêmes, à prier pour recevoir un secours, et leur humilité devient la source de leur force et de leur sanctification. Ainsi, la gloire du Créateur manifestée, et la sanctification de la créature produite, voilà le double résultat de ce choix d'ouvriers petits et mé-



prisés. Et remarquez que ces deux résultats en amènent naturellement un troisième : la conversion des incrédules cédant à la puissance de Dieu rendue visible, et aux vertus du chrétien gagnant leurs cœurs. La gloire de Dieu, la sanctification de l'Église, la conversion du monde, voilà donc la triple conséquence, vaste comme l'univers, qui produit le choix d'êtres petits et dédaignés pour accomplir les magnifiques desseins de Dieu.

Cette règle générale a été suivie à l'égard de la mère de Jésus. Marie n'est pas prise sur un trône, ce n'est pas une prophétesse, pas même une femme connue dans Israël ; c'est la simple fiancée d'un pauvre artisan : personne ne la soupçonnera donc d'avoir façonné son Fils pour un rôle ambitieux. Quand Jésus, préludant à sa mission, à l'âge de douze ans, interroge des docteurs, sa mère, loin d'applaudir à ses questions, vient l'arracher au temple, lui fait des reproches et ne comprend pas même sa réponse. Ce n'est donc pas elle qui, comme la mère des fils de Zébédée, demandera jamais pour son enfant une place d'honneur. Pendant tout le ministère de Jésus, nous ne voyons sa mère qu'une seule fois auprès de lui, non pour écouter son discours, mais pour assister à un festin. Elle n'y prononce qu'une parole qui même n'est pas favorablement accueillie. Plus tard, elle sera muette au pied de la croix ou pleurera dans le lointain de cette scène de désolation. Certes, on ne la soupçonnera pas d'avoir préparé Jésus à la domination du monde ! Au lieu de lui chercher des disciples, elle vient l'arracher à la foule de ses auditeurs pour le ramener dans sa demeure obscure à Nazareth.



Il y a plus. Marie était d'abord une Juive pieuse, son cantique tout empreint de l'Ancien-Testament en est une preuve ; mais Marie resta longtemps étrangère à la doctrine que son Fils venait donner au monde. Tout au plus le croyait-elle appelé à devenir un prophète du Seigneur ; elle s'étonne que Siméon puisse voir en Lui la gloire d'Israël ; elle ne comprend pas Jésus lui parlant de l'œuvre de son Père céleste ; elle doute de sa raison quand elle l'entend prêcher. Ce n'est que plus tard, après la crucifixion, lorsque l'adversité a mûri sa foi et que la résurrection l'a mieux éclairée, que nous voyons, pour la première fois, Marie se joindre aux disciples en prière. Dès lors elle rentre dans un profond silence, pour ne pas dire dans une profonde obscurité. En tous cas, l'absence complète de son nom dans l'histoire de l'Église primitive racontée dans les *Actes* et les *Épîtres* est un indice suffisant de sa vie humble et retirée.

Combien tout cela ressemble peu aux histoires mensongères de ces héros humains que leurs panégyristes nous ont donnés pour des envoyés de Dieu ! On croit les accréditer en leur supposant des ancêtres illustres, intelligents, qui font pressentir la grandeur future de leur rejeton. Rien de semblable dans l'Évangile. Jésus seul y est grand. Ses parents sont illettrés, inconnus ; Joseph est à peine nommé ; ce n'est pas un docteur, c'est un charpentier ; Jacques ne se révèle que plus tard, il écrit une seule et courte Épître, reste comme pasteur à Jérusalem, et disparaît bientôt devant l'éclatant ministère des Apôtres. Marie elle-même ne se montre que rarement ; elle se dit d'abord la servante du Seigneur, puis renvoie à son Fils, et finit dans le silence chez un évangéliste. Non-seulement ils sont petits, mais



se sentent petits, et par leur conduite s'approprient cette parole de Jean-Baptiste relative au Maître : « Il faut qu'Il croisse et que je diminue. »

Oui, l'humilité, voilà la grande force mise en œuvre par Dieu pour produire des miracles dans nos cœurs, pour changer la face du monde, pour glorifier son nom et pour peupler son ciel de bienheureux. Je sais que ce moyen n'est pas ordinaire ; les hommes laissés à leurs propres inspirations ne l'auraient jamais imaginé ; je sais qu'il ne plaît guère à notre cœur naturellement orgueilleux ; mais c'est précisément pour cela que je me dis avec conviction : l'humilité n'est pas d'invention humaine, c'est le ciel qui l'a trouvée. C'est la gloire de l'Évangile, c'est la vertu spéciale du chrétien, c'est le fruit par excellence du Saint-Esprit en nous ; et dès lors je ne m'étonne plus que Jésus en ait fait le premier ornement de sa mère. Marie humble est sur la voie de toutes les vertus, de toutes les grâces, de tous les bonheurs ; et pour moi j'avoue que de tous les biens que l'Évangile a répandus sur le monde, celui que j'ambitionne le plus, — hélas ! sans pouvoir l'obtenir, — serait une profonde humilité ! C'est la clef du ciel et le germe de la sainteté. Oh ! s'il était aussi facile de faire entrer l'Évangile dans la vie que dans l'esprit ; s'il était possible de couper, trancher dans notre âme comme dans notre corps, il me semble que je présenterais volontiers le bras de mon orgueil à une sanglante opération. Pour n'avoir plus à le dompter en détail chaque jour, je voudrais pouvoir le sacrifier tout entier à l'instant. Je sens que ce serait une délivrance, une paix que mes folles satisfactions d'amour-propre d'aujourd'hui ne sauraient compenser.



Oui, l'humilité délivre de mille lutttes pénibles, elle nous fait accepter une position que nous jugeons toujours supérieure à nos mérites ; elle nous apprend à conquérir les vertus qui nous manquent ; elle émousse les aiguillons que le monde nous lance, nous épargne les fatigues de l'ambition, les folies coûteuses du luxe, nous fait trouver bon et suffisant pour nous ce que d'autres dédaignent ; et nous rend même agréable la place où l'orgueilleux ne peut que souffrir.

Et vis-à-vis de nos frères, combien cette humilité ne nous rend-elle pas aimables, aussi aimables que l'orgueil nous rend importuns ! D'instinct je fuis celui qui veut s'élever à mes yeux ; comment ceux qui me voient me redresser ne me fuiraient-ils pas aussi ? Mon cœur me pousse vers ceux qui s'estiment moins qu'ils ne valent, et je serais tenté de les relever lorsqu'ils s'abaissent. Une parole, une action véritablement humbles, me touchent, me subjuguent et m'attachent pour toujours ; jugeant des autres par moi-même, je devrais me dire qu'une véritable humilité me ferait autant d'amis que mon incurable orgueil me crée d'adversaires.

Incurable, c'est bien le mot. Je crains bien de mourir avec lui. Sans doute ma crainte n'est pas chrétienne ; avec le secours de Dieu je n'ai pas le droit de désespérer. C'est vrai ; mais je ne me donne pas pour modèle ; c'est un aveu que je fais, c'est mon orgueil que je voudrais souffleter, écraser.

L'humilité, si douce à contempler chez tout être humain, l'est encore plus peut-être chez la femme ; c'est sa part, son lot ; c'est par là qu'elle est destinée à briller. Si la femme savait toute la puissance que sa faiblesse avouée exerce sur le compa-



pagnon de sa vie et comme sa douceur désarme les passions mauvaises, elle n'ambitionnerait pas d'autre moyen de domination. La revendication des droits irrite celui que leur abandon fait fléchir, une tête courbée brise le cœur qu'un regard altier ne fait que courroucer. Dieu l'a voulu ainsi pour rétablir l'équilibre ; il donne l'arme puissante de l'humilité à la femme, pour réprimer la violence de l'homme, disposé à se faire tyran. Sans doute, je suis loin de conseiller une douceur feinte, l'humilité ne se singe pas ; contrefaite, ce n'est que de l'hypocrisie, plus détestable que l'orgueil ; mais j'ai voulu montrer l'harmonie de cette vertu chrétienne avec les besoins de la nature humaine.

Peut-être un esprit nourri dans certains préjugés d'enfance trouverait-il bien bas le rang suprême que j'accorde à Marie parmi les chrétiens, et revendiquerait-il pour elle une place plus rapprochée de la Divinité. Mais ce n'est pas des préjugés d'éducation qu'il faut partir, c'est de plus haut, de la Parole de Dieu elle-même. Or, ouvrez le Nouveau-Testament, et voyez si dans un seul Évangile, une seule Épître, dans le coin le plus obscur de l'Église primitive, vous trouvez le moindre indice de vénération religieuse pour Marie. Nous y voyons des Églises chrétiennes s'élever à Rome, à Corinthe, à Éphèse, à Philippes, à Colosses, à Thessalonique ; nous entendons dans ces Églises nombreuses retentir le nom de Jésus-Christ, proclamé comme le Sauveur des hommes, et comme l'unique Médiateur auprès de Dieu ; mais jamais, au grand jamais, nous n'y découvrons même un signe de respect demandé pour Marie. Comprenez-vous que l'Église primitive, si pure et si fervente, ne lui rende, quand



Marie est là vivante, aucun honneur, si l'honneur lui est dû ? Comprenez-vous que pas un apôtre ne fasse allusion à aucune espèce d'hommage décerné à la mère de Jésus, ni pour le recommander, ni pour le combattre ? N'est-ce pas la meilleure preuve qu'il n'existait alors aucun culte à Marie ni développé, ni en germe, ni approuvé, ni condamné ? Ceux qui de nos jours vénèrent sa simple image n'adoreraient-ils pas Marie, si de nos jours Marie pouvait descendre du ciel vivante au milieu d'eux ? Vous représentez-vous bien toutes les extases, tous les cantiques, toutes les fleurs jetées, l'encens brûlé, les genoux fléchis et les fronts prosternés dans la poussière des cathédrales si Marie descendait aujourd'hui sur le dôme de Saint-Pierre à Rome ? Eh bien ! l'Église modèle, l'Église dirigée par les Apôtres en personne, l'Église qui avait vu Jésus-Christ, cette primitive Église a possédé pendant de longues années Marie vivante dans son sein, et jamais cette Église ne lui a rendu le moindre hommage ! Qui donc a tort : l'Église modèle ou l'Église dégénérée ?

Pour moi, je dois le dire, cette humble position de Marie fait du bien à mon âme ; elle fortifie ma foi à l'Évangile. J'y vois la preuve que le christianisme n'est pas une œuvre humaine, une affaire de famille, de coterie. J'y vois maintenue, d'une manière vraiment conséquente, la distance immense qui sépare la créature du Créateur ; Jésus-Christ mis à sa place, dans les cieux, et ses parents selon la chair maintenus à la leur, sur la terre ; je vois ses frères eux-mêmes confondus parmi les disciples comme de simples apôtres, et même par le peu de développement de leur rôle, je les vois inférieurs à Pierre, à Paul et à Jean. Fait remarquable qui n'a pas, que je sache, encore été signalé :



Marie, mère de Jésus, et Jacques, frère du Seigneur, sont précisément les deux personnages, dans le Nouveau-Testament, dont les noms se mêlent, se confondent si bien avec le nom d'autres Marie et d'autres Jacques, qu'il a été jusqu'à ce jour impossible de bien les en distinguer. Dans tel passage, on ne sait s'il s'agit de Marie, épouse de Joseph, ou de Marie-Madelaine ; dans tel autre, s'il est question de Jacques, frère de Jésus, ou de Jacques, apôtre. Cette absence de lumière dans un écrit inspiré n'est-elle pas une sagesse ? Ne semble-t-elle pas destinée à tenir rapprochés ces personnages comme pour marquer leur égalité, et prévenir l'idolâtrie ?

Mais enfin, si nous voulons savoir ce qu'il faut penser de Marie, c'est à Jésus-Christ, Fils de Dieu, notre Sauveur, qu'il faut le demander. Il nous a parlé quatre fois de sa mère ; voyons ce qu'il en dit. Quand elle vient le chercher au temple au milieu des docteurs, Jésus répond à son observation presque par un reproche d'ignorance : « Pourquoi me cherchez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père. » — Est-ce là qu'on a puisé le culte de Marie ?

Plus tard, quand Marie et les frères de Jésus viennent pour l'enlever encore aux saintes occupations de son ministère, et que quelqu'un de la foule lui dit : « Ta mère et tes frères sont à la porte qui te demandent, » Jésus répond d'une manière qui blesserait peut-être nos propres parents : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Et se tournant vers ses Apôtres, il ajoute : « Voilà ma mère et mes frères. » — Est-ce là qu'on a puisé le culte de Marie ?

Dans une autre circonstance, au commencement du ministère du Sauveur, lorsque Marie ne se fait pas encore une juste idée



de son Fils, elle essaie une seule fois de prendre sur la terre précisément la place qu'on prétend lui donner aujourd'hui dans les cieux. Elle intercède pour les convives de Cana auprès de Jésus. Comment est accueillie cette intercession ? Par une parole qui nous semblerait dure, si ce n'était pas celle du Créateur à la créature : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » — Est-ce là qu'on a puisé l'intercession de Marie ? Pour moi, j'y vois cette doctrine des temps modernes prévue et condamnée.

Enfin sur la croix même, alors que le cœur de Jésus exprime le plus de tendresse pour celle qui fut le vase de terre honoré du privilège de porter au monde un tel trésor, à quelle place met-il Marie ? A la place même où il met Jean l'apôtre : « Femme, voilà ton fils ; Jean, voilà ta mère ! » Et si vous tenez compte des mœurs de cette époque comme de la différence d'âge, vous verrez que c'est bien moins une tutelle imposée à l'Apôtre qu'un protecteur donné à Marie. L'événement vient confirmer cette réflexion : ce n'est pas Marie qui reçoit Jean chez elle, c'est Jean qui recueille Marie chez lui. Enfin, depuis lors, cet apôtre écrit, prêche, souffre, se montre à l'Église et au monde encore pendant trois quarts de siècle, tandis que de Marie, il n'en est plus question. Pourquoi ? Parce qu'elle reste à sa place, la place de toute femme chrétienne, elle reste exerçant les vertus de famille et surtout l'humilité, à l'ombre, dans la maison.

Un livre vénéré par les adorateurs de Marie rapporte un fait que je demande la permission de rappeler. Dans une ville où un saint évêque conduisait une Église chrétienne, le peuple avait pour sa madone une vénération si profonde que chaque famille en conservait l'image dans sa demeure, et les prêtres dans



le sanctuaire. Un culte dissident fut proposé par un de ces prédicants, qu'on appelait alors des coureurs ; la tentative fut malheureuse ; le peuple entier se souleva pour défendre la Reine des cieux, et l'hérétique n'échappa à leur religieuse indignation que grâce à la prudence d'un magistrat pacificateur. — Voilà du zèle, me direz-vous ; voilà un exemple pris dans la plus haute antiquité ; dites-nous donc quelle est cette ville ? — Cette ville, c'est Éphèse ; ce peuple, ce sont les ouvriers de Démétrius, et cette madone, c'est Diane, la déesse des Éphésiens ! Voilà le seul exemple dont vous puissiez vous autoriser dans l'antiquité.



Si Marie, alors retirée dans la maison de Jean devenu évêque, précisément de cette ville d'Éphèse où s'accomplissaient ces scènes d'idolâtrie, si Marie, comme son divin Fils, humble et débonnaire, avait rencontré sur la place publique cette foule d'insensés, criant : « Grande, grande est la déesse des Éphésiens, » pensez-vous qu'elle eût demandé à prendre la place de l'idole, à monter vivante sur l'autel, à se promener dans les rues comme jadis se promenait la déesse de la Raison ? Et si la seule idée de cette exhibition de sa personne eût fait rougir son front, croyez-vous qu'elle eût beaucoup plus volontiers accepté d'être promenée, adorée en effigie ? Non ; et je la juge d'après les saints apôtres Paul et Barnabas qui, dans une circonstance semblable, lorsque des païens en admiration autour d'eux vont leur offrir des sacrifices, s'élançant pour les en empêcher, déchirent leurs vêtements et leur crient : « Pourquoi faites-vous cela ? Nous sommes aussi des hommes sujets aux mêmes infirmités que vous, et nous vous annonçons que de ces choses vaines vous vous convertissiez au Dieu vivant. » Marie eût-



elle été moins sage que ces apôtres ? Si vous ne voulez pas la juger d'après eux , vous ne refuserez pas de la juger d'après elle-même. Composez des paroles connues qu'elle a prononcées pendant sa vie le discours qu'elle aurait pu tenir à ces idolâtres : « Je suis la servante du Seigneur ; Dieu m'a regardée dans ma » bassesse : voilà pourquoi vous devez me dire bienheureuse. » Faites ce que mon Fils vous dit. » Voilà le langage, non pas supposé, mais le langage qu'a réellement tenu Marie parlant à l'ange Gabriel, à Elisabeth, sa cousine, et aux convives de Cana. Je puis donc ajouter : voilà le langage qu'elle aurait tenu si elle avait osé parler à cette foule d'Éphèse promenant sa statue d'argent. Mais non, elle vivait retirée dans la simple demeure de Jean l'évangéliste, sans songer à la gloire, sans faire parler d'elle, et probablement tout occupée des pauvres qui venaient chercher du pain et des consolations chez le pasteur d'Éphèse. L'histoire de Marie depuis sa conversion est un long silence dans le Nouveau-Testament, preuve d'une profonde humilité dans sa vie. Aussi pouvons-nous à bon droit la dire bienheureuse.

Nous avons passé de l'étude d'un modèle complet de la piété à l'étude d'une vertu particulière, et nous avons choisi l'humilité comme la vertu par excellence ; descendons maintenant à l'étude d'une femme mise dans une position spéciale, celle de maîtresse de maison. Marthe, sœur de Lazare, nous servira, sinon d'exemple, du moins de terme de comparaison ; ce ne sont pas des panégyriques, mais de fidèles portraits que nous désirons présenter. La Parole divine ne nous instruit pas seulement par l'exposition des vertus à imiter, mais aussi par la peinture des défauts à éviter.





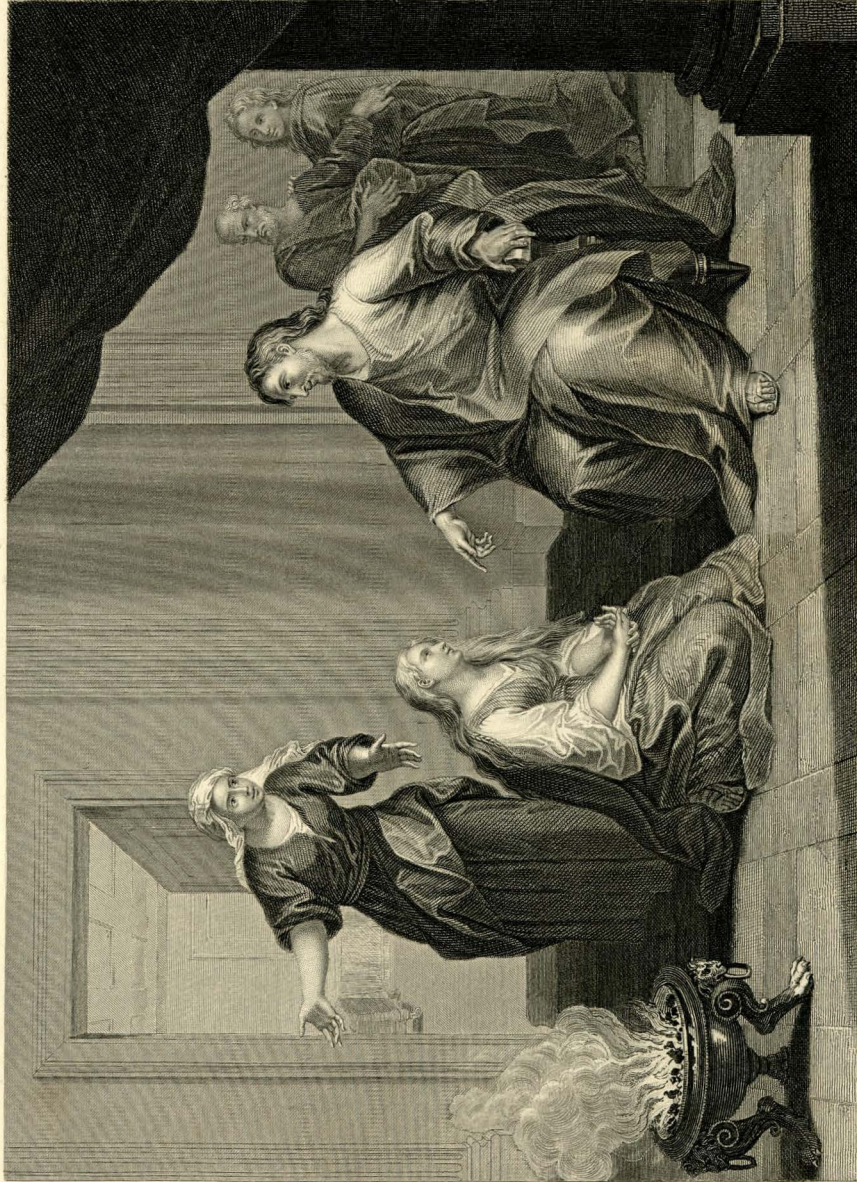
MAR THE

ET MARIE SA SOEUR



Comme ils étaient en chemin, il entra dans un bourg, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, se tenant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Mais comme Marthe était distraite par divers soins, elle vint et dit à Jésus : Seigneur, ne considères-tu point que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dis-lui donc qu'elle m'aide aussi. Et Jésus lui répondit : Marthe, Marthe, tu te mets en peine et tu t'embarrasses de plusieurs choses. Mais une seule chose est nécessaire ; or, Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. . . . . Il y avait un homme malade, appelé Lazare, qui était de Béthanie, le bourg de Marie, et de Marthe sa sœur. Cette Marie était celle qui oignit le Seigneur d'une huile de parfum, et qui essuya ses pieds avec ses cheveux ; et Lazare, qui était malade, était son frère. Ses sœurs donc envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que tu aimes est malade. Jésus, ayant entendu cela, il dit : Cette maladie n'est point à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or, Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare. Et quoiqu'il eût appris qu'il était malade, il demeura cependant encore deux jours au lieu où il était. Jésus étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le sépulcre. Et plusieurs des Juifs étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Quand Marthe ouït dire que Jésus venait, elle alla au-devant de lui ; mais Marie demeura assise à la maison. Et Marthe dit à Jésus : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais que maintenant même, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. Jésus lui dit : Ton frère ressuscitera. Marthe lui répondit : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Crois-tu cela ? Elle lui dit : Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui devais venir au monde. Quand elle eut dit cela, elle s'en alla et appela Marie, sa sœur, en secret, et lui dit : Le Maître est ici, et il t'appelle. Ce que Marie ayant entendu, elle se leva promptement, et vint vers lui. Mais Marie étant arrivée au lieu où était Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds et lui dit : Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort. Quand Jésus vit qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, il frémit en lui-même et fut ému ; et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui répondirent : Seigneur, viens et vois. Et Jésus pleura. Sur quoi les Juifs dirent : Voyez comme il l'aimait. Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est là depuis quatre jours. Jésus lui répondit : Ne t'ai-je pas dit que si tu crois tu verras la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent donc la pierre du lieu où le mort était couché. Et Jésus élevant les yeux au ciel, dit : Mon Père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Je savais bien que tu m'exauces toujours, mais je dis ceci à cause de ce peuple, qui est autour de moi, afin qu'il croie que tu m'as envoyé. Quand il eut dit cela, il cria à haute voix : Lazare, sors de là. Et le mort sortit, ayant les mains et les pieds liés de bandes, et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller. . . . Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie, où était Lazare qui avait été mort et qu'il avait ressuscité. On lui fit là un souper, et Marthe servait ; et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui. Alors Marie ayant pris une livre d'huile de senteur de nard pur, qui était de grand prix, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux ; et la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.





*Les femmes du Nouveau Testament*

X.

M A R T H E

*et Marie sa sœur*

PARIS: GRASSART, Libraire, 3 rue de la Paix.



## X

# MARTHE

## ET MARIE SA SOEUR



En lisant avec attention la Parole de Dieu, on y découvre des traces de divinité qui échappent à une lecture superficielle. Telle est, par exemple, l'harmonie entre les paroles et les actes attribués à un même personnage. Cette harmonie est telle que, si vous rassemblez les traits épars de chaque peinture, vous reconnaissez qu'ils constituent un ensemble parfait ; vous avez la conscience que cet être a vécu et que l'écrivain qui vous en parle n'invente pas des fictions, mais décrit des réalités. Tels sont les portraits de Marthe et de Marie. Pour sentir leur unité, réunissons les faits attribués à chacune des deux sœurs.

Marthe, selon toute apparence, était l'aînée, la maîtresse de la maison. En effet, malgré la supériorité que Jésus accorde à la piété de Marie, c'est Marthe qui est nommée la première. Il est même dit que c'est chez elle qu'entrèrent le Maître et les Apôtres, qu'elle les reçut dans sa demeure. Quant à Marie, il n'en



est fait ici mention que pour dire que « Marthe avait une sœur. »

On doit donc s'attendre à ce que ce soit Marthe plutôt que Marie qui offre l'hospitalité. La préoccupation des affaires domestiques était sans doute dans la nature de son esprit, mais elle devait être fortifiée par son rang dans la famille ; peut-être faudrait-il dire que le caractère avait été déterminé par la position. En tous cas, remarquez l'harmonie de ces deux faits que Marthe soit maîtresse de la maison en même temps qu'elle s'occupe plus spécialement des soins du ménage ; nous allons retrouver un indice de ces habitudes d'intérieur jusque dans la demeure d'un étranger.

Dans cette même bourgade de Béthanie, où se trouvait la maison de Marthe, habitait un nommé Simon le lépreux qui fit un jour un festin à Jésus, à ses Apôtres et à ses amis. La famille de Lazare y est invitée. La société est nombreuse, Marie et Marthe se trouvent là ; nous devrions nous attendre à les voir à table à côté de leur frère. Et cependant que fait Marthe au milieu des convives ? Elle laisse leurs places d'invités aux autres, et se met à servir elle-même aux tables. Ne reconnaissez-vous pas là la femme de ménage, la voisine complaisante que la force de l'habitude entraîne, et qui aime mieux s'occuper que manger ; ne fait-elle pas exactement pour les autres ce qu'elle trouvait tout naturel que sa sœur fit pour elle : en voyant les gens de la maison surchargés de soins, ne s'est-elle pas offerte à les aider pour « qu'ils ne servissent pas tout seuls ? » Comme tout cela est naturel, non dans la grande ville de Jérusalem, mais dans l'humble bourgade de Béthanie ! si naturel qu'on re-



trouverait encore aujourd'hui dans nos villages d'obligeantes voisines servant à table chez leurs amis accablés des préparatifs passagers et nombreux d'un grand festin.

Mais nous allons encore reconnaître la maîtresse de maison en Marthe jusqu'au milieu de sa douleur. Les deux sœurs pleurent leur frère, et n'attendent plus Jésus qui, pensent-elles, a trop tardé à venir. Cependant le Sauveur s'approche de Béthanie; les habitants de la bourgade qui savent sans doute que Marthe et Marie l'avaient envoyé chercher, en le voyant arriver courent en avertir les deux sœurs. Mais qui doivent-ils en informer? Naturellement la maîtresse de la maison; et en effet c'est Marthe qui est instruite de l'arrivée du Maître, et qui va la première à sa rencontre. Sans doute Marie, informée avant sa sœur, ne se fût pas laissé devancer; sa piété nous en est garant; ainsi, jusque dans ce fait qui d'abord semble en opposition avec les deux caractères, nous voyons un nouvel indice d'harmonie, nous montrant Marthe maîtresse de maison.

Si nous n'avions pas à poursuivre maintenant l'étude de Marthe, comme il nous serait facile de montrer en Marie cette même unité de caractère que nous venons d'observer en sa sœur! Par exemple, n'est-il pas remarquable que celle qui reste assise aux pieds du Seigneur, écoutant sa Parole, soit précisément la même qui, un autre jour, brise le vase d'albâtre et répand sur sa tête le parfum précieux pour honorer sa sépulture? Chez Simon, comme chez elle, Marie s'occupe de Jésus à sa manière: tandis que sa sœur dans les deux maisons donne ses soins à la nourriture périssable, Marie dans les deux maisons donne les siens à de la nourriture qui ne doit point



périr. Mais revenons à Marthe, objet de notre étude pour le moment.

Marthe, s'embarrassant de trop de choses, n'était cependant pas sans foi, sans piété; sa parole à Jésus en est la preuve : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Son empressement même à préparer au Sauveur un repas qui soit moins indigne de Lui, le fait qu'elle est du petit nombre de personnes dont il est dit que Jésus les aimait, tout cela prouve que Marthe était chrétienne. En s'agitant beaucoup pour préparer un repas, elle estime bien faire; elle se dit sans doute que telle est sa part, qu'en agissant ainsi elle sert Dieu selon son aptitude; elle croit même si bien mériter l'approbation de Jésus, qu'elle vient lui demander d'engager sa sœur à l'imiter : « Seigneur, dis-lui donc qu'elle m'aide ! »

Image de bien des chrétiennes, maîtresses de maison de notre temps. Sans doute il y a quelque chose de respectable dans cet empressement à maintenir l'ordre dans sa demeure; sans doute les détails les plus petits tirent une valeur réelle du motif qui les inspire; mais je ne puis oublier que Jésus blâme cette absorption de tout notre être dans des soins matériels alors même qu'ils ont sa personne pour objet, et j'éprouve le désir d'étudier ce caractère pour discerner ce qu'il y a de répréhensible dans ce qui d'abord semble digne d'éloge.

Marthe veut bien s'occuper de Jésus; mais elle aime mieux s'en occuper des mains que de l'esprit; elle met son plaisir à lui dresser une table; elle trouverait peut-être fastidieux de rester assise, écoutant sa Parole. Nous reconnaissons bien là une tendance naturelle à notre cœur, de substituer une activité exté-



rieure à l'observation de ce qui se passe au fond de notre âme : aller, venir, plutôt que de s'asseoir pour lire et méditer ; secourir le pauvre plutôt que de l'aimer ; offrir un livre plutôt que d'en parler ; en un mot, agiter notre corps sans trop s'inquiéter si le cœur l'accompagne partout. Nous sommes heureux d'avoir trouvé cette compensation, et nous multiplions nos actes pour avoir le droit de dire que nous n'avons pas le temps de lire, pas le temps de prier.

Cela est surtout vrai d'une mère de famille, comme de Marthe maîtresse de maison. Sa charge devient une excuse plausible : « J'ai tant à faire, vous dira-t-elle volontiers ; d'ailleurs j'agis pour le Seigneur ; Il me tiendra compte de l'intention. » Si cette personne voulait bien regarder au fond de son âme, elle verrait qu'au contraire sa véritable intention la condamne, et qu'elle ne se jette à corps perdu dans l'activité que par manque de foi, par répulsion pour la prière et le retour sur soi-même. C'est la disposition de ceux qui ont substitué la piété machinale à la piété sentie ; c'est elle qui a inventé les prières comptées, les dures macérations et les réclusions religieuses où l'âme reste étrangère à l'action du corps, et où la mondanité finit par trouver son compte sous les apparences de la dévotion.

D'autres fois, et c'est ce qui nous fait illusion, nous entreprenons une bonne œuvre avec une bonne intention. C'est bien en vue de Jésus que Marthe prépare le repas ; c'est bien par obéissance envers Dieu que cette mère surveille sa famille ; mais après avoir commencé par l'esprit, elle finit par la chair. C'est ainsi que le matin, chargée de ses souvenirs pénibles de la veille, elle s'accuse, elle prie son Dieu de lui donner la force de



mieux faire. Hélas ! bientôt le tourbillon des affaires la saisit ; elle se trouve en contact avec des personnes sans piété, qui d'abord l'attristent, ensuite l'impatientent, et finissent par la faire tomber ; elle crie, s'agite, se tourmente et tourmente sa famille toute la journée, elle qui a commencé par prier le matin ! Ce qui est vrai d'une maison, l'est aussi d'une société religieuse, d'une Église ; on s'y trouve après un certain temps absorbé par les affaires et dépouillé de l'esprit de prière qui les avait inaugurées.

Ce n'est pas tout : dans le déploiement d'une grande activité on devient, à certains égards, pire que les mondains. Du moins l'homme du monde n'a pas la prétention d'agir pour la gloire de Dieu ; il avoue naïvement sa personnalité, sinon son égoïsme. Mais nous, rassurés par la nature évangélique de notre œuvre, satisfaits de notre intention première, nous prenons facilement la voix impérative de Marthe qui fait presque un reproche au Maître : « Ne te soucies-tu pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? » Nous devenons dédaigneux pour ceux qui n'entrent pas dans notre tourbillon. Ah ! si Jésus pouvait alors nous apparaître, combien de fois Il pourrait nous dire au milieu de notre activité fébrile : « Tu t'agites pour beaucoup de choses, mais tu as abandonné la bonne part ! »

Toutefois ne chargeons pas Marthe plus qu'elle ne le mérite. Ne jugeons pas ses intentions ; tenons pour fait en vue de Jésus ce qu'elle accomplit dans la maison ; car dans son cas particulier on peut dire que c'est pour le Sauveur qu'elle se donne toute cette peine, et pour le Sauveur qu'elle provoque sa sœur à l'action. Cela est vrai ; mais ce qui ne l'est pas moins et



ce que Marthe oublie, c'est qu'elle a plus besoin de Jésus que Jésus n'a besoin d'elle ; qu'Il pourrait à la rigueur se passer du repas qu'elle prépare, tandis qu'elle ne saurait se passer de la Parole du Sauveur. Ce que Jésus blâme en Marthe, ce n'est pas de prendre des soins nombreux de sa maison pour lui, mais c'est de négliger le soin de sa propre âme. Le Sauveur l'autorise à se préoccuper moins de lui et plus d'elle-même ; à ne pas s'absorber dans la prétention de lui rendre service au prix de son propre salut. Jésus au besoin pouvait changer la pierre en pain, et laisser le repas préparé par Marthe ; mais Marthe ne pouvait changer son cœur de pierre en un cœur de chair, ni laisser l'Évangile. Dans ce sens, il nous est permis de penser à nous les premiers, d'être intéressés, je dirai presque égoïstes, jusqu'à ce que nous ayons reçu dans notre sein la nourriture qui rassasie pour toujours. Le Sauveur sait qu'Il ne perdra rien à cette préoccupation ; Il sait que, lorsque Marie aura écouté la Parole qui dans ce moment lui fait négliger l'action, elle en sera toute changée, et qu'une fois le salut reçu dans son âme, l'amour, la reconnaissance et le dévouement éclateront dans sa vie ; aussi, précisément en vue de l'activité à déployer plus tard, Jésus l'approuve-t-il de commencer en faisant provision de lumières et de forces dans le sein de son Dieu.

N'alléguons donc plus que nous soyons trop occupés pour prier ; ne disons plus que notre travail a Dieu pour but ; n'ayons pas la prétention d'être plus chrétiens que Christ, plus dévoués que le Sauveur. Il veut que nous nous occupions de Lui, en vue de nous. Celui qui nous a donné un jour de repos par



semaine l'a fait pour nous sanctifier, et non que nos hommages lui soient nécessaires ; s'Il nous demande nos prières, c'est pour nous enrichir de ses dons spirituels, et non qu'Il ait besoin du bruit de nos lèvres. Celui qui nous a conservé par écrit la Parole qu'Il adressait de vive voix à Marie, l'a dictée pour nous instruire, nous consoler, nous sauver, et non pour le plaisir d'étaler sa sagesse devant nous. Un peu moins de hâte, un peu plus de prières ; un peu moins d'activité, soi-disant chrétienne, et un peu plus de vigilance sur nous-mêmes, de réflexion avant d'agir ; alors, sans faire moins, à coup sûr nous ferons mieux.

La forme dont Marthe revêt son reproche à Marie mérite aussi notre attention : c'est un ton blessant, impérieux, qu'on pourrait bien attribuer au rang que Marthe occupe dans la maison ; on sent qu'elle est maîtresse en l'entendant parler. Elle voudrait bien faire passer son ordre par la bouche de son Maître et le revêtir ainsi d'une divine sanction ; la forme impérative qu'elle prend envers Jésus ne fait que mettre plus à découvert son sentiment : « Seigneur, ne te soucies-tu point que ma sœur » me laisse servir seule ? Dis-lui donc qu'elle m'aide de son » côté. »

Oui, dans toute autorité qui n'est pas elle-même une obéissance envers le Maître suprême, il risque de se glisser un peu de tyrannie, du moins de la sécheresse, de la dureté. Il est si doux pour la race d'Adam de se faire Dieu en Éden ou dans la maison, qu'on est tenté d'abuser du pouvoir passager que la position donne. On commande, on exige, on crie, oubliant qu'on a soi-même un Maître dans les cieux !



Je me trompe, Marthe se le rappelle, mais c'est pour mettre ce Maître à son service, et en faire un instrument qui façonne sa sœur à l'obéissance. Nous aussi, à la tête d'une famille ou d'une maison, à l'exemple de notre sœur en Adam, nous nous rappelons surtout notre Dieu pour lui demander son concours dans l'éducation de nos enfants, l'obéissance de nos serviteurs, la fidélité de nos subalternes. Sans doute, nous attendons de l'Évangile qu'il nous fasse du bien, mais plus encore qu'il en fasse à nos alentours pour nous rendre le gouvernement plus facile. De là, ces inférieurs envoyés à l'église qu'on ne fréquente pas; ces instructions évangéliques qu'on ne prend pas pour son compte; ces livres religieux pour la jeunesse sur la table où l'on en trouve de mondains pour l'âge mûr; ce culte de famille, ces prières faites pour les enfants et par les enfants, surveillées et non partagées par le père ou la mère. Heureux encore si l'on ne va pas jusqu'à recommander la piété aux autres, d'une voix sèche qui révèle qu'on s'en passe soi-même! Aussi qu'en résulte-t-il? C'est que les inférieurs d'âge et de rang saisissent bien vite la pensée secrète de ceux qui leur commandent; se soumettent en apparence, attendant que les années ou la fortune leur permettent de s'émanciper, et d'agir envers la génération future, comme on se conduit envers eux-mêmes. Supposez, au mieux: si vous n'en faites pas ainsi des hypocrites, à coup sûr vous en faites des formalistes. Ne vous y trompez pas! les plus petits ont une perspicacité qui leur dévoile ce qui se passe dans le cœur des plus habiles; ils lisent là qu'on veut leur imposer la religion comme un frein, Or, personne, pas même un enfant, ne veut être dupe; ces petits se croient



grands et sages en faisant leurs réserves intérieures, et quand viendra l'âge des passions, ces réserves secrètes se transformeront en incrédulité avouée. On a dit souvent que les impressions de l'enfance revenaient plus tard, et qu'il importait d'autant plus de semer dans les jeunes cœurs la Parole de Dieu. Cela est vrai ; mais il est aussi vrai que les enfants se rappellent le semeur ; et s'ils ont vu en lui « l'ennemi », ils ne peuvent voir que de l'ivraie dans ce qu'on leur donne pour du bon grain.

Je ne connais qu'un moyen de communiquer la vraie piété, c'est d'être vraiment pieux soi-même.

La famille de Marthe, de Marie et de Lazare, est un exemple de cette vérité. Le frère et les deux sœurs sont de vrais chrétiens. La piété n'est pas également développée dans leurs cœurs, mais enfin elle y est sincère. A qui le doivent-ils ? A Jésus, ami de la maison, qui plus d'une fois, sans doute, a présidé leur culte domestique ; à Jésus expliquant sa Parole à Marie assise à ses pieds. Nos familles aussi subiront inévitablement notre influence, bonne ou mauvaise ; mais cette influence ne sera pas déterminée seulement par nos paroles, elle le sera surtout par notre sincérité et notre conduite. Nos enfants nous épient lorsque nous n'y songeons pas, et retiennent bien moins ce que nous leur montrons que ce que nous tentons de leur cacher.

FIN.



## TABLE.

---

|  |     |
|--|-----|
| LES FEMMES DU NOUVEAU TESTAMENT. . . . . | 1   |
| I. — SALOMÉ . . . . .                    | 17  |
| II. — LA SAMARITAINE . . . . .           | 37  |
| III. — LA FEMME ADULTÈRE . . . . .       | 53  |
| IV. — LA CHANANÉENNE. . . . .            | 67  |
| V. — LA FEMME REPENTIE. . . . .          | 81  |
| VI. — LYDIE . . . . .                    | 95  |
| VII. — DORCAS . . . . .                  | 111 |
| VIII. — MARIE-MADELAINE. . . . .         | 125 |
| IX. — MARIE, MÈRE DE JÉSUS. . . . .      | 139 |
| X. — MARTHE ET MARIE SA SŒUR. . . . .    | 153 |

---

\*





SECRET

---

ABBEVILLE. — IMP. DE T. JEUNET.

---

